

Biblioteka Inst. Filozofii
Uniw. Jagiell.
2483/w



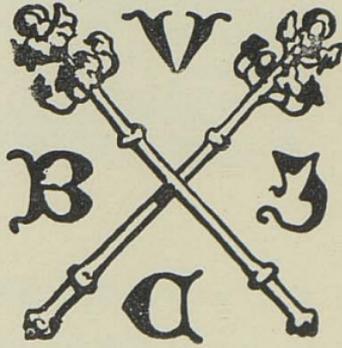
BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

4
588636

Mag. St. Dr

katkomp

I

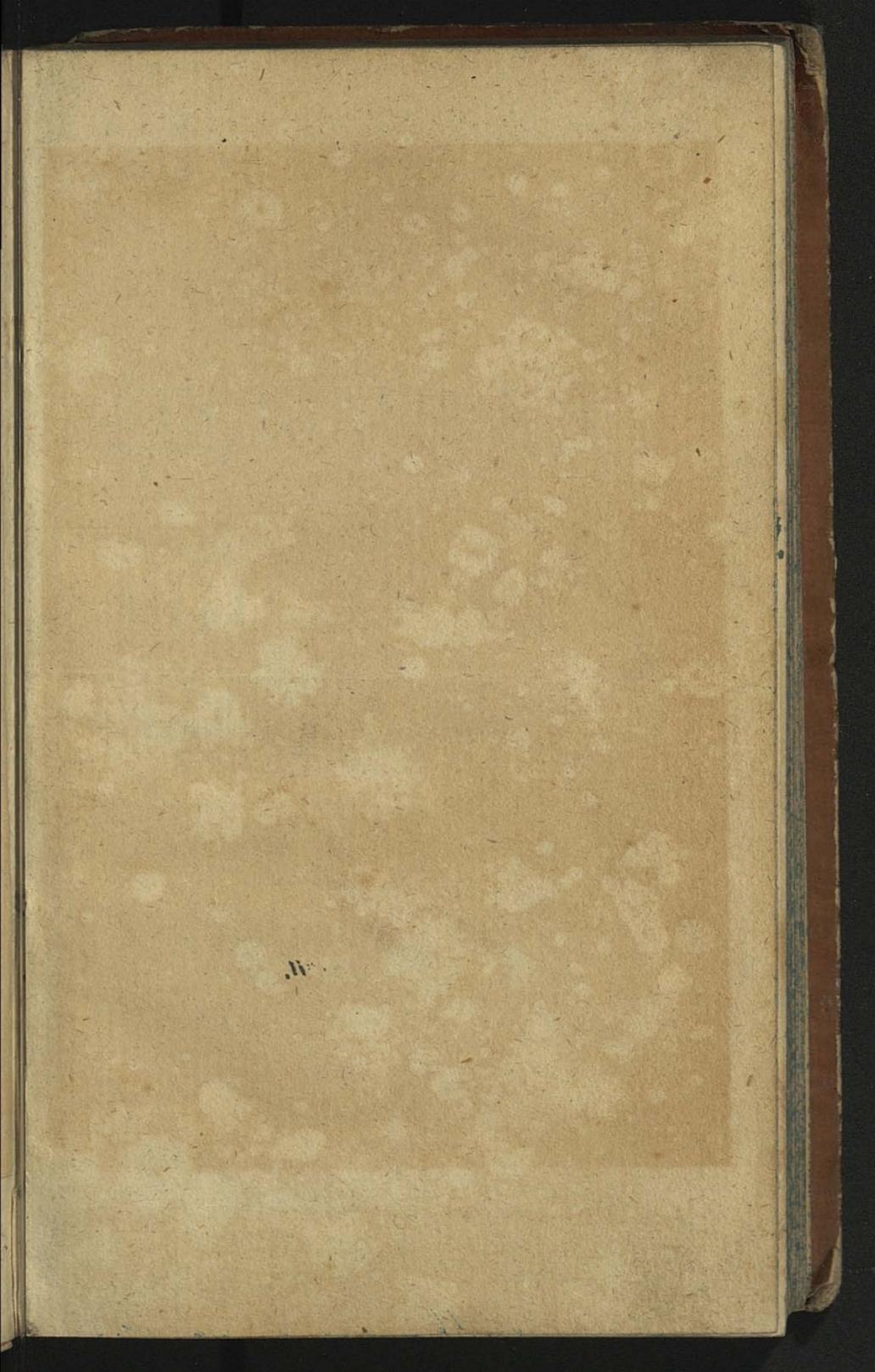


588636 I

Mag. St. Dr.

INV. Inv. 2751.

A·D·M·C·M·XXVII.



C
PE

ŒUVRES
DU
PHILOSOPHE
BIENFAISANT.

423/W.
2751.

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
TORONTO
1827

BIBLIOTHECA
V.M.V.
CRACOVIAE

UNIVERSITATIS
PHILOSOPHICAE
SACRATAE

ŒUVRES
DU
PHILOSOPHE
BIENFAISANT.

TOME QUATRIEME.

Coll. 2483/IV.
Inv. 2751.



de Houbers, sc.

A PARIS.

M. DCC. LXIV.



QUARTER

D U

THE UNIVERSITY OF

BRISTOL

TOWN QUARTER

1871



588636

I

1871

1871. leg.

St. Dr. 2011 D. 246/10 (16)



OEUVRES

DU

PHILOSOPHE
BIENFAISANT.

L'INCRÉDULITÉ

COMBATTUE

PAR LE SIMPLE BON SENS.



E n'est que d'après la liberté que se donnent les Incrédules de divulguer leurs sentiments, que je me donne celle de les combattre. Si je ne puis les engager à rentrer en eux-mêmes, j'espère du moins leur faire appercevoir à quel point ils s'égarerent.

Tome IV.

A

On verra, par la simplicité de mes raisonnemens, que ce n'est point en Controverfiste que je parle. Je ne me fonderai point sur la Révélation, quoique je reconnoisse toute la force de cet appui. N'en eusse-je aucune connoissance, je croirois manquer de raison, si, en admettant un Dieu, je ne lui rendois pas le culte que toute créature lui doit. Je ne m'érige point ici en Théologien, pour prouver à nos Philosophes la vérité de la Religion qu'ils traitent de chimere. Je me réduis à leur faire voir, par la raison même, dont ils font leur idole, qu'au-lieu d'appuyer leur système, elle le condamne & le proscrie; qu'ils prennent pour des lumieres supérieures, les ténèbres où ils sont plongés; & que ce n'est aucunement avoir de l'esprit, que de ne pas s'appercevoir des erreurs que leur esprit ose enfanter, & que leur aveuglement autorise.

Il semble qu'on ne fasse plus mystere aujourd'hui de se donner pour Déiste. Ce n'est apparemment que pour se mettre à couvert du soupçon de l'Athéisme, dont le nom inspire trop d'horreur pour oser s'en faire gloire. Mais quelle différence peut-on mettre entre ne point reconnoître de Dieu, & convenir qu'il en est un sans s'embarrasser de lui rendre ses hommages? Je ne vois en cela d'autre différence, sinon qu'on seroit en quelque sorte moins inconséquent de renoncer tout-

à-fait à la connoissance d'un Dieu, que d'en avouer un, & de ne lui rendre aucun culte. De ces deux partis, tous deux si affreux, tous deux si criminels, quel est le plus extravagant, selon la raison même? Humainement parlant, une personne respectable auroit-elle autant de sujet de s'offenser d'un homme qui, ne la connoissant pas, manqueroit à ce qui lui est dû, que d'un homme qui, la connoissant, ne lui rendroit pas tout ce qu'elle auroit droit d'en attendre?

Quand on accorderoit aux Déistes, que leur opinion ait été la croyance primitive des hommes, (ce qui est certainement faux, puisqu'à mesure qu'ils vinrent à réfléchir sur les objets différents qui se présentoient, ils dûrent être frappés de l'idée d'une première cause, & lui rendre un culte plus ou moins parfait, selon qu'ils faisoient plus ou moins de progrès dans l'étude d'eux-mêmes & de la nature) s'ensuivroit-il pour cela que nous fussions dispensés de tout culte envers la Divinité? La plupart des hommes perdirent, il est vrai, dans la succession des temps, l'idée du vrai Dieu & du vrai culte. Bornés aux choses sensibles, ils en firent les objets de leurs adorations. De là l'idolâtrie, qu'on croiroit à peine aujourd'hui, si l'on n'éprouvoit encore de quoi l'homme est capable, quand, livré à lui-même, il affecte l'indépendance,

& ne marche qu'à la lueur de ses passions. Mais l'idolâtrie même, toute absurde, toute dépravée qu'elle étoit, dépoſoit autant en faveur de l'existence de la Divinité, que de la nécessité de lui rendre un culte; & il reſtoit décidé, qu'il est un Etre supérieur, source de tous les biens répandus dans le monde, & que cet Etre doit être honoré par des actes extérieurs de respect, de soumiſſion & de crainte.

Ce que la révélation apprit dans la ſuite ſur la nécessité de ce culte, la raiſon l'apprenoit alors. Que n'eût-elle pas fait, ſi, éclairée des rayons de la Foi, elle eût pu diriger un culte qu'elle montrait, mais qu'elle ne pouvoit épurer elle ſeule? Quelqu'ignorance, quelque corruption qui régnaſt dans ces premiers ſiècles, il n'en eût pas été de même qu'à préſent, où, éclairés de toutes les lumières de la Divinité, nos Eſprits-forts ſe contentent d'affecter de la croire, & ne l'honorent pourtant pas.

Lequel eſt donc plus déraiſonnable, ou des erreurs des Idolâtres, ou du Déiſme que l'on profeſſe de nos jours? Ceux-là adoroient un vil infecte, uniquement parce qu'ils le croyoient Dieu; nos Philoſophes n'affectent de croire un Dieu, qu'autant qu'ils ſe donnent la liberté de ne le pas craindre. Les premiers ne ſe croyoient point les créatures de leurs idoles, & ils les encenſoient: les ſe-

conds reconnoissent leur Créateur dans leur Dieu, & ils lui refusent leur reconnoissance. Les meilleures têtes de l'Antiquité craignoient d'irriter des Dieux qui n'avoient aucun pouvoir; nos Incrédules attribuent tout pouvoir à Dieu, & ils bravent son courroux & sa justice. Les uns croyoient une Providence, & n'entreprenoient rien sans le conseil de leurs Dieux; les autres donnent tout au hazard, & ne veulent tirer que de leurs propres fonds les ressources aux malheurs qui leur arrivent. Ceux-là, en un mot, vouloient tout devoir à leur Religion, quoiqu'elle ne leur promît aucune récompense assez spécieuse pour les y soumettre: ceux-ci proscrivent la leur, toute consolante qu'elle est dans sa morale; &, n'ayant point de regles pour le présent, ne se proposent aucun objet pour l'avenir.

Quelle est donc, selon eux, la Divinité qu'ils reconnoissent? C'est donc un Etre insensible, qui n'est touché ni de nos vertus, ni de nos vices: un Etre oisif, qui regarde comme indigne de son attention tout ce qui se passe ici-bas sur la terre!

J'avoue que Dieu n'a besoin d'aucun de nos hommages, & que rien ici-bas ne peut contribuer à l'immensité de son bonheur & de sa gloire; mais nous dispensât-il de tout devoir envers lui, serions-nous moins obligés de l'aimer, de le respecter, de le craindre?

nous qui sommes si petits & si foibles, n'avons-nous pas besoin de ses secours? notre petitesse nous dérober-t-elle à son empire? notre foiblesse nous exempte-t-elle de tout devoir à son égard? nos hommages, tout imparfaits qu'ils sont, ne doivent-ils pas être l'apanage de notre dépendance; & ce grand Dieu, la vérité, l'équité, la sagesse même, lui qui est essentiellement l'auteur & le protecteur de l'ordre, lui qui nous a donné un esprit capable de le connoître, un cœur capable de l'aimer, peut-il ne pas vouloir qu'une créature raisonnable & libre fasse un usage légitime de ses facultés, qu'elle adore ce qui est infiniment adorable, qu'elle aime ce qui est souverainement digne de son amour? Cet Etre infiniment sage auroit-il gravé dans nos cœurs une loi naturelle, des principes de justice, des devoirs respectifs, si son intention n'eût pas été de nous y assujettir? En nous donnant ces sentiments, n'étoit-ce pas nous les commander, ainsi que les actions qui en sont les signes & les interpretes, & qui forment précisément le culte qu'il exige de nous?

Qui est-ce donc qui ne reconnoît en soi-même, qu'étant l'ouvrage de Dieu, il est dans une dépendance absolue de ce premier Etre, & que, n'existant que par lui, il devroit ne vivre que pour lui? Si Dieu ne nous avoit

imposé l'obligation de l'honorer, le seul état de sujétion & d'impuissance où nous sommes à son égard, devrait nous l'imposer. Il a eu égard à notre foiblesse ; de nous-mêmes, nous ne devrions consulter que son amour & nos besoins.

Quelles preuves ne pourrois-je pas donner ici, que non-seulement Dieu ne dédaigne pas, mais qu'il exige même notre culte, si la foi que nos Déistes accordent si gratuitement aux Histoires profanes, aux Mémoires les plus suspects, aux Relations les plus infidelles, ils ne la refusoient pas à l'Histoire la plus ancienne, la plus authentique, la plus accréditée qui fût jamais ? S'ils ouvroient nos Livres sacrés, ils y verroient le culte de la Divinité mis dans le plus grand jour, & les prodiges faits pour l'établir & pour nous en convaincre ; mais le Déiste rejette nos écritures, & ne les regarde que comme l'ouvrage d'un pieux enthousiasme de Religion. Il en appelle à la Loi naturelle, aux seules lumieres de la raison. Conduisons-le à son Tribunal.

La Loi naturelle, la raison l'autoriseront-elles à ne chercher qu'en lui-même le principe de son existence, à se croire indépendant du premier Etre, à se soustraire à ses volontés, à lui refuser ses hommages ? Qu'il remonte encore avec moi jusqu'à ces premiers

siècles, où j'ai fait voir l'homme livré à lui seul, délaissé entre les mains de son conseil, & abandonné aux seules lumières de sa raison, se faisant toutefois une loi d'honorer ses Dieux par des hommages & des sacrifices. Rien ne prouve mieux, sans doute, que le Culte que le Créateur exige, est un devoir empreint dans la nature même de l'homme, qui, sentant sa foiblesse sans la bien connoître, a recours au seul Etre capable de la soutenir. Cet instinct si puissant seroit-il éteint dans nos Déistes ? La nature n'est-elle donc plus la même qu'autrefois ; ou plutôt, nos Déistes, ainsi que je l'ai déjà dit, ne seroient-ils pas plus conséquents en niant absolument la Divinité, (ce qui ne laisseroit pas de constater en eux une affreuse ignorance,) qu'en prenant le parti de ne lui déférer aucun culte, lors même qu'ils se croient forcés de l'avouer ?

Il étoit réservé à la Philosophie de ce siècle pervers de fournir des exemples d'une inconséquence si monstrueuse. Selon nos Esprits-forts, l'Univers n'est point l'ouvrage d'un principe intelligent : c'est l'effet d'un assemblage d'atômes ou de particules de matière, formées, mues & réunies par le hazard. Qu'est-ce donc que le hazard ? Ces grands génies, qui le connoissent sans doute, pourroient-ils nous le définir ? Qu'elle est donc son essence,

son origine, sa force, sa vertu? Quelles sont ses propriétés? Quoi! le hazard créateur du monde! Mais, est-ce un Etre que le hazard? & ce qui n'est rien, peut-il produire quelque chose? Je vois ici des effets sans cause, mystere vraiment plus incompréhensible qu'une Divinité qui a tout fait, & dont l'éternelle Sagesse soutient tout dans un ordre qu'elle seule peut détruire ou renverser. Cet Etre souverainement parfait, existant par lui-même, n'a point eu de commencement; & je demanderois volontiers, quel a été celui de ces atômes créateurs, qui, n'ayant pu se former eux-mêmes, doivent tenir leur existence de quelque chose qui les ait précédés. Quelque loin qu'on remonte, il faudra du moins supposer dans une matiere antérieure à toutes celles qui en seront venues, de l'activité & du mouvement; mais cette activité, ce mouvement, il faut qu'elle les ait reçus d'ailleurs. Ce germe de vie n'est point de son essence. Personne n'oseroit le soutenir; nos Déistes ne l'oseroient eux-mêmes: & s'il n'est point inhérent à la matiere, qui n'a que l'inertie en partage, ne faut-il pas convenir qu'elle a reçu cette activité d'un Etre, qui, n'étant point matiere, a pu lui seul la lui prêter pour autant de temps qu'il a dessein de la maintenir telle qu'il l'a formée?

Je ne prétends pas raisonner ici en Physi-

cien. Nos Déistes se piquent de l'être; mais quoi de plus frivole que leurs raisonnemens sur la formation de l'Univers? quoi de plus absurde que d'imaginer un ouvrage aussi compliqué, aussi sagement réglé, aussi constamment soutenu que ce Monde, sans une cause intelligente, & ayant en elle une puissance proportionnée à l'immensité des effets que nous voyons? Comment ces prétendus atomes, assemblés par le hazard pour former les corps, ne se sépareroient-ils pas aussi aisément qu'ils ont été unis? comment, en se mouvant, en se choquant, en se heurtant sans cesse, ne s'alterent & ne se détruisent-ils point? Plus ces corps ont de parties & de masse, plus ils devroient éprouver de changement. Depuis combien de siècles, cependant, les corps les plus compactes, comme les plus déliés, la Terre, les Planetes, le Soleil, tous les Astres, malgré la prodigieuse immensité de leurs globes & la rapidité inconcevable de leur mouvement, se maintiennent-ils inaltérablement dans leur sphere, gardent-ils toujours les mêmes rapports, le même équilibre? Quelle main les a placés, les fixe, les contient, leur trace la route qu'ils suivent, leur a prescrit l'ordre dont ils ne s'écartent jamais?

Comment, au milieu de tant de mouvements contraires dans la Nature, de tant de

rités disparaissent; tout se suit, tout s'explique, une vérité en éclaire une autre; tout est conforme, tout devient sensible à la raison.

Mais qu'est-ce que la raison aux yeux de nos Philosophes? Tout est matière, diront-ils, & la matière pense. Nos sentiments les plus intimes ne sont qu'une modification de la matière; & notre âme, qu'une portion plus déliée de cette matière, semblable à ce feu qu'on tire d'un caillou, à cette flamme qui sort d'un corps électrisé, à cette essence qui s'évapore des plantes par la distillation, aux particules les plus subtiles & les plus raréfiées de l'Ether. Mais, si cela est, si notre âme n'est qu'une matière si fine, si atténuée, si légère, comment subsiste-t-elle si long-temps dans nos corps? comment attend-elle précisément le dérangement de tel ou tel organe pour s'évanouir? comment, avec une masse si petite & si peu proportionnée à celle du corps, en meut-elle à son gré, & si promptement & si aisément, toutes les parties? comment, au moment qu'elle s'en sépare, entraîne-t-elle la dissolution de ce tout dont elle n'est qu'une portion si modique? comment agit-elle dans un instant sur différentes parties de ce corps? comment en met-elle en jeu plusieurs à la fois? comment réfléchit-elle sur ses différentes situations? comment compare-t-elle ses sensations?

comment suspend-elle ses opérations, ou les reprend-elle à son gré ? Avouons qu'il en coûte bien moins à la raison de concevoir une substance spirituelle, que des phénomènes si évidemment contraires à toutes les loix des corps & du mouvement.

Mais encore, qu'est-ce que la matiere, qu'on croit si bien connoître, & à laquelle on voudroit tout réduire dans l'Univers ? La connoît-on mieux que l'esprit, dont on ne nie l'existence que parce qu'on prétend ne pouvoir en pénétrer la nature & dire précisément ce qu'il est ? Mais connoît-on mieux l'essence de la matiere ? quel génie en a pu donner une notion claire & distincte ? Connoissons-nous autre chose des corps & de l'esprit, que quelques propriétés ; celles des corps, par les sens ; celles de l'esprit, par le sentiment intime ; les unes & les autres, par leurs effets ? Mais de la diversité de ces effets & des propriétés qui les causent, de la simplicité indivisible de nos pensées & de la divisibilité des parties du corps, de l'inertie de la matiere & de l'activité de l'ame, que peut-on conclure autre chose, sinon que des qualités si opposées ne peuvent se trouver dans un même sujet, & qu'il y a certainement en nous deux substances essentiellement différentes l'une de l'autre ; l'une passive, pesante & nécessitée : l'autre active, intelligente & libre.

Il est vrai que l'ame, en conséquence de son union avec le corps, est dépendante, en quelque sorte, de la matiere, & qu'elle a besoin, pour ses opérations, des organes du corps. C'est par les yeux qu'elle voit; c'est par les oreilles qu'elle entend. Si ces organes sont dérangés, elle ne pourra, à la vérité, ni voir, ni entendre : mais elle ne perd pourtant rien de son essence; alors même elle entretient dans le corps le mouvement & la vie. Elle subsiste toute entiere dans un paralytique; un membre du corps retranché, ou mutilé, ne l'affoiblit, ni ne la diminue. Elle ne laisse pas d'être gênée dans ses facultés par l'altération de ses organes. Elle rêve dans celui qui dort, elle extravague dans les fous, elle languit dans les malades, elle abandonne enfin la machine, lorsque les loix de l'union qui l'y avoient attachée viennent à cesser; mais ses opérations intellectuelles ne supposent pas moins une substance distinguée de la matiere, que les sons & les accords d'une orgue supposent une main qui les produit. L'Organiste survit à la destruction totale des touches & des tuyaux de son orgue, & l'on ne sauroit le confondre avec cet instrument qu'il met en jeu. Que l'ame soit séparée du corps, elle n'en existe pas moins. Et qu'est-ce qui pourroit la détruire? rien ne s'annéantit dans la Nature. Qu'est-ce qui pourroit l'altérer?

elle est parfaitement simple. La décomposer ? elle n'a point de parties. Dégagée des liens qui l'attachoient à une portion de la matiere, elle jouit alors de sa liberté. Les nuages répandus entr'elle & les objets ne l'offusquent plus ; elle n'est plus sujette à l'illusion des sens. Son action étant plus immédiate, plus prompte & plus libre, son discernement en est plus juste, & toutes ses opérations en sont plus parfaites.

Ce qui sera plus capable de l'étonner alors, ce qu'elle aura de la peine à comprendre, c'est que des hommes, avec un penchant inné pour le bonheur, avec un desir naturel pour tout ce qui peut les conserver, les perpétuer, les élever, les agrandir, leur procurer de la gloire, leur assurer l'immortalité, se soient dégradés eux-mêmes jusqu'à ne mettre aucune différence entre leur ame & leur corps, entre l'intelligence & la matiere ; jusqu'à se confondre avec les animaux les plus vils. C'est bien ici qu'on peut dire, que l'iniquité se dément elle-même. Quoi ! ces Beaux-Esprits, enivrés de leur mérite, éblouis de leurs lumieres, qui s'imaginent avoir atteint jusqu'au plus haut degré de pénétration accordé à l'homme, & qui, du haut de leur sphere, regardent en pitié l'ignorance, la crédulité, la superstition du reste des mortels : quoi ! des esprits si vains, si remplis d'eux-mé-

mes, embrassent, soutiennent une opinion la plus contraire à l'orgueil qui fût jamais; une opinion qui ne leur annonce qu'une entière destruction d'eux-mêmes! Comment, avec tant de hauteur & de hardiesse, peuvent-ils s'humilier au point de se croire destinés à un total anéantissement de leur être? Cette portion d'eux-mêmes qu'ils ont toujours cultivée avec tant de soin, qu'ils ont embellie de tant de connoissances, qu'ils ont pris tant de peine à orner pour la distinguer des autres, ils la verront donc sans regret prête à tomber & à se dissoudre dans la poussière du tombeau! Qui ne seroit surpris du contraste affreux qu'on remarque dans leurs idées? Pourquoi tant d'orgueil, dans des hommes qui n'esperent plus d'être? & comment peuvent-ils désespérer d'être, avec tant d'orgueil? C'est donc à un sort pareil à celui des bêtes, que va aboutir le fastueux appareil de leur Philosophie! Voilà donc le terme de leurs savantes & pénibles recherches! Découverte bien importante, sans doute; mais qu'ils devraient bien tâcher d'accorder, s'ils le peuvent, avec ce fond d'amour-propre qui nous agrandit à nos yeux, avec ce caractère de grandeur & de noblesse que le plus vil des hommes retrouve en soi, avec ce desir de s'éterniser, & ce cri continuel qui réclame contre la cessation de notre existence: *sentiments inspirés*

par la Nature même, non point à la matiere qui n'en est pas capable; mais à une ame qui, du moment qu'elle se peut connoître, fiere de son origine, sent qu'elle n'a rien à craindre des ravages du temps.

Quel étrange abus de cette liberté de penser, dont nos Philosophes se font un sujet de gloire! Aveugles, ils ne voyent point que cette liberté de penser suffiroit elle seule pour leur démontrer l'immortalité de leur ame: car comment supposer une pareille liberté dans la matiere, dont la propriété la plus essentielle & la plus connue est cet engourdissement & cette inertie dont nous avons déjà parlé, qui la rend incapable de se mouvoir si elle n'est mue; d'agir, si elle n'est mise en action.

En vain nous objecte-t-on les sensations propres aux animaux. Nous ne connoissons point les principes qui les font agir. Est-ce une substance mitoyenne entre la matiere & l'esprit? est-ce un simple ressort machinal? est-ce une harmonie préétablie? est-ce un instinct capable de sentir & de saisir ce qui lui convient? Dieu ne nous a pas révélé la nature de leur ame. Je veux bien qu'ils ayent une espece de réminiscence, des vellétés, des connoissances, des sentiments même; toujours est-il constant qu'ils n'ont ni moralité, ni liberté; qu'uniquement bornés aux objets

sensibles, ils le sont également dans leurs fonctions : celles-ci sont toujours les mêmes dans chaque espece, & ne varient jamais par aucun nouveau degré d'aisance & de perfection. Quoi qu'il en soit, partir de ce que nous ne connoissons point, ou que nous ne connoissons qu'imparfaitement, pour infirmer ce qui nous est connu, ce seroit l'abus de la raison le plus manifeste & le plus révoltant.

Quelle différence de la sublime destination de l'homme à celle des animaux, qui, n'ayant nul devoir à remplir, n'ont aussi aucune récompense à attendre !

D'ailleurs, notre ame, intelligente & libre, a la conscience de son existence, de ses idées, de ses perceptions, de ses sentiments. Dans un instant elle parcourt l'Univers; elle n'a qu'à vouloir pour diriger ses réflexions à tout, par-tout, sur tout, sur les objets les plus éloignés de ses sens, sur l'invisible, sur le possible, sur l'impossible même. Elle ne suit point les regles du mouvement des corps, qui ne se communique que par le contact de proche en proche. L'ame, sans passer par les milieux, porte ses pensées d'un bout du monde à l'autre, se transporte au-delà des mers, pénètre au plus haut des cieus, interroge le passé, l'avenir, le temps, l'éternité, l'être, le néant. Elle se replie sur elle-même; elle compare ses sensations, elle apprécie ses

jugements, elle calcule les nombres, elle mesure les distances, elle juge des proportions, elle affirme, elle nie, elle connoît des devoirs, elle est capable de mérite; elle desire, elle espere l'immortalité. Voilà quelle est cette substance admirable. Retrouve-t-on la même excellence dans l'ame des bêtes, auxquelles l'Esprit-fort n'a pas honte de se comparer? il veut donc se servir contre lui-même de ses propres armes? Mais, si s'ôter la vie est le comble de la fureur, que sera-ce de se servir de sa raison pour s'avilir jusqu'au rang des animaux, pour se priver de sang-froid des espérances que promet un avenir plus heureux, & sans lesquelles cette vie, aussi malheureuse que peu durable, seroit un fléau, & non un bienfait?

Mais, comment croire ce qui est incroyable, disent nos Esprits-forts? comment admettre des mysteres qu'on ne peut comprendre, où la raison se perd, & qui la révoltent même? Avec le seul bon sens on peut être Philosophe; il donne même plus de droit à ce titre que le Bel-Esprit qui se l'arroe. Soyons donc aussi Philosophes, & raisonnons à notre tour. Si Dieu ne m'avoit révélé qu'une Religion à portée de mes foibles lumieres, & que je pussé plier à tous mes penchans par des interprétations arbitraires, comme le font nos Déistes qui se forgent un

culte à leur gré, ma conscience en seroit-elle plus tranquille, & ma raison plus satisfaite? Cette Religion me paroît-elle à moi-même digne de Dieu? & l'hommage de ma foi seroit-il à ses yeux de quelque mérite? Quoi de plus prudent, quoi de plus raisonnable, que de soumettre une raison aussi sujette à l'erreur que la mienne, à la raison infallible de Dieu? Sa parole n'est-elle pas un motif de croire, infiniment supérieur à la conviction qui pourroit résulter, ou de mes raisonnemens, ou du témoignage de mes sens? Refuser de croire ce qu'il voile à mes yeux, ne seroit-ce pas suspecter sa sagesse, se désier de sa véracité, & dès-lors insulter à son autorité, à sa Divinité même?

À quoi me serviroit l'intelligence des mystères? Est-elle à la portée d'un esprit fini; & Dieu l'exige-t-il de moi, du moment qu'il me la refuse? Il ne m'ordonne point de comprendre: il veut seulement que je croye. Puis-je lui refuser la soumission de ma Foi, sans manquer aux lumieres de ma raison?

Que me dicte en effet cette raison? Me conseille-t-elle de chercher à pénétrer des mysteres, qui, concernant l'essence impénétrable & les attributs infinis de Dieu, sont au-dessus de toute compréhension humaine? Ne m'apprend-elle pas, au contraire, à croire ces mysteres sur la parole d'un Dieu qui ne

peut se tromper, ni me tromper? Ne me fait-elle pas sentir que ce seroit une folie de ne vouloir se résoudre à les croire qu'autant qu'on peut les comprendre, & que le comble de l'égarément, c'est, en les rejettant, d'y substituer des systêmes encore plus incompréhensibles, & de les proposer sans garants, sans autorité, sans preuves, sans motifs?

Il est des mysteres que nous croyons sans les concevoir : pourquoi ne croirions-nous pas ceux de la Religion, par la seule raison que nous ne pouvons point les comprendre? Ces mysteres, dont je veux parler, sont ceux de la Nature. Nos Esprits-forts ne les ont jamais approfondis, & ils les croient pourtant.

Ont-ils jamais pu nous développer la plupart des phénomènes qui se passent sous nos yeux? Qu'ils nous disent quelle est la nature du feu, qu'ils nous apprennent la vraie cause de sa lumiere & de sa chaleur; qu'ils réfléchissent sur eux-mêmes : ils doivent se connoître, sans doute; ils connoissent leur corps, ils sentent à tout moment le mouvement, l'action, le jeu des différens membres qui le composent; qu'ils nous en expliquent la formation, l'accroissement, les ressorts, le mécanisme. S'ils conviennent eux-mêmes qu'ils ne le peuvent, ils sont donc obligés, par leur principe, à les révoquer en doute. Cependant, ils regarderoient comme insensé, qui-

conque leur contesterait la certitude des opérations que leur propre expérience leur atteste, quoiqu'on ne puisse en concevoir ni la nature, ni la maniere, ni les moyens. Eh quoi! les secrets de Dieu, son essence ineffable, sa maniere d'exister, ses attributs, qui cesseroient d'être infinis s'ils n'étoient incompréhensibles, toutes ces vérités sublimes, parce qu'ils ne peuvent les comprendre, ils se croiront en droit de les rejeter; & ils s'imagineront montrer en cela une grande supériorité de génie! En vérité, faut-il autre chose qu'un peu de bon sens, pour sentir toute l'absurdité d'une pareille inconséquence? Ne pourroit-elle pas elle seule prouver la certitude des mysteres, & la vérité de la Religion à laquelle nous devons d'ailleurs la morale la plus sainte & la plus utile?

N'en doutons point: la Religion est le plus grand bienfait que le Créateur ait pu nous accorder. Elle est la consolation la plus efficace dans les maux inséparables de la vie, le frein le plus sûr des passions, qui bouleverferoient tout si elles n'étoient retenues par la crainte d'un jugement plus inévitable que celui des hommes. Elle est la base des Loix, le lien du gouvernement, la regle des mœurs, la sauve-garde de nos biens, de notre réputation, de nos vies, le plus ferme appui des droits des Souverains, le plus sûr garant de l'obéis-

fance des Peuples. Et où en seroit la Société, si tout n'y alloit qu'au gré de l'audacieuse imagination de nos Philosophes, qui, n'ayant aucun principe, laisseroient tout à la disposition aveugle du hazard, qu'ils croient avoir créé l'Univers, & devoir seul en avoir la conduite? Attaquer ainsi le principe sacré de l'ordre, de la subordination, de la décence publique, c'est se déclarer l'ennemi de la Patrie, & le fléau du Genre-humain.

Ainsi donc, si la Morale des Déistes s'accrétoit dans le monde, on n'y verroit que confusion, qu'indépendance, qu'un mépris absolu des Loix, qu'une affreuse tolérance des Religions mêmes les plus ridicules. C'est déjà leur cri d'à présent; & doit-on s'en étonner? ils sont tous intéressés à réclamer cette tolérance politique. Sans elle pourroient-ils infecter impunément le Public de leurs maximes impies? Ils ne montrent tant de zèle pour laisser subsister ensemble toutes sortes de Religions, que pour qu'il leur soit permis de n'en avoir aucune. Mais quoi de moins raisonné que cette réclamation? quoi de plus dangereux que ce bizarre assortiment de tant de rits différents, de tant d'opinions contradictoires? Quoi! le Déisme, le Socinianisme, le Manichéisme, le Mahométisme, l'Idolâtrie même, seroient accueillis, permis, autorisés! on regardera du même ceil les véri-

tés les plus lumineuses, & les erreurs les plus absurdes! on verra avec indifférence la Superstition & le Fanatisme, le Blasphème & le Sacrilege s'élever à côté des Autels du vrai Dieu! on croira ne pas manquer à ce Dieu saint & terrible, en laissant toujours subsister une occasion de scandale & de chute à ceux qui l'adorent en esprit & en vérité; en nourrissant toujours dans la Société, des semences de discordes, de troubles, de schismes, de révoltes, de guerres, d'inimitiés! Ne soyons pas la dupe de cette indifférence simulée pour toutes les Religions; elle n'est que le masque d'une haine trop réelle pour une Religion qui s'éleve sans cesse contre les erreurs & les vices.

Nos Philosophes ne manifestent que trop leurs vues secretes, en dirigeant tous leurs efforts contre la sainteté d'une Loi invariable, qui ne fait rien accorder à l'orgueil de leur esprit, ni à la dépravation de leur cœur. Qu'ils seroient sages & modérés, s'ils n'avoient quelque intérêt à ne le pas être! Cet intérêt, c'est, dans quelques-uns, de donner un libre cours aux passions; c'est d'imposer silence à la voix intime qui nous rappelle sans cesse à nos devoirs, par la crainte d'un avenir inévitable; c'est de pouvoir présenter aux premières séductions un cœur vuide de tous les sentiments d'une éducation sage & réglée; c'est de vivre
sans

sans remords au gré de ses desirs, & dans une souveraine indépendance de tout ce qui peut les affoiblir ou les contraindre. De si dignes motifs peuvent-ils ne pas décréditer leurs opinions sacrilèges? Ils auront toujours contr'eux ces motifs, seuls capables d'énervier des preuves plus fortes que ne sont toutes celles qu'ils produisent en leur faveur. Effectivement, nos mystères les révolteroient-ils, si notre morale étoit moins sévère? Elle ne l'est que pour des cœurs qui, à force de se faire un habitude du vice, se trouvent réduits à une espece d'impuissance de pratiquer la vertu. Donnez-moi, au contraire, un homme exempt de passions & de préjugés; il trouvera, dans le fond de son cœur, la justification de la morale que le Déiste condamne. Sans le libertinage qui regne aujourd'hui dans toutes les conditions, on ne verroit point tant d'Incrédulés dans le monde.

Il reste un fruit à tirer de leur égarement; c'est de déplorer la foiblesse de l'esprit humain, qui, du moment qu'il ne se prescrit aucunes bornes, donne dans les travers les plus dangereux. Quand on n'écoute plus la raison, de quoi n'est-on pas capable? Le savoir est un malheur, quand la prudence ne lui sert pas de guide. On ne fait rien, si l'on ne fait un bon usage de ce qu'on fait, & si les connoissances qu'on acquiert se changent

plutôt en poison qu'en remede. Mais, comment s'avise-t-on de persuader ce dont on n'est pas bien convaincu soi-même ? Comment peut-on s'étudier à séduire les autres par des principes aussi faux que ceux par lesquels on sent intérieurement qu'on a eu tort de se laisser séduire ? A la vue de si étranges erreurs, apprenons à nous défier de nos lumières, & reconnoissons combien se trompe un foible mortel, qui, présument trop de lui-même, s'écarte de la voye qui lui est marquée, & qui peut seule le conduire au parfait bonheur.

Concluons donc par une réflexion bien simple, & dont on ne peut disconvenir. Les deux grands ressorts de notre volonté, les mobiles de presque toutes nos actions, sont la crainte qui nous fait éviter ce qui est contraire à notre bonheur, & l'espérance qui soutient les efforts que nous faisons pour y parvenir. Cela supposé, je dis que nos Philosophes sont plus aveugles & plus ennemis d'eux-mêmes qu'ils ne pensent : ils renoncent à l'espérance d'un heureux avenir ; & pour passer ici-bas un petit nombre de jours sans crainte, ils s'exposent volontairement au plus grand des malheurs ; tandis que le vrai Chrétien, plus éclairé, plus prudent, plus véritablement Philosophe, vit dans une crainte salutaire, pour n'avoir rien à craindre après la

mort. C'est au bon sens à décider, qui des deux prend le parti le plus sage, & s'expose à moins de dangers.

Dieu Tout-Puissant, j'attends de votre grace, que l'Ouvrage que je viens d'entreprendre fasse quelqu'impression sur les Incrédules de nos jours: je ne les ai combattus qu'avec les armes de la raison; elles m'ont paru les plus propres à les ramener à vos loix: mais s'ils refusent de s'y soumettre, je consens volontiers, comme saint Paul, de devenir anathème pour eux, & de m'offrir tous les jours en holocauste pour réparer l'injure qu'ils font à votre sainte Religion, & pour vous engager à ne pas permettre les tristes progrès qu'ils s'efforcent d'assurer à leurs affreuses erreurs. Engagé de les aimer, quoique vos ennemis, puis-je mieux accomplir, à leur égard, le précepte de la charité, qu'en implorant pour eux votre miséricorde, & qu'en vous suppliant de les remettre dans la voye du salut? Il n'en est point qui ait entièrement étouffé dans son cœur les sentiments d'une éducation chrétienne. Malgré tous leurs efforts, vous régnez dans leur conscience comme leur Juge; n'y régnez plus désormais qu'en Sauveur. Faites-leur sentir que leur ame est une émanation de votre souffle divin, & qu'immortelle par son origine, elle est faite pour vous louer éternellement dans le Ciel.

DISCOURS

ADRESSÉ

A L'ACADEMIE DE NANCY.

Le Discours qu'on va lire, fut remis cacheté, & par une Personne inconnue, au Secrétaire de la Société Royale de Nancy, peu de moments avant une Séance publique. On en reconnut bientôt l'Auteur; & l'on ne put voir sans admiration, & de grands sentiments de reconnoissance, que les leçons qu'il pouvoit donner en Maître, il ne les proposât que sous la modeste qualité d'un simple Citoyen. Note de l'Éditeur.

JE profite, Messieurs, de l'occasion que votre Séance publique me donne aujourd'hui. En me présentant devant vous, j'espère un accès favorable. Je n'aspire point à l'honneur de vous être associé; je fais trop à quoi l'on s'exposeroit en voulant se mettre de niveau avec vous. Je ne viens pas non plus dans le dessein de disputer des prix honorables que vous n'adjugez qu'à des talents supérieurs. Sans intérêt & sans partialité, je

viens, en qualité de Citoyen qui n'a en vue que le bien public, vous féliciter tous en général, & chacun en particulier, de votre zele pour la Patrie. Si vous mettez votre gloire à la servir, & si vous envisagez comme une récompense les avantages qu'elle retire de vos services, foyez satisfaits de vous-mêmes, & comptez sur la reconnoissance qu'elle vous doit.

L'homme est fait pour la Société. La seule Loi naturelle, qui est gravée dans tous les cœurs, auroit dû, ce me semble, réunir tout le Genre-humain, & de ses Membres différents, n'en composer qu'une même famille; mais cette Loi générale fut d'abord altérée par la nature dépravée de l'homme: cependant l'homme, malgré sa dépravation, sentit bientôt, à la vue de sa foiblesse & par l'expérience de ses malheurs, la nécessité de vivre avec ses semblables. Des besoins réciproques, & des services mutuels, rapprocherent insensiblement les esprits & les cœurs, les ramenerent aux vues primitives du Créateur, & donnerent naissance à plusieurs Sociétés particulieres, qui, quoique bonnes en elles-mêmes pour différentes fins, sont presque toutes défectueuses à certains égards.

Société Politique pour le gouvernement des Etats; mais à combien de révolutions une République n'est-elle pas exposée? Elle

porte dans son sein , par la diversité des caractères & par la contrariété des intérêts, des semences de discorde & les principes de sa ruine.

Société Militaire pour la défense des Peuples; mais un corps d'Armée ne se rend utile que par sa propre destruction, & ne devient célèbre qu'aux dépens de l'Humanité.

Société Religieuse pour conserver, à l'abri de la retraite, l'innocence des mœurs; mais, quand même, dans les Communautés les plus ferventes, la paix régneroit sans cesse, tourneroit-elle toujours au profit du Public ?

Société de Commerce pour enrichir les Concitoyens des dépouilles de l'Etranger; mais l'industrie ne s'exerce-t-elle jamais au préjudice de l'équité? & la cupidité, toujours insatiable, n'employe-t-elle pas souvent ses efforts & ses ressources, pour cimenter l'opulence de quelques Particuliers sur la misère de tout un Peuple ?

Société d'Education pour l'instruction de la Jeunesse; mais si dans les Ecoles publiques, & dans les Universités les plus célèbres, on fait, à force de temps & de travail, quelques progrès dans les Sciences, y apprend-on le grand art & les moyens sûrs d'en faire un bon usage ?

Société de Plaisir pour amuser son oisiveté & charmer ses ennuis; mais trouve-t-on toujours l'agrément qu'on va chercher dans ces

Assemblée publiques ou particulières? La vertu, confondue avec le vice dans celles-là, n'a-t-elle ni assauts à essuyer, ni dangers à craindre; & ne voit-on jamais dans celles-ci la haine cachée sous le masque de l'amitié, & les noirceurs de la trahison sous les dehors de la politesse?

Société de Famille pour perpétuer son nom, & par l'union des cœurs, s'assurer d'heureux jours; mais si la concorde est assez rare parmi les frères, est-il bien rare de voir les liens les plus chers, les liaisons les plus tendres, les nœuds les plus intimes & les plus forts s'affoiblir par la jalousie, se dénouer par l'inconstance, se rompre par le caprice, & finir par l'indifférence ou par la perfidie?

Quelle est donc l'espèce de Société qui pourroit suppléer aux défauts de toutes les autres, leur servir de modèle, leur donner le ton, devenir souverainement utile aux hommes, rendre un Etat florissant, procurer sa gloire, perpétuer son bonheur, & ramener dans l'Univers l'harmonie & la paix? Ce seroit celle, à mon avis, qui réuniroit les Arts, les Sciences & les Vertus.

Vous le savez, Messieurs; le génie est un des plus beaux dons de la Nature: mais s'il est isolé, c'est un feu qui se consume & s'évapore, sans secours pour le rallumer quand il s'éteint, ou pour le modérer quand il s'en-

flamme. C'est un torrent qui s'élançe avec rapidité, & qui entraîne dans la violence de sa chute les choses les plus précieuses avec les plus communes, qui s'efforce sans cesse de franchir ce qui est le plus insurmontable, & de parvenir à ce qui est le plus inaccessible, jusqu'à ce qu'enfin il s'ouvre des voyes inconnues pour se répandre, se précipiter de nouveau, & se perdre sans retour.

Ne pourroit-on mettre aucun frein à cette impétuosité? Cherchons, Messieurs, un guide au génie pour l'empêcher de s'égarer. Nous le trouverons dans un jugement sain & réfléchi. Oui; c'est l'accord d'un esprit fécond en idées, en images, & d'une raison pure, exempte de préjugés; c'est le concert d'une imagination vive & brillante, avec un goût sûr & éclairé, qui peut seul conduire le génie, lui ouvrir une route assurée, le rappeler de ses écarts, le contenir dans ses bornes, le diriger heureusement dans sa course.

Or, voilà l'avantage singulier & inestimable, le bien infiniment précieux, que procureroit l'établissement d'une Académie qui seroit composée d'hommes savants & vertueux: & voilà, Messieurs, ce qu'on voit réuni dans votre Société Littéraire, où l'on se communique ses lumieres sans prévention, où l'on se pique d'émulation sans envie, où l'on montre une noble ambition sans orgueil, où l'on re-

nonce à tout amour-propre ; & si on l'écoute, ce n'est qu'en ce qui intéresse l'honneur de la Compagnie : où l'on se fait des objections plutôt pour s'instruire, & pour instruire les autres, que pour l'emporter sur eux & les contredire ; où l'on tire, des disputes les plus sérieuses, les conclusions les plus sages & les avis les plus salutaires ; où la contrariété des opinions se concilie par une estime réciproque, & le sentiment particulier, dénué de tout intérêt personnel, devient commun pour servir de leçon & de règle au Public ; où, enfin, le génie se développe par la diversité des lumières respectives, & le jugement se perfectionne par la communication des bons conseils, & par le concert des sages réflexions : c'est là, en un mot, où toutes les Sciences sont cultivées par les talents, & toutes les Vertus accréditées par les exemples ; de façon que le génie d'accord avec le jugement, & l'imagination avec la raison, disposent l'esprit & le cœur aux connoissances les plus sublimes, à la morale la plus parfaite ; ramènent naturellement l'homme à l'admiration, à la reconnaissance qu'il doit à l'Auteur de son être, son principe & sa fin ; soumettent son intelligence à l'authenticité de la révélation, subordonnent sa volonté à l'autorité des Loix, & rapportent tout à la gloire du Créateur.

C'est dans ce point de vue, Messieurs,

que nous prenons plaisir à envifager votre Etabliffement, auffi glorieux pour vous, qu'utile à vos Concitoyens. La confiance que nous avons en vos lumieres, nous rend attentifs aux jugemens que vous prononcerez. Sans prétendre à la gloire de vous imiter, nous nous empresserons à vous fuivre. Vous avez déjà fait de grands progrès, en excitant l'émulation dans ceux à qui la Nature a donné des talens, en inspirant aux autres le defir d'en avoir, en nous procurant à tous la fatisfaction de les voir éclore, appréciés, couronnés.

Continuez à marcher dans la carriere brillante qui est ouverte devant vous. Toute la profondeur des Sciences, tous les secrets des Arts, toutes les merveilles de la Nature s'offrent à vos spéculations, à vos réflexions, à vos expériences, à vos favantes recherches. La matiere est vaste; elle répond à la supériorité, à la sagacité, à la fertilité de vos esprits; elle fuffit à l'étendue de vos lumieres; elle est digne de tous vos efforts. Combattez l'erreur, l'ignorance, l'oifiveté. Votre Académie est votre champ de bataille, vos talens font vos armes, votre zele nous répond de votre courage, & votre courage vous assure la victoire. Réuniffez de concert toutes les diverses connoiffances que vous avez acquifes chacun en particulier; faites-en un ta-

bleau qui rassemble toutes vos idées ; que , par le mélange & l'assortiment des couleurs , il représente à tous les yeux , & dans tous les siècles , les traits différents qui vous caractérisent ; qu'il subsiste à jamais comme un dépôt précieux , que la reconnoissance de vos Compatriotes transmettra à la postérité , & qu'il soit consigné dans les fastes de votre Patrie , comme un tribut que vous payez à l'immortalité.

L'esprit qui vous anime , déjà répandu dans toute la Lorraine , nous fera bientôt recueillir le fruit de vos travaux ; & rien ne nous sera plus agréable , que de voir chaque jour s'accroître vos succès , que de lire vos Ouvrages , que d'applaudir à vos triomphes , & que d'avoir sans cesse à vous féliciter de votre constante application à remplir , pour votre gloire & pour l'utilité publique , les intentions de votre Fondateur.



A V I S

DU TRADUCTEUR.

Sur une copie du Discours précédent, envoyée à Rome, ce Discours fut traduit en Italien par le P. Cordara, Jésuite, & lu dans une Assemblée publique de l'Académie des Arcades, le 22 Mars 1753. L'admiration qu'il y excita fut si grande, que, par voye d'acclamation, ce Corps respectable agrégea sur le champ le Roi parmi ses Pasteurs, sous le nom d'EUTIMIO ALIFIREO. Voici comme en parloit, deux jours après, dans une de ses Lettres, le Directeur de cette fameuse Académie:

„ Non posso esprimervi l'ammirazione che
 „ destò in tutti un sì favio, sì dotto, e sì elo-
 „ quente ragionamento : e siccome quello
 „ che era stato scritto per la Società Reale
 „ di Nancy, poteva applicarsi in molte cir-
 „ costanze anco alla nostra Arcadia, così,
 „ oltre una tenerezza non ordinaria, che destò
 „ negl'animi di tutti gli Arcadi, strappo vio-
 „ lentemente dalla bocca di tutti gli applausi
 „ più sinceri, e più strepitosi, e riscosse in

„ fine un sonoro universale meritatissimo E
 „ VIVA. Fu però tale l'impressione, che nel-
 „ l'animo di ciascuno cagionò il riflettere,
 „ che un Monarca, la di cui vita è passata
 „ tra gli affari del governo, tra le vicende
 „ della sorte, e tra gli strepiti delle guerre,
 „ con tal proprietà, e con tal pulitezza sap-
 „ pia ideare, distendere, e ornare una pro-
 „ sa che darebbe da pensare a i più eserci-
 „ tati nomini di Lettere, che seguendo il
 „ costume in casi simili fra noi usato, pro-
 „ ruppero tutti in ripetere il glorioso nome
 „ del Rè STANISLAO, acclamandolo
 „ in tal guisa fra i Pastoridi Arcadia, i di cui
 „ nomi adornano i fasti della nostra lettera-
 „ ria Pastorale Adunanza.

*Quelque temps après le Portrait de ce
 Prince fut placé solennellement dans la
 Salle de cette Académie, comme le sont
 au Capitole les Triomphateurs de l'an-
 cienne Rome, la couronne de laurier sur
 la tête & l'olive à la main. Dans cette
 seconde Assemblée, plusieurs pieces de
 Poésie furent récitées à l'honneur du Phi-
 losophe Bienfaisant, avec une satisfaction
 extraordinaire, de grands cris de joye,
 & un applaudissement universel. Il existe
 un Recueil de ces Poésies, imprimé par
 ordre de cette brillante Société.*

SUR L'IMMORTALITÉ DU NOM.

JE viens de voir dans un Journal Littéraire un phénomène singulier. Deux hommes de Lettres s'étant disputé le prix d'une Académie, & chacun, pour l'obtenir, ayant pris une voye opposée, celui qui l'a remporté n'a pas cru devoir s'enorgueillir de sa victoire, & celui qui a succombé n'en a pas moins estimé l'Ouvrage de son Compétiteur.

Pour s'accommoder aux idées de ces deux Orateurs, démontrons qu'ils ne se contredisent point, & que le pour & le contre se réduisent à la même opinion. L'un prétend que le desir d'immortaliser son nom est conforme à la nature & à la raison; l'autre soutient le contraire. Si les Académiciens, juges de ces Ouvrages, avoient su l'union qui régnoit entre ces deux Auteurs, ils auroient sans doute partagé le prix entr'eux, autant pour récompenser une des vertus les plus rares entre deux rivaux, que pour faire honneur aux talents de l'un & de l'autre, & à la force même des preuves dont chacun appuie son sentiment. Tous deux en effet me paroissent avoir raison.

Et n'est-il pas vrai, d'un côté, que la nature nous porte à tout ce qui peut nous être le plus avantageux; & que la raison, presqu'elle toujours subjuguée par la nature, se laisse entraîner à ses desirs, du moins dès qu'ils ne comportent rien de nuisible à l'une ou à l'autre?

Or rien ne doit moins les allarmer, rien n'est plus innocent & d'une suite moins dangereuse, que la passion de voir la postérité occupée de nos actions, de nos vertus, de tous les sentiments qui nous auront distingués durant la vie.

C'est cette passion, la plus heureuse & la moins malfaisante de toutes, qui, pouvant nous arracher à toutes les autres, nous fait faire souvent des prodiges au-dessus de l'Humanité.

Ainsi, notre fin ne borne pas notre réputation. Il en est d'elle comme de nos enfants: nous laissons ceux-ci après nous; & le nom qu'ils portent, nous souhaitons qu'il ne s'éteigne jamais. Nous jouissons d'avance de tous les biens que nous leur désirons, &, lors même que la mort nous enlève de ce monde, nous croyons avoir à passer avec eux tous les jours qu'ils doivent y rester; nous ne mourons point tout entiers, & nous nous flattons de nous survivre dans une postérité que nous regardons comme une partie de nous mê-

mes, & dont nous étendons la durée au gré d'une imagination qui n'y met point de fin.

Ce que nous désirons à nos descendants, la nature & la raison nous le font désirer à nous-mêmes. Nous vivons ici-bas, si je puis parler ainsi, de deux sortes de vies : l'une nous est commune avec les animaux ; elle n'est qu'une simple végétation, elle recommence chaque jour, elle nous fait durer quelques années, nous la conservons sans mérite, & nous devrions avoir aussi peu de regret à la perdre que nous n'en avons eu à la recevoir : il est une autre vie plus essentielle à l'homme ; c'est celle qui le fait paroître avec éclat sur la scène du monde, ou qui l'y rend du moins agréable par une humeur douce & bienfaisante, par une probité scrupuleuse, par une application constante à tous les devoirs de la Société. Cet homme vit dans l'estime des autres, & cette vie, par les avantages qu'il en retire, lui est plus précieuse que celle qui le fait simplement exister, & par laquelle il ne seroit tout au plus qu'un être destiné à consumer les fruits de la terre, un automate qui respire, & qui, toujours inutile, seroit comme enterré avant que de mourir.

Cette vie qu'anime & que soutient l'approbation des ames sensibles au mérite, & que tout homme éclairé desire durant sa vie, pourquoi ne voudrions-nous pas en jouir après

notre mort? Elle n'est pas faite pour s'éteindre. Elle fait honneur à l'Humanité, & celle-ci a intérêt de la conserver pour sa gloire: c'est un dépôt qu'un de ses membres lui confie, & qui doit servir d'exemple à tous ceux qui, connoissant comme lui la grandeur de leur origine, se feront un devoir d'en soutenir la dignité.

Et qu'est-ce pour les Héros dont je parle; qu'est-ce que cet espace de temps qu'on nomme la vie? Que la plupart des hommes y voyent un vuide immense qu'ils ne savent comment remplir: elle n'est pour ceux-là qu'un point de si petite étendue, qu'il ne peut suffire à leurs vastes desseins; il faut qu'ils prennent sur le temps à venir, & qu'ils y vivent en quelque sorte pour y perpétuer leur génie, & pour instruire ceux qui peuvent étendre ou perfectionner leurs utiles projets.

Que ne peut point d'ailleurs la noble espérance de jouir encore après sa mort de l'estime qu'on a droit de recueillir de ses vertus? C'est par l'espérance que nous vivons ici-bas; & cette espérance porte toujours sur l'avenir. Il est vrai que trop souvent cet avenir nous trompe; mais de toutes les espérances en est-il de plus sûre que celle d'un homme qui, toujours estimé durant sa vie, se flatte de ne pas cesser de l'être après sa mort? Du moins cette espérance est-elle la

source des plus grandes actions ; du moins est-elle une ressource à tous les dégoûts de la vie. Et c'est précisément à quoi sont plus sujets ceux d'entre les mortels qui se distinguent le plus par des actions héroïques. Il n'est que leurs semblables qui leur payent sans regret le tribut d'estime qui leur est dû. Sûrs d'eux-mêmes, ils osent louer des hommes vertueux : mais qui ne seroit étonné du nombre de ceux qui s'efforcent d'abaïsser le mérite, & qui ne peuvent souffrir de se voir humiliés par son éclat ? De-là ces soupçons, ces calomnies, ces jugemens injustes, qui déconcerteroient les âmes les plus fortes, si elles ne savoient qu'on estime forcément ceux contre qui on déclame, & que la haine prouve souvent plus de motifs d'estime, que l'aveu même d'une estime de bonne foi.

Nouvelle raison encore d'aspirer à une réputation à venir, que ne pourront affaiblir ni corrompre ces êtres oisifs & malfaisants, dont la funeste existence pese à la terre, qui ne les porte qu'à regret.

C'est la mort qui met le sceau à la réputation des Héros, & qui la rend comme un monument d'airain, que l'envie ni le temps ne peuvent plus détruire. Aussi ceux-là doivent-ils desirer cette réputation, dont les vertus, chargées malicieusement d'une teinte étrangère, n'ont pu briller dans tout leur riche

appareil ; & ceux-là, sur-tout, qui, par des traits d'une expression vive & lumineuse, peuvent encore éclairer & embellir l'Univers, Aux uns, l'immortalité devient un dédommagement ; aux autres, elle est une récompense : mais, d'une façon ou d'autre, elle tourne à l'avantage de l'Humanité, qui profite de leurs vertus, & se sent portée à les imiter, en les voyant surnager si glorieusement sur l'abyme des âges.

J'en ai peut-être trop dit jusqu'ici en faveur du desir d'immortaliser son nom par des actions héroïques ; je dois à présent combattre ce sentiment par un autre que j'ai déjà annoncé comme aussi vrai & aussi plausible.

Est-il bien certain, en effet, que la nature & la raison nous portent à cette immortalité, que j'ai déjà tant vantée ? Et que souhaite ordinairement la nature, que de jouir du moment présent ? Tout son plaisir est dans ses sens. Et que deviennent ses sens dès qu'elle est éteinte ? Ce n'est pas même la jouissance des plaisirs qui la rend heureuse ; c'est son attention à les goûter : & cette attention lui survit-elle ?

Que dirai-je de la raison ? Peut-elle approuver un desir qui peut n'avoir jamais l'effet qu'on en espere ? L'Histoire des siècles ne nous a-t-elle pas appris que, devant ceux où nous nous flattons de vivre par notre réputa-

tion, il peut s'ouvrir des abymes épouvantables, où s'engloutiront pour toujours les monuments & l'histoire de notre temps. Tout a péri, jusqu'à la mémoire de la plupart des Nations qui nous ont précédés. La chaîne qui devoit lier leur temps au nôtre, a été brisée par les déluges, les tremblements de terre, les violentes secousses qui ont bouleversé l'Univers. Tout chancelle, tout finit, tout se perd dans les espaces immenses de l'éternité; & un homme, un simple atome, l'ouvrage hasardé du néant qui l'a produit, se flatte de porter son nom jusqu'aux dernières extrémités d'un temps qui ne doit point avoir de bornes!

Ce que la raison doit nous apprendre, le voici; c'est de nous rendre, durant la courte durée de nos jours, aussi parfaits que nous le pouvons être. Si l'espoir d'une heureuse immortalité de notre nom peut nous conduire à cette perfection, à la bonne-heure: recherchons la gloire de nous survivre; mais ne l'estimons qu'autant qu'elle peut nous soutenir dans la pratique de la vertu. C'est un plaisir d'imagination, mais qui, semblable à tous les plaisirs qu'elle enfante, perd beaucoup, en passant jusqu'à la réalité, parce qu'il arrive trop tard, & dans un temps où l'on ne peut en goûter tout l'avantage. Un Héros, en effet, qui n'auroit en vue que

l'immortalité de son nom, seroit semblable à un homme qui se creveroit les yeux pour voir un jour plus clair.

Il est une immortalité plus sûre & désirable ; c'est celle que la Religion propose à tout Héros chrétien, qui, vainqueur de ses passions & de lui-même, a toujours vécu dans la justice, & a joint le culte à la morale ; union si rare de nos jours, où le culte seul fait des superstitieux, où la morale seule fait des impies.

J'ai donc eu raison de soutenir le pour & le contre des deux Orateurs, & de concilier leurs opinions de façon à n'en faire qu'une seule, parce qu'en effet la vue de l'immortalité peut donner lieu aux plus grandes vertus, & que l'indifférence à son égard n'empêche point qu'on ne puisse parvenir à ce que les vertus ont de plus glorieux & de plus sublime.

Après cela, laissons au monde la liberté de juger de nos actions comme il voudra, & ne pensons qu'à rendre notre nom glorieux dans la bienheureuse & éternelle immortalité. Jouissons de cet avant-goût certain, au lieu de nous repaître d'un bonheur imaginaire.



L E T T R E

A U N A M I.

Vous voulez que je vous rende compte de toutes les idées qui m'occupent dans les moments de retraite que j'ai su me ménager. Je vais vous faire part de celle qui m'est la plus ordinaire, & dont je vous ai entretenu plus d'une fois. Je ne conçois pas ce qui me la ramene sans cesse. C'est peut-être parce que, dans le bonheur même qui m'accompagne, je sens en moi quelque chose qui le combat, je ne fais quoi que je voudrois définir, & qu'il ne m'est pas possible de connaître.

Je me demande donc aujourd'hui pourquoi l'homme parvient si rarement à être ou à s'estimer heureux, ce qui seroit à peu près le même; & pourquoi, malgré son amour-propre, il s'empêche lui-même de le devenir, soit par l'abus qu'il fait du bonheur dont il jouit, soit parce qu'il ne fait pas se le rendre durable.

Je n'ignore point qu'il y a des malheurs dans la vie qu'on ne peut éviter; mais il en est que nous nous attirons par imprudence,

& dont, par un sot oubli de nous-mêmes, Philosophes ridiculement stoïques, nous ne sommes presque point affectés. Il est vrai aussi que la diversité des caractères, & sur-tout celle des tempéraments, en met une si grande dans nos goûts, que ce qui fait le plaisir des uns, est très-souvent indifférent aux autres. Nos divers sujets de bonheur sont comme nos modes. Ils se remplacent, ils se détruisent, ils se renouvellent. Le caprice en décide plus que la raison, ou, pour mieux dire, la vanité en est la seule mesure. Les uns le placent dans le faste & la grandeur; les autres, dans la satisfaction des sens; quelques-uns, dans la culture de l'esprit, & les efforts mêmes de l'étude; les autres, dans la paresse & dans l'inaction. Ce qui est singulier encore, c'est que la plupart veulent le trouver par les moyens même les plus contraires à leurs inclinations, & les moins propres à le leur procurer tel qu'ils le desirerent. On voudroit acquérir de la gloire, pendant qu'on n'a le courage de rien faire pour la mériter. On voudroit amasser des biens, & l'on se rebute des peines que coûte la fortune. On voudroit être savant, sans essuyer les veilles & les travaux qu'il en coûte pour le devenir. On voudroit être le favori d'un Maître, sans avoir passé par les pénibles fonctions de Courtisan. Que fais-je? on voudroit primer dans les Sociétés & s'y

rendre agréable, sans être obligé de s'affujettir aux égards, aux bienséances ordinaires, & sans rien perdre du ton tranchant & impérieux d'une âme vaine & présomptueuse. Ainsi, dit Horace, le bœuf voudroit porter la selle, & le cheval labourer.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.

De-là vient aussi que le bonheur, toujours inconstant & mobile, ressemble à un ruisseau, qui, selon les temps, augmente ou décroît, &, quoique souvent limpide dans sa source, se trouble & devient fangeux dans son cours.

Tel est sur-tout le bonheur des Souverains, quoiqu'on le croyé au-dessus de tous les autres. Il n'est pas étonnant, à la vérité, qu'un Prince vicieux, qui ne ménage point le salut de ses Peuples, & qui ne se fait respecter que par sa méchanceté, se rende le plus malheureux de tout son Royaume; mais qu'un Roi sage, qui connoît ses devoirs, qui les aime & les pratique, qui, par sa bonté & son humanité, s'attire tous les jours des hommages, que sa dignité même n'est pas en droit d'exiger; qu'un Roi, l'ami des hommes, & l'homme de ses Sujets, ne goûte, ni ne puisse goûter un bonheur pur & solide: c'est ce qui doit surprendre, & qui est pourtant vrai en effet.

Et que voit-il ce Prince autour de lui? que des gens faux & intéressés à qui ses vertus déplaisent,

plaisent, lors même qu'ils affectent le plus de les louer ; que des cœurs bas dans leurs besoins, fiers & hautains dans la faveur, ingrats quand ils n'ont plus rien à prétendre ; que des hommes, enfin, qui toujours divisés de passions & d'intérêts, & toujours se heurtant les uns les autres, ne se réunissent que pour altérer ses sentiments, affoiblir son pouvoir, &, sous les dehors d'une soumission apprêtée, gagner sa confiance & la trahir.

Quelle douleur ce Prince n'a-t-il pas de voir sa dignité plus respectée que sa Personne ; son autorité moins affermie dès qu'il veut en adoucir le poids ; ses bienfaits, qu'il fait n'être dus qu'au mérite, cédés malgré lui à la persécution, & devenant presque toujours ou des sujets d'ingratitude, ou de nouveaux motifs d'importunité ; ses refus, quoique légitimes, imputés à des moments de caprice, à de fausses préventions, à un défaut de raison & de lumières ; ses amis, s'il a le bonheur d'en avoir, craignant de l'instruire, dans la crainte de l'offenser ; une foule de Sujets inutiles, & toujours mécontents, osant blâmer sa conduite, lors même qu'il veille le plus à leurs intérêts, & toujours prêts à éclater en murmures, si peu que sa main vienne à chanceler sur le timon de l'Etat ! Malgré ses talents, ses bonnes intentions, sa probité même, les méchants lui supposent des vices,

les honnêtes gens des défauts, les coupables de la dureté, les innocents trop d'indulgence.

Que dirai-je des ennemis qu'il a au-dehors, & qu'il doit appaiser ou combattre, des projets de Politique ou de Guerre qu'il doit former, du soin qu'il doit avoir de ménager les temps & les circonstances, d'éloigner ou de faire naître les occasions, de prévenir ou de réparer ses pertes, des travaux & des regrets que doit lui coûter sa gloire, s'il ne peut la maintenir que par l'effusion du sang de ses Sujets qu'il aime, ou de celui d'un nombre presque infini d'Etrangers qui sont forcés de l'attaquer, & qui voudroient éviter de le combattre ?

Ce portrait est vrai ; & si les cedres les plus hauts ne sont point à l'abri du déluge des maux répandus sur la terre, quel pense-t-on que doit être le sort de l'hysope qui rampe à leurs pieds ?

Quand même nos malheurs ne viendroient point, comme je l'ai déjà dit, de notre peu d'attention à nous en garantir, ni de l'inconstance & de la perversité des goûts & des penchans qui nous dominent, il est toujours certain qu'il n'est point d'état, ou de condition dans la vie, qui n'ait plus ou moins de peines à supporter. Peut-on ignorer qu'elles naissent du bonheur même, puisque le plus parfait, s'il en est de la sorte, porte toujours

avec soi comme un levain funeste, qui l'altère, l'aigrit, le corrompt, & qu'on ne peut définir, ni connoître, lors même qu'on en sent le plus les effets. C'est ce que Lucrece appelloit un vice intérieur & secret, qui naît & subsiste dans les biens les plus réels, qui les dénature, les arme contre eux-mêmes, &, par le fiel & l'amertume qu'il y répand, les rend un objet d'indifférence, ou de mépris, & fait fouler aux pieds les haches & les faisceaux, les Sceptres & les Trônes mêmes.

Usquè aded res humanas vis abdita quædam
Obterit, & pulchros fasces, sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

Ce vice intérieur, ce levain funeste, &, comme le Poète l'appelle, cette force incon nue que l'on sent & qu'on ignore, & dont je ne m'occupe si souvent que parce que je l'éprouve sans cesse, est-elle néanmoins réellement un effet du bonheur même? Ce ver secret qui le flétrit, & qui en dessèche souvent jusqu'au germe, n'est-il pas plutôt dans nous, où il s'engendre & se nourrit de la corruption de nos ames? Ne vient-il pas du peu de rapport des penchants avec l'état qu'on a embrassé, & dans lequel il n'est pas étonnant que l'on ne trouve point la satisfaction que l'on desire? Combien d'exemples pour roient servir à mettre cette idée dans son jour!

Est-il rien, ce semble, de plus heureux qu'un homme d'Eglise, qui, seul & isolé, n'ayant ni famille à entretenir, ni successeurs à pourvoir, jouit d'un revenu considérable, & n'a souvent autre chose à faire qu'à consommer le temps sans l'employer? Placé dans une sphere supérieure, il ne ressent aucune des calamités qui assiegent le commun des hommes. Mais cet être privilégié, dont l'opulence & la conduite n'étonnent personne à présent, parce qu'on n'en est plus, à cet égard, au premier moment de la surprise, cet être est-il heureux, & peut-il effectivement s'imaginer de l'être? Malgré la couche épaisse de gravité dont il se couvre, ses inquiétudes se peignent à mes yeux; je vois que son état fait son supplice. Il y est entré sans le connoître & sans l'aimer; la cupidité seule l'y a appelé: mais opposée aux devoirs qu'il doit suivre, peut-elle l'engager à les pratiquer? Aussi n'en ressent-il que les peines, sans pouvoir en goûter les douceurs. Ses devoirs l'accusent, sa conscience le condamne, son cœur même le dédaigne. *Tacitâ sudant præcordia culpâ.* Malgré lui, il se méprise lui-même, & il ne se trouve satisfait que lorsqu'il peut éviter les reproches des autres membres de son corps, dont le plus grand nombre, fidele à ses engagements, lui apprend à faire un meilleur usage des biens, du temps,

dés honneurs, des commodités dont il abuse.

Combien pourrois-je rappeler ici d'autres états, qui ne perdent leurs premiers attraits & ne deviennent ennuyeux, inquiétants, pénibles, que par le peu de convenance des talents & des qualités qu'ils exigent avec les mœurs & les inclinations qu'on y apporte! Je n'ai jamais conçu qu'on pût être heureux fans être bien avec soi; mais comment être bien avec soi, quand on n'est pas dans l'état pour lequel le Ciel a fait naître? Un oiseau se plairoit-il dans l'onde? une plante ne seche-t-elle pas dans un terroir étranger? Avouer qu'on se déplaît dans sa condition, c'est dire positivement qu'on n'y est point propre. Il n'en est point qui par elle-même contribue au malheur ou au bonheur de la vie. C'est notre caractère qui les fait telles que nous les éprouvons. C'est nous qui nous les rendons aisées ou difficiles, tranquilles ou orageuses, agréables ou incommodes. Ce n'est ni la sale demeure de Diogene qui causoit son bonheur, ni la vaste région des Indes qui par elle-même pouvoit rendre Alexandre plus heureux: mais le Cyrique se plaît dans son tonneau, parce qu'il ne desire rien au-delà de son étroite enceinte; & l'Univers entier ne suffit point au Conquérant de l'Asie, parce qu'il ne fait pas donner des bornes à son ambition.

Ce n'est pourtant pas seulement la con-

formité ou la disconvenance des mœurs & du caractère avec la place où la Providence nous a mis, qui peut faire le bonheur ou le malheur de la vie : l'un & l'autre peuvent venir encore d'une source à peu près semblable; de la modération, ou de l'emportement de nos desirs.

Il n'est pas possible à l'homme de vivre sans rien désirer. S'il en étoit qui osassent se vanter d'une si heureuse apathie, je soutiens qu'il leur resteroit encore un désir, celui de pouvoir persévérer dans un état si tranquille. Condamner les desirs en général, ce seroit condamner la Nature même. Ils naissent en nous, comme ces plantes qui, d'elles-mêmes & sans culture, croissent sur les toits des maisons, &, quoique plus rarement, sur les murs des Palais. Ils tiennent si fort à notre être, qu'ils préviennent la raison, & il en est peu qu'elle n'adopte. Le plus frivole devient presqu'aussi-tôt un sentiment.

Les desirs sont même nécessaires à l'Humanité. Ils lui donnent du mouvement & de la vie. Je les regarde comme un feu central qui l'échauffe, l'élanche hors d'elle-même, augmente ses forces, étend ses vues, lui inspire une sage confiance, & quelquefois une heureuse témérité. Les desirs franchissent les espaces, ils rapprochent les objets les plus éloignés, & nous mettent en quelque sorte

en possession de ceux qui nous manquent. Ils font face à tous les événements, & tiennent comme en suspens, autour de nous, les maux qui de toutes parts nous assiegent.

Mais, quels que soient leurs avantages, ils ne laissent pas d'être souvent de funestes causes de douleur & de chagrin. Il n'en est point qui ne nous flattent, il en est peu qui ne nous trompent; semblables à ces dangereuses filles d'Acheloüs, qui, par le son enchanteur de leur voix, attiroient le voyageur, & lui tendoient un piège inévitable.

La plupart de nos desirs sont en effet ou trop aveugles, ou trop vifs, ou trop ambitieux, ou trop imprudents, ou trop frivoles.

Aveugles, ils recherchent ce qu'ils ne nous donnent pas le temps de connoître, souvent même ce qu'il nous importe le plus d'éviter.

Trop vifs, ils veulent que nous forcions les obstacles au-lieu de les lever. Leur impatience épuise nos efforts, & nous restons au milieu de la carrière, plus honteux de notre foiblesse, qu'indignés de la témérité de nos desseins.

Trop ambitieux, ils voudroient tout embrasser & tout envahir. Ils nous portent où nos talents, notre état, notre naissance ne sauroient atteindre; & nous finissons par mépriser, avec une insolente fierté, ce qui n'a pu servir à augmenter notre arrogance.

Trop imprudens, il est rare qu'ils prennent les vrais moyens de nous satisfaire. D'ordinaire, les moyens les plus détournés, les moins simples, trop souvent les moins justes, leur paroissent les plus sûrs. Ils contrefont leur démarche, ils effacent leurs pas; ils craignent d'être apperçus, & cette crainte n'est ordinairement que trop légitime.

Trop frivoles, enfin, ils se proposent moins ce qui intéresse que ce qui plaît; ce que la raison prescrit, que ce que les passions ou les préjugés demandent. Faut-il donc s'étonner qu'ils nous procurent moins de plaisirs que de soucis & de peines, & que presque toujours, contre les intentions de la Nature, ils soient plutôt pour nous un levain de maladie, qu'un germe de vie & de santé?

Heureux le mortel qui, craignant de s'égarer avec eux, les réprime, les retient, les règle du moins, & les modere!

Plus heureux encore celui qui, dégagé de tout ce qui les fait naître, ne cherche sa satisfaction qu'en lui-même; qui, ne voyant aucun rapport entre la petitesse & le néant des êtres sensibles, avec la noblesse, l'immensité, la haute destinée de son ame, ne les juge propres qu'à le dégrader & l'avilir; qui, persuadé que la Terre & tout l'Univers ne peuvent lui rien offrir de plus grand que lui-même, regarde indifféremment les biens

& les maux, confond dans ses idées les sceptres & les houlettes, brave les honneurs sans les craindre, les richesses sans les mépriser, l'estime des hommes sans la dédaigner, les hommes eux-mêmes sans prétendre les blâmer, ni refuser de leur être utile!

Un homme tel que je viens de le dépeindre, & que je n'ai fait pourtant qu'ébaucher, passera, sans doute, pour une espece de prodige; mais il n'est aucun de nous qui ne dût lui ressembler, si nous étions bien convaincus qu'un des moyens les plus infaillibles de vivre heureux, c'est de se renfermer en soi, pour mieux apprendre à se connoître, à maîtriser ses penchans, à épurer ses vertus: c'est de vivre isolé, & dans un entier détachement de tous les objets extérieurs, qui d'ordinaire nous rendent malheureux sans nous rendre plus sages: c'est de se faire une compagnie de son cœur, d'aimer à l'entendre parce qu'il dit toujours vrai, de se plaire avec lui; & sans abandonner le monde, & même avec l'air de s'y livrer, lui échapper autant de fois qu'il veut ne nous occuper que des frivolités qu'il aime.

Le Sage, dont je parle, est d'autant plus heureux, qu'il ne s'est point proposé de l'être, & qu'il ne s'apperçoit même pas qu'il l'est; car c'est une des conditions du bonheur qui se refuse d'ordinaire à ceux qui le cher-

chent, & qui échappe à ceux qui se flattent d'en jouir. D'ordinaire, il ne faut rien pour l'acquérir; plus souvent il ne faut qu'un rien pour le perdre. Un simple gâteau jetté dans la gueule de Cerbere, suffit à Enée pour pénétrer aux Enfers; & un seul regard fait perdre à Orophée sa chere Eurydice, qu'il espere en ramener.

Quelque difficile qu'il soit néanmoins d'être ici-bas aussi heureux qu'on le desire, soit à cause de la bizarrerie & de la perversité de nos goûts, soit à cause de l'opposition de nos penchants à nos devoirs, soit, enfin, à cause de l'aveugle & indiscrete ardeur qui nous y porte, j'apperçois un sûr moyen de le devenir: c'est de chercher à l'être dans les autres. Et quel cœur assez barbare pourroit ne point avoir de plaisir à soulager les peines des malheureux? Il n'en est pas des biens qu'on leur fait, comme des grains qu'on jette dans la terre, & qui doivent être long-temps à s'y pourrir, au hazard même de ne jamais se reproduire. En semant les biens, on les recueille; & si j'osois m'exprimer ainsi, le seul desir de les répandre est presque déjà le temps de la moisson. Les bienfaits sont le seul trésor qui s'accroît à mesure qu'on le partage. Notre cœur est fait pour se donner; & qui le mérite mieux, ou des gens qui, occupés d'eux-mêmes, n'en sentent point le prix, ou

des infortunés qui le réclament & qui l'honorent, en lui supposant une généreuse sensibilité? D'ordinaire, on ne voit que les pauvres avoir pitié des pauvres. Les Grands les rebutent, les méprisent, souvent même les outragent & les insultent; mais, ces Humains superbes, qui auroient honte de déroger à leur honneur, à leur réputation, à leur noblesse, pourquoi n'ont-ils pas honte également de la laisser languir, se détruire & s'avilir dans leurs semblables, & de la dégrader eux-mêmes, encore plus par leur indifférence & leurs dédains, qu'elle ne l'est par les maux & les douleurs qui la flétrissent & la déshonorent?



RÉFLEXIONS
SUR
DIVERS SUJETS
DE MORALE.

RÉFLEXIONS

sur

DIVERS SUJETS

DE MORALE.

A V I S

DE L'ÉDITEUR.

P A R M I les Réflexions qu'on va lire, il en est qui ont été recueillies de la bouche de l'Auteur; toutes les autres ont été écrites de sa main, à mesure que ce qu'il voyoit, ou qu'il entendoit, les lui faisoit naître. Les unes & les autres ne sont que des saillies de sentiments, & le fruit d'une attention sérieuse sur les défauts & les vertus de l'Humanité, sur les mœurs & sur les usages les plus ordinaires du monde. Ce sont des maximes courtes, & qui renferment un grand sens en peu de mots. La sévérité dogmatique de nos Pères ne seroit point goûtée aujourd'hui, non plus que ces portraits & ces caractères si fort en vogue au siècle passé, dans lesquels on voyoit des touches fieres, mais un coloris souvent exagéré, plus brillant que simple, & plus apprêté que naïf. On n'est même à présent guères plus touché de ces discours de morale, où l'imagination croit remplacer le génie, & ne fait qu'arranger méthodiquement des pensées

surannées, souvent des mots sans idées, presque toujours des idées sans sentiments. Au temps où nous sommes, & où nous avons moins besoin d'être instruits qu'éclairés, il nous suffit, sans doute, des premiers traits & d'une simple ébauche des vérités nécessaires. D'ailleurs, la vivacité d'une main hardie, qui trace une esquisse rapidement, & comme sans dessein, nous plaît & nous attache d'autant plus, qu'elle décele le grand Maître & l'Ecrivain original. C'est ce qu'on va remarquer dans les Reflexions suivantes.

RÉFLEXIONS
SUR DIVERS SUJETS
DE MORALE.

LA parole de Dieu prouve la vérité de la Religion; la corruption de l'homme, sa nécessité; la politique, ses avantages.

Où la Religion parle, la Raison n'a droit que d'écouter.

Il n'y a que la Religion capable de changer les peines en plaisirs.

Pour faire un bon usage de la vie, il faudroit avoir dans la jeunesse l'expérience de l'âge avancé; & dans la vieillesse, la vigueur des premières années.

Si l'on pressentoit la peine qu'il y a à se corriger, on n'en auroit point à se garantir de ses fautes.

Pour être applaudi de ce qu'on fait, il ne faut pas trop s'en applaudir soi-même.

L'espérance rend le temps bien long; & la jouissance, bien court.

Les longues maladies usent la douleur ; & les longues espérances, la joye.

Ceux qui devoient être à l'abri de la calomnie, sont d'ordinaire ceux qui l'évitent le moins.

On ne veut point de mal à ceux que l'on méprise ; on n'en veut qu'à ceux qui ont droit de nous mépriser.

On devrait être plus choqué des louanges outrées, que des injures.

Il est plus honorable de confesser ses fautes, que de vanter ses mérites.

L'ame veut jouir de tout son être : l'esprit veut savoir, le cœur veut sentir ; l'un & l'autre ont leurs besoins comme le corps.

Un cœur sensible fait bien souffrir. On a meilleur marché de son esprit : il est peu d'objets qui l'intéressent.

Comment aimer une vie qui mene à tout instant à la mort, & par des chemins toujours semés d'épines ?

La vie s'use autant & souvent plus dans les plaisirs, que dans les peines.

On vit dans autrui, rarement dans soi-même.

La gayeté est la santé de l'ame; la tristesse en est le poison.

La raison nous montre nos devoirs; celui qui nous les fait aimer, est plus puissant que la raison même.

L'éloquence n'est estimable qu'autant qu'elle sert la vérité. Elle caresse les cœurs que celle-ci déchire.

De toutes nos vertus, il n'est que la patience que nous perdons pour rien.

La prudence humaine ne peut rien contre les décrets de la Providence: mais la Providence la fait entrer pour beaucoup dans ses décrets. Elle la suppose plus souvent qu'elle ne la contredit ou ne la dérange.

Une haine à soutenir est un plus grand fardeau qu'on ne pense.

Un luxe d'esprit suit presque toujours le luxe des mœurs.

Bien des gens seroient plus estimés, s'ils étoient moins prodigues de leur mérite. On devroit n'en dépenser qu'à mesure & qu'autant qu'on en a de besoin.

Il est aussi naturel de craindre que d'espérer, quand on est malheureux.

Il est rare qu'un malheureux ait des amis,
plus rare encore qu'il ait des parents.

Je croirois volontiers qu'il est plus louable
de souffrir de grands maux, que de faire de
grandes choses.

La fortune se vend cher à ceux qui la re-
cherchent; elle se livre d'ordinaire aux moins
empressés.

La modestie devrait être la vertu de ceux
à qui les autres manquent.

Les louanges sont des satyres, quand elles
ne sont pas sinceres.

Presque toujours les plus indigents sont les
plus généreux.

L'idée du bonheur est souvent plus flat-
teuse que le bonheur même.

Les nœuds de l'amitié sont à présent si dé-
liés, qu'ils se rompent d'eux-mêmes. Ils ne
font que rapprocher les cœurs sans les unir.

Plus l'amitié approche de l'amour, plus
elle est parfaite.

Il faut un peu d'artifice pour se faire ai-
mer. L'amitié seule n'inspire pas toujours de
l'amitié.

Un marbre dur & poli réfléchit les objets qu'on lui présente. Il en est de même de la plupart des hommes. Les peines d'autrui se reproduisent sur la surface de leur ame : elles ne passent point au-delà.

Nous rendons tôt ou tard l'humilité à ceux à qui nous l'avions ôtée par nos louanges.

Un homme plus grand que ses malheurs, fait voir qu'il n'en étoit pas digne.

Un homme sage peut se faire heureux tout seul, malgré la fortune.

On devroit s'estimer aussi heureux en la personne d'un ami, que si on l'étoit soi-même.

Le courage que l'émulation inspire pour entreprendre, fait bientôt trouver les moyens de réussir.

Cesser d'écouter un babillard, est le plus sûr moyen de le faire taire.

L'envie de plaire n'est louable qu'autant qu'on cherche en même-temps à se faire estimer.

Pour vivre en repos, il faudroit ne rien entreprendre de difficile ; mais la présomption fait croire tout aisé.

S'il est des dangers inévitables, il en est beaucoup où l'on donne par imprudence,

beaucoup plus encore qu'on pourroit éviter avec un peu de précaution.

Il y a une telle liaison entre toutes les affaires du Monde, qu'une seule dépend de plusieurs autres, & qu'on n'est maître de rien.

L'instabilité de nos goûts fait le dérèglement de notre vie.

Il est une suprême dignité, qui par elle-même ne donne point de rang. C'est celle qui résulte de la qualité d'honnête-homme.

Il n'y a d'ordinaire que les Princes dignes de l'immortalité, qui aiment à encourager les talents qui la donnent.

Il n'est pas possible d'imposer silence à la voix intérieure qui nous reproche nos fautes. C'est la voix même de la Nature.

Rien ne prouve mieux la vérité de la Religion, que l'ignorance des siècles barbares dont elle a triomphé.

La Religion n'a d'autre chose à craindre, que de n'être pas assez approfondie.

Faut-il cesser d'être vertueux, pour n'être point exposé aux traits de l'envie? Quel malheur ne seroit-ce pas, si le soleil cessoit

d'éclairer pour ne pas éblouir des yeux foibles?

Plus l'amour vieillit, plus il est foible. L'amitié devient plus forte en vieillissant.

La Nature crie aux plus puissants comme aux plus abjects des hommes, qu'ils sont tous membres d'un même corps.

Si l'on voit à présent peu de génie, c'est que les Arts ont peu d'inventeurs dans un siècle où il y a tant de modèles.

La marque la plus infallible de l'ignorance, c'est la superstition.

Qui de nous remarqueroit le temps, s'il ne passoit point? Mais quel malheur de ne pouvoir y penser qu'au moment qu'il s'enfuit & qu'il nous échappe!

Combien de gens rêvent en veillant, & dont les songes sont plus funestes que ceux qu'ils font dans un profond sommeil!

On se rend à la moindre persuasion dans les choses même où l'on devrait ne se rendre qu'à l'évidence.

Les Sciences n'apprennent plus guères qu'à s'enorgueillir & à disputer.

Un grand génie déplacé ne paroît qu'un homme ordinaire.

La science, quand elle est bien digérée, n'est que du bon sens & de la raison.

Pourquoi mépriser les gens qui n'ont point d'esprit? ce n'est pas en eux un mal volontaire.

L'esprit est peu de chose, quand ce n'est que de l'esprit.

Il y a peu de gens qui valent mieux que leur réputation; & combien n'en est-il pas qui valent beaucoup moins qu'elle!

Une belle ame doit être plus sensible aux bienfaits qu'aux outrages.

Quelque grand que soit un bonheur, il en est un plus grand encore; c'est celui d'être estimé digne du bonheur dont on jouit.

Nous devrions ne compter le temps que par nos bonnes actions, & le reste pour n'avoir pas vécu.

L'espérance a beau tromper souvent; on y a toujours la même confiance, & la vie se passe à espérer.

Il n'arrive presque jamais, qu'en tombant d'une haute élévation, on se sente autant de
force

force pour se relever, qu'on a eu de foiblesse pour tomber.

Toute la nature agit pour croître, & tout accroissement pour sa destruction.

La vertu qui fait naître l'envie, a du moins l'avantage de confondre tôt ou tard les envieux.

Si c'est une prudence de balancer longtemps sur ce qu'on doit entreprendre, c'est une foiblesse de différer davantage à force de balancer.

La modestie est toujours inséparable du vrai mérite.

Faire éclater de la jalousie, c'est mettre au jour la crainte qu'on a d'être effacé.

Un des grands effets de la Providence, c'est que chaque Nation, quelque misérable qu'elle soit, s'imagine que le bonheur ne peut se trouver ailleurs que chez elle.

Le moyen le plus ordinaire de se consoler de son ignorance, c'est de croire inutile tout ce qu'on ne fait pas.

Les Princes, nés dans des Palais, peuvent-ils connoître la misère qui habite dans les chaumières ?

Le patriotisme n'est plus que le sentiment de son bien-être, & la crainte de le voir troubler.

Il n'est pas jusqu'à la piété qui ne soit dangereuse dans un homme sans jugement.

La raison a besoin de l'expérience; mais l'expérience est inutile sans la raison.

La conscience nous avertit en ami, avant que de nous punir en juge.

Pour croire avec certitude, il faut commencer par douter.

Je ne puis comprendre que la tromperie soit en même-temps si décriée & si commune. Il n'est point d'homme qui ne craigne d'être trompé, & qui, à la moindre occasion, ne cherche à tromper les autres.

Je voudrois qu'il y eût moins de distance entre le Peuple & les Grands. Le Peuple ne croiroit pas les Grands plus grands qu'ils ne sont, & il les craindroit moins; & les Grands ne s'imagineroient pas le Peuple plus petit & plus misérable qu'il ne l'est, & ils le craindroient davantage.

Si la beauté connoissoit les avantages de la pudeur qui la relève, elle ne l'exposeroit pas tous les jours à tant de dangers.

Pourquoi fuir les malheureux ? Leur état fait mieux sentir le prix du bonheur que l'on possède.

Supposer du courage dans un lâche , c'est lui en donner en effet.

N'avoir pour principe de conduite que la nécessité du devoir, c'est se le rendre bien cruel , & s'exposer à tout moment à l'enfreindre.

Je crains que la Philosophie de nos jours, qui veut détruire les préjugés, ne déracine les vertus.

Combien de gens se font des affaires de tout , parce qu'ils ne savent s'occuper de rien !

L'expérience qui ne s'acquiert que par des fautes , est un maître qui coûte trop cher.

J'aime mieux un vice décidé, qu'une vertu équivoque : je fais du moins à quoi m'en tenir.

Il faut honorer l'homme dans les malheureux , & ne pas les dégrader plus qu'ils ne le sont par leur misère.

On aime à s'entretenir avec les personnes qu'on aime. Pourquoi donc l'homme , qui s'aime si fort , ne peut-il rester un moment avec lui-même ?

N'est-il pas étonnant que l'amour du repos nous tienne dans une agitation continuelle?

Dans toutes sortes de Gouvernement, l'homme est fait pour se croire libre, & pour être enchaîné.

Moins on exige des autres, plus on en obtient. Vouloir trop user de ses droits, c'est le moyen de les perdre.

Ce n'est pas le mal que je vois souffrir qui excite ma compassion, c'est la sensibilité de celui qui le souffre.

Celui qui possède beaucoup, n'est pas le plus heureux; c'est celui qui desire peu, & qui fait jouir de ce qu'il a.

Souvent les revers ôtent le courage, plus souvent la prudence s'éclipse dans les succès.

Les conseils qu'on donne aux Princes, ne sont bons d'ordinaire qu'à ceux qui les donnent.

Rien n'importe tant que de conserver sa réputation; une fois flétrie, elle ne se rétablit jamais.

Les Epoux, en se mariant, font vœu de s'aimer. Ne seroit-il pas mieux, pour leur bonheur, qu'ils fissent vœu de se plaire?

Je tremble pour notre siècle, quand je considère que les temps anciens, où il y a eu plus de Philosophes, sont précisément ceux où il y a eu moins de Philosophie.

Il y a un point de pénétration & de force d'esprit, qui fait les bornes de l'Humanité, & que nous prenons ridiculement pour les bornes de la vérité même.

Dès que, dans la conversation, on a senti le bout de l'esprit de ceux avec qui l'on parle, on doit s'arrêter. Tout ce qu'on diroit au-delà n'étant plus compris, pourroit passer pour ridicule.

Le Peuple est toujours attentif à saisir le foible d'une grande réputation.

Tous nos Achilles ne sont pas invulnérables, & il est toujours quelque partie d'eux-mêmes où l'on peut les blesser.

On peut faire grace à un homme d'esprit, de quelques qualités de l'esprit; mais on ne fait grace à l'honnête homme d'aucune qualité du cœur. Il doit les avoir toutes, ou travailler du moins à les acquérir. Le mérite du cœur est indivisible.

On ne s'apperçoit pas de sa santé, quand on en jouit. Il devrait en être de même de l'esprit, quand on en a.

Les ressorts de notre ame ne doivent point être si liants qu'ils en soient foibles.

Ce qui fait que tant de gens déraisonnent, c'est qu'ils veulent penser au-delà de leurs lumieres.

On avilit le desir de bien faire par le desir de paroître avoir bien fait.

Il est rare que les fots ne dominant d'abord dans toute assemblée. C'est le limon qui s'éleve sur la surface des eaux, jusqu'à ce que l'agitation venant à cesser, il se précipite de lui-même.

Nulle part on n'a tant besoin de gayeté que dans les Cours, & c'est-là précisément qu'on en trouve le moins.

Il n'est guères possible de soupçonner autrui, qu'on n'ait en soi le germe des bassesses dont on l'accuse.

L'estime est plus flatteuse que l'amitié & que l'amour même. Elle captive mieux les cœurs, & ne fait jamais d'ingrats.

La vanité est moins insupportable, que la modestie affectée.

J'aime un honnête homme qui est sensible à la gloire; je ne l'estime plus, quand il est épris de vanité.

Il est peu d'amis qui ne souffrent un conseil ; il n'en est point qui ne rejettent la censure.

En laissant trop voir de crainte qu'on ne nous trompe , nous découvrons souvent la maniere dont on peut nous tromper.

On ne prend d'ordinaire un confident , que pour avoir un approbateur.

L'ambition de réussir est presque toujours l'augure du succès.

Quiconque met de l'importance aux petites choses , est sujet à traiter légèrement les plus essentielles.

Bien des avarés préfèrent à la honte de le paroître , le supplice d'être prodigues.

Un avare guérit rarement de la passion du jeu. Outre l'espoir du gain , il y trouve l'avantage de cacher son avarice sous un air de désintéressement.

On se trompe d'ordinaire en estimant trop les hommes ; rarement en les estimant trop peu. *hélas !*

Un homme en place n'a plus d'amis dès qu'il perd son poste. Ce n'étoit donc pas lui , mais sa place qui avoit des amis.

Quand la vérité n'offense personne, elle devrait sortir de notre bouche aussi naturellement que l'air que nous respirons.

On compte la durée de la vie par le nombre des années qu'on a vécu. On devrait n'en compter la durée que par l'usage qu'on en a fait. Tel meurt à cent ans qui n'a point commencé à vivre.

Si, avec les peines que nous endurons ici-bas, nous étions immortels, nous serions les plus à plaindre de tous les êtres. Il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours.

On peut oublier les offenses : mais on perd rarement le souvenir d'avoir été offensé.

Il semble que tout ce qu'on fait n'est qu'une ébauche, & qu'il reste toujours quelque chose à faire pour rendre l'ouvrage accompli.

Le pouvoir ne répond pas toujours à la volonté. Il faudrait consulter l'un avant l'autre ; mais la plupart des hommes commencent par vouloir : ils agissent ensuite comme ils peuvent.

L'affectation découvre plutôt ce qu'on est, qu'elle ne fait voir ce qu'on voudrait paroître.

La fainéantise est une mort prématurée. Ce n'est pas vivre que de ne pas agir.

Les plaisirs imprévus sont les plus agréables. Ils ne sont pas précédés d'une espérance qui se dément presque toujours.

On jouiroit sagement de tout ce qu'on possède, si l'on faisoit attention qu'on n'en jouit que pour un temps.

On devrait avoir honte d'être méchant, par cela seul qu'on ne l'est que par impuissance & par foiblesse. Tout homme qui pourroit tout ce qu'il veut, ne feroit du mal à personne.

Les grands besoins viennent des grands biens, & rendent la richesse presque égale à la pauvreté.

On ne sent la mort qu'une fois; celui qui la craint meurt à chaque fois qu'il y pense.

Un avare, à soixante ans, se refuse le nécessaire pour n'en pas manquer dans cent ans. Nous nous rendons presque tous malheureux par trop de prévoyance.

La Nature ne nous accoutume à souffrir dès l'enfance, que pour nous apprendre à souffrir.

Il est heureux pour l'Humanité, qu'il y ait des desirs qu'on ne peut satisfaire. Sans

cela, le dernier des hommes se rendroit maître de tout l'Univers.

Qui ne tient que par ses avantages à sa promesse, n'est guères plus lié que s'il n'avoit rien promis. Toute promesse d'intérêt s'évanouit dès que l'intérêt cesse.

Mal employer le temps, c'est le perdre autant que de ne rien faire.

J'estime fort l'ignorance d'un homme qui croit & avoue ne savoir que ce qu'il fait.

Personne n'est téméraire quand il n'est vu de personne.

L'homme n'est foible que par la disproportion qu'il y a entre ce qu'il peut & ce qu'il voudroit faire. Le seul moyen qu'il ait d'augmenter sa force, c'est de retrancher beaucoup de ses desirs.

Les bienfaits intéressés sont si communs, qu'il ne faut point s'étonner si l'ingratitude n'est pas si rare.

Nous ne haïssons les méchants que par intérêt. S'ils ne nous faisoient aucun mal, nous ne les regarderions qu'avec indifférence.

Pour bien voir un défaut dans autrui, il n'en faut pas avoir un semblable.

Les gens les plus attachés à la vie, sont presque toujours ceux qui savent le moins en jouir.

Le malheur des gens les plus savants, c'est de ne savoir pas ignorer ce qu'ils ne peuvent pas savoir.

Dans le conflit des opinions, il ne manque à la plus simple, pour réunir tous les esprits, que d'être proposée la dernière.

Le trop de dévotion mène au fanatisme ; le trop de Philosophie, à l'irrégion.

Les soins qu'on se donne pour ne pas souffrir, causent plus de tourment qu'on n'en auroit à supporter les souffrances.

Le plus mauvais des personnages, c'est d'être vieux, & de n'avoir ni jugement ni expérience.

Il y a des gens à qui l'envie de passer pour raisonnables, ne sert qu'à donner un ridicule de plus.

On a bien de la peine à surmonter l'orgueil en le combattant : quel ne sera-t-il pas, quand on le flatte ?

La Nature ne nous laisse manquer de rien ; mais, par notre luxe, nous nous sommes fait

plus de besoins, & conséquemment plus de miseres qu'elle ne nous a fait de présents.

Le plus lent à promettre, est d'ordinaire le plus fidele à tenir.

Le vrai mérite desire d'être honoré, comme il s'honore lui-même.

Si nous ne pouvons empêcher les jeunes gens d'être étourdis, souvenons-nous qu'ils ont peu de temps à l'être.

La plupart des avares sont de trop bonnes gens; ils ne cessent d'amasser des biens pour des gens qui souhaitent leur mort.

Il n'est point de fil plus délié que celui qui nous attache à la vie : le moindre souffle peut le rompre.

On ne jouit de la vie que par parties : chaque instant en termine l'étendue; quand il existe, le passé n'est plus, & l'instant qui le fuit n'est pas encore. De cette sorte, nous mourons sans avoir jamais pu jouir que d'un seul instant.

On vit trop peu pour le long-temps qu'on doit rester mort.

Au bout d'une génération, tout sera égal entre les plus heureux & les plus misérables.

Après la mort, il ne reste aucun regret à la vie. La plus triste des morts est celle de la jeunesse, qu'on est long-temps à regretter.

Par la même raison que les ombres sont nécessaires dans un tableau, la modestie doit toujours accompagner le mérite. Elle lui donne plus de force & de relief.

L'Hypocrite, qui veut imiter la vertu, ne peut la copier qu'en détrempe.

C'est du moins avoir une forte d'esprit, que de savoir se servir de l'esprit des autres.

La paresse de la plupart des Grands, vise un peu à la léthargie.

Je doute qu'un homme sage & sensé voulût redevenir jeune aux mêmes conditions qu'il l'a été.

Les préjugés de la jeunesse passent avec elle. Ceux de la vieillesse ne durent que parce qu'elle n'a point d'autre âge à espérer.

L'éloquence fait taire à propos tout ce qui pourroit détruire ce qu'elle veut établir : elle ne peint alors que de profil.

La raison pourquoi certaines gens parlent tant, c'est qu'ils ne parlent que de mémoire.

Il ne faut pas s'étonner que nous ayons tant de penchant à la paresse ; c'est l'état naturel de l'homme, puisque le travail n'est pour lui qu'une punition.

Les pauvres, condamnés aux sueurs & à la fatigue, reprochent à la Nature l'oïfiveté des riches ; & les riches, tourmentés par les passions, ou dévorés par l'ennui, portent envie aux plaisirs innocents des pauvres. Personne ici-bas ne se trouve heureux qu'à la place des autres.

La vraie Religion n'a peut-être jamais tant souffert de la violence de ses persécuteurs, que de la folie & de la mauvaise foi de ceux qui la représentent comme un fantôme effrayant par ses rigueurs.

Il est rare que l'amour ne soit fou dans une ame folle ; il peut être sage dans un cœur bien fait.

Ne nous flattons point d'avoir beaucoup d'amis. Un revers de fortune peut seul nous en apprendre le nombre.

Les premiers soupirs d'un fol amour, sont les derniers de la sagesse.

La Nature donne les traits du visage ; la fourberie les démonte à son gré.

Combien de prodigues, qui, en mourant, ne payent qu'à la Nature ce qu'ils doivent.

On ne monte à la fortune que par degrés; il n'en faut qu'un pour en descendre.

Que de vuide doit se trouver dans un esprit qui ne veut se remplir que d'évidence!

Les traits de satire de certaines gens sont autant de marques d'honneur pour ceux qu'ils attaquent.

Il y a des Auteurs qui travaillent & polissent si fort leurs Ecrits, que tout ce qu'ils donnent au Public n'est que de la limure.

Les premières fautes allarment l'innocence; celles qui suivent cessent de l'effrayer. Heureuse celle qui n'a point appris à craindre, ou qui s'en est tenue à ses premières frayeurs!

Je ne connois de véritable valeur, que cette fermeté tranquille qui cherche les dangers par devoir, & qui les brave sans emportement.

Je plains moins un ignorant qui ne sait rien, qu'un savant qui fait mal ce qu'il a appris. Il importe plus de bien savoir, que de savoir beaucoup.

Pour la plupart des choses d'ici-bas, c'est durer beaucoup que de changer peu.

L'homme d'esprit ne raisonne que d'après ce qu'il a appris : l'homme de génie, que d'après lui-même.

On ne se compare guères, qu'on ne se préfère.

Il ne convient pas à tout le monde d'être modeste : il n'appartient qu'aux grands hommes de l'être.

On ne comprend bien le mérite des grands hommes, que lorsqu'on est soi-même fait pour l'être : le génie ne parle qu'au génie.

On critique en vain les grands hommes ; leur célébrité se charge du soin de les venger.

Les grands parleurs ressemblent à ces Musiciens qui, dans leurs airs, préfèrent le bruit à l'harmonie.

On peut revenir des ténèbres de l'ignorance : on ne revient jamais de celles de la présomption.

Nous avons su rendre les éléments esclaves de notre adresse ; & nous ne savons point maîtriser nos passions.

La plupart des Héros ne sont que des fléaux brillants qui désolent la terre.

La véritable valeur brave le péril sans négliger les ressources.

Deux sortes d'hommes ne réfléchissent point, l'homme effrayé & le téméraire.

Le vrai courage du Héros, c'est d'oublier le rang où il est parvenu par son courage.

C'est souvent gagner un procès que de ne le plus poursuivre.

On estimeroit peu les richesses, si elles ne fournissent à la vanité le plaisir d'avoir ce que les autres n'ont pas.

Quoique la justice ne se vende pas, il en coûte beaucoup, & il faut être bien riche pour l'obtenir.

L'ignorance des vices est plus utile aux Sauvages, que ne l'est pour nous la connoissance des vertus.

J'admire plus la Religion dans les petites pratiques de piété qu'elle inspire aux gens d'esprit, que dans les grandes choses qu'elle fait entreprendre au commun des hommes.

On a tort de confondre les goûts avec les passions. Les goûts sont moins vifs, & ils

passent; les passions, plus impétueuses & plus durables.

Ne cherchons nos ennemis que dans les personnes avec qui nous vivons; celles avec qui nous n'avons aucune habitude, ne pensent point à nous faire du mal.

Pour nuire plus sûrement, on impute aux personnes qu'on n'aime point, ou un excès de vertu, ou les défauts les plus proches des vertus qui font leur mérite.

C'est louer sûrement & délicatement une femme, que de lui dire du mal de ses rivales. Combien d'hommes sont femmes en cela!

La fortune, pour l'ordinaire, n'est point favorable aux honnêtes-gens. L'écume des mers s'éleve sur leur surface; les perles restent au fond.

L'équité naturelle est encore plus juste que les Loix.

En ne faisant rien, on apprend ordinairement à mal faire.

La jalousie veut passer pour un excès d'amour; mais elle fait peur en disant qu'elle aime.

Se mettre en colere, c'est punir sur soi les fautes & les impertinences d'autrui.

Il faut souvent plus de force à certains gens pour ne pas passer le but, qu'il ne leur en a fallu pour y atteindre.

La plus cruelle de toutes les folies, c'est celle qui gémit quelquefois d'entrevoir la raison.

La mort est un asyle toujours assuré contre les travaux & les peines de ce monde. Un Pilote, sûr de rentrer dans le port, ne redoute point les tempêtes.

Je voudrois qu'on m'expliquât pourquoi les goûts les plus bizarres sont presque toujours les plus vifs.

La vertu sans douceur ni politesse, est un appas sans hameçon.

La raison peut nous dérober au monde dans les cercles mêmes les plus brillants, & l'imagination nous y rend malgré nous dans les retraites les plus sombres.

Que l'éloquence ne se vante de rien; elle ne peut autre chose qu'appliquer les hommes aux vérités dont chacune porte en soi la conviction. Il n'y a que l'homme qui puisse se persuader lui-même.

Qui ne veut rien prévoir, est surpris; qui prévoit tout, est misérable.

Notre vie n'est qu'une mort successive,
qui s'écoule à notre insu.

La fausse modestie se décele elle-même,
en laissant trop flotter la gaze qui doit cou-
vrir les vertus.

Il y a des Directeurs de conscience trop
complaisants. Je les compare à des nageurs
mal-adroits qui vont au fond de l'eau, en
voulant donner la main aux passagers qui se
noient.

Combien d'honnêtes gens ressemblent à
Ulyssé chez Eumée. Ce sont des Héros cou-
verts de haillons.

Plusieurs guerriers ont eu des succès, &
ils n'avoient pourtant guères plus de mérite
que les Oies qui saurerent le Capitole.

L'homme de génie ne sauroit gouverner
un Etat sans fermeté; & c'est précisément
cette fermeté qui fait le malheur d'un Etat
gouverné par un homme sans génie.

Les anciens Philosophes, si l'on en excepte
les Stoïciens, s'accordoient presque tous à
penser mal de l'Humanité; les Philosophes de
nos jours en font l'apologie. Je dirois lequel,
du blâme ou de l'estime, est le plus propre
à corriger les hommes, si les hommes, à peu

de chose près, n'étoient encore ce qu'ils ont
 toujours été.

Comment se corrigeroit-on de ses défauts
 dans la prospérité? on a commencé par s'y
 corriger de ses vertus.

Il y a des gens qui parlent beaucoup sans
 rien dire. Je les compare à des arbres qui,
 pour avoir trop de feuilles, ne portent point
 de fruit.

Accordez de l'estime aux gens de lettres,
 ils vous tiennent quitte de tout bienfait.

Il y a une grande différence entre savoir
 beaucoup & savoir bien; & l'un est bien plus
 rare que l'autre. Pour savoir beaucoup, il ne
 faut que du travail & de la mémoire; pour
 bien savoir, il faut de la justesse & du goût.

Je ne puis supporter un Orateur qui pense
 par art, & veut me faire penser de même.
 Il coupe méthodiquement les ailes à mon es-
 prit, & je ne puis que me traîner après lui
 dans le chemin étroit qu'il me trace.

Il faut se former l'esprit sur les anciens, &
 le goût sur les modernes.

Le Bel-esprit supplée des mots aux pen-
 sées. Le génie assujettit les mots aux pensées.

La Nature, où les Anciens ont puisé, est encore la même pour nous. Ils nous ont appris à la dessiner d'après elle, & nous nous contentons de la copier d'après eux.

Je connois quantité de Beaux-esprits, mais peu de Gens de Lettres, & beaucoup plus de Gens de Lettres que de Savants. *et beaucoup plus de savants, que de sages.*
 Connoître & sentir son bonheur, c'est en doubler la jouissance.

Il est dans le monde un tribunal plus redoutable qu'aucun de ceux qu'une sage police à établis. Différent de ceux-là, il est invisible, il n'a ni haches, ni faisceaux : il est par-tout, & le même dans toutes les Nations : chaque homme a droit d'y opiner. L'Esclave y juge son Maître; le Sujet, son Souverain. Les honnêtes gens le composent & le craignent; il n'y a que les scélérats les plus déterminés, qui ne tiennent point compte de ses arrêts.

Un pere honnête homme doit trembler, quand il voit les enfants d'un Brutus se soumettre au joug des tyrans, & le regne du fils de Marc-Aurele, n'être qu'un regne de scélérateffe & de fureur.

Je compare un grand parleur à un fleuve qui déborde, & qui, dans son cours, entraîne pêle-mêle des fleurs, des pierres & des buissons.

Il n'est guères d'homme d'esprit qui n'ennuye les sots, & qui ne leur rende à son tour l'ennui que ceux-ci lui donnent.

Il est étonnant que les gens les plus occupés d'eux-mêmes soient précisément ceux qui cherchent le plus à s'éviter.

Les remords inutiles n'en sont que plus importuns & plus cruels.

On voit tous les jours des divorces scandaleux dans les mariages. Chacun en imagine divers sujets; mais ils ne viennent, à mon avis, que de ce que les deux époux, inconnus l'un à l'autre, ont été aux pieds des Autels se jurer de l'amour, sans savoir s'ils pourroient même s'accorder de l'estime.

On reconnoît deux époux, ou à l'embaras qu'ils ont à se rencontrer, ou à la satisfaction qu'ils ont à se perdre de vue.

Les mœurs font taire les Loix, & ce sont elles seules qui élèvent ou qui renversent les Empires.

On ne sauroit guérir d'une grande passion, qu'on ne se trouve long-temps malheureux & heureux tout ensemble.

La modestie est également utile à l'homme qui a du mérite & à celui qui n'en a pas.

Dans l'un, elle le prouve; dans l'autre, elle en cache le défaut.

C'est un état bien tranquille, que celui d'un homme exempt de vanité. Pour en juger, il n'y a qu'à le comparer à l'état d'un homme qui travaille sans cesse à paroître ce qu'il n'est pas.

Il est plus glorieux qu'on ne pense d'avouer qu'on s'est trompé; c'est dire qu'on a acquis plus de lumière & de sagesse qu'on n'en avoit auparavant.

J'ai vu une espèce de phénomène : une Armée si bien disciplinée, que les Soldats y craignoient moins l'ennemi, que leurs Capitaines.

Les erreurs, qui devoient bientôt s'éteindre, s'accréditent en vieillissant. Il n'y a que les vérités qui devoient durer toujours, que nous laissons s'affoiblir à mesure qu'elles vieillissent.

Avant que de condamner les barbares, qui n'annoncent la guerre que par une subite irruption dans les terres de leurs ennemis, je voudrois savoir ce qu'ils pensent de nos brillants manifestes, qui l'annoncent souvent sans justice & sans raison.

Si nos Ancêtres revenoient au monde, que diroient-ils du luxe de nos jours? Ils verroient les simples Citoyens, mieux meublés & plus parés qu'ils ne l'étoient eux-mêmes; & ils demanderoient où est le Peuple dans les grandes Villes, où nous demandons où sont les grands Seigneurs.

Je ne fais qui est le plus à plaindre, ou d'un pauvre dont rien ne peut augmenter la misere, ou d'un riche dont mille événements peuvent troubler le bonheur.

Un Héros n'est fait que pour subjuguier & détruire; un Roi ne doit s'étudier qu'à rendre ses Sujets bons & heureux. Il faut nécessairement des ennemis à l'un pour se faire un nom; l'autre n'a besoin pour sa gloire que d'être aimé de ses Peuples: un Roi peut aisément devenir grand homme; un Héros ne l'est pas toujours.

Dans nos disgraces nous sommes bien moins touchés de la part que nos amis y prennent, que nous ne sommes irrités de la joye qu'en conçoivent nos ennemis.

La dissimulation est utile à ceux qui s'en servent; elle l'est bien davantage à ceux pour qui on en fait usage; elle leur cache souvent des défauts ou des vices qui leur feroient horreur.

Faut-il s'étonner qu'il y ait si peu d'union dans la plupart des familles? On s'y voit de trop près pour ne pas se connoître; & il est difficile de s'aimer quand on se connoît si bien.

La plupart des hommes ne vivent pas, mais ils esperent de vivre; & la vie se passe à former des projets pour la bien passer.

Il est étonnant que la foiblesse ne sache employer que la persécution & la force. On a toujours remarqué que les cœurs les plus foibles sont ordinairement les plus cruels.

La plupart des amours ne sont point durables. Il en est comme du bois, qui, à force de nous échauffer, se consume lui-même.

Je n'ai guères vu de gens présomptueux qui ne fussent des gens médiocres.

Ce qu'un grand homme a le plus à redouter, c'est sa réputation même. S'il la dément une seule fois, il risque de la perdre pour toujours.

Deux sortes de gens sont également incapables de toute affaire: l'un agit avant de réfléchir, c'est l'étourdi; l'autre réfléchit lorsqu'il faudroit agir, c'est le pusillanime.

A force de trop promettre , on décele, sans le vouloir, le dessein qu'on a de ne rien tenir.

Je crains un esprit trop fin , parce que d'ordinaire il est faux.

Les regles guident le génie ; mais souvent aussi elles ne sont qu'un contre-poids qui en abat l'effor.

Un Orateur qui s'étudie à être fleuri, est comme un athlete qui se pique de beauté, à qui l'on ne demande que de la force.

Tous les beaux talents réunis ne valent pas une vertu.

Si l'on nous parloit d'un Monde aussi grand, aussi beau que le nôtre, & qui cependant ne pût suffire aux besoins d'un insecte qui s'y traîne, & qui ne peut y vivre que quelques jours, que dirions-nous de ce reptile? ne serions-nous pas surpris qu'on l'appellât homme, & que c'en fût un en effet?

On ne fréquente les bonnes compagnies que pour s'amuser & se distraire. D'où vient donc qu'on les quitte pour se défennuyer?

Il seroit à souhaiter pour le bien des Etats, qu'il en fût des détours de la politique com-

me de ceux des rivières, qui n'en interrompent point le cours.

Quiconque veut tout apprendre, doit s'attendre à ne rien savoir à fond. Une foule de connoissances entassées ne font non plus un Savant, qu'un tas de pierres rassemblées au hazard ne font un bel édifice.

On n'est point savant par les choses qu'on fait. Je croirois volontiers qu'on ne l'est que par les choses qu'on soupçonne. Combien n'est-il pas d'horizons au-delà de celui qui borne notre vue.

Le doute est l'école de la vérité. Le Savant doute, parce qu'il ne voit pas tout; l'ignorant ne doute de rien, parce qu'il croit tout connoître. Le premier ne peut se dissimuler son ignorance, & il en est plus modeste. Le second ignore la sienne, & il en est plus vain & plus hardi.

Ne pourroit-on pas dire de bien des gens assemblés pour délibérer, ce que Juvenal a dit de ces Pigmées qui n'avoient qu'un pied de hauteur : *Quorum tota cohors pede non est altior uno*. Ces sortes de gens n'opinent que pour paroître juger.

Combien de serpents, à force de ramper, s'élèvent jusqu'à la cime d'un arbre, qui n'est

fait que pour servir de retraite aux oiseaux du ciel!

Ce doit nous être une vraie consolation, & non un sujet de chagrin & d'envie, de voir des places occupées par des gens qui valent moins que nous. Ce seroit autre chose si l'usage étoit de ne les donner qu'à ceux qui en sont dignes. Le bonheur de ceux-ci devroit faire alors notre désespoir, parce qu'il seroit une preuve de notre peu de mérite.

Les louanges sont un tribut qu'on doit à la vertu; mais quoique de tous les tributs ce soit le plus aisé à payer, on ne s'en acquitte d'ordinaire qu'à demi, & presque toujours on le refuse. Les Collecteurs de cet impôt seroient des gens fort désœuvrés dans le monde.

Des dehors sages & vertueux, une fois accredités & rendus nécessaires dans un Etat, ne peuvent manquer d'y amener tôt ou tard l'amour de la vertu & de la sagesse.

Un Roi de Pologne fut appelé le Roi des Paysans, parce qu'il se plaisoit à les protéger & à les défendre. Etoit-ce un titre d'ignominie, ou de gloire? J'en laisse la décision à la Philosophie de nos jours.

Une méfiance trop marquée attire souvent elle seule les malheurs dont on cherche à se garantir.

Rien n'est plus propre à faire échouer l'artifice & la finesse, que la candeur & la simplicité.

La valeur me paroît la seule vertu qu'il n'est pas possible de contrefaire.

Il n'est rien de plus dangereux pour un Prince, que de mollir après un grand éclat de fermeté.

Un Souverain ne sauroit rien faire de plus utile, que d'inspirer à sa Nation une grande idée d'elle-même. Il faut qu'un Peuple s'attache à sa Patrie, même par orgueil.

Peut-on ne pas bien augurer d'un Etat où les Grands ne se font plus une bienséance de ne rien savoir, & où le Peuple commence à voir au-delà de ce qu'il a appris?

Un Prince peut bien, par bonté, se défaire de sa puissance; mais il doit se hâter de la reprendre au moindre soupçon qu'on peut en abuser.

Il est aussi rare à un Souverain de vouloir écouter une nouvelle qui peut lui déplaire, que de trouver des gens qui ayent le courage de la lui annoncer.

Le génie ne pense, ni ne parle que d'après lui-même; mais la plupart des hommes

n'ont point d'esprit à eux, & ne parlent ni ne pensent que d'après les autres. Chargés des idées d'autrui, ils ne sauroient en produire aucune. Ce sont pourtant ceux-là, & ceux-là uniquement, qui osent critiquer ceux dont ils ne sont que des misérables échos. L'animal de la terre le plus stupide, l'âne d'Esopé, croyoit-il être lion pour être revêtu de la peau qui lui en donnoit l'apparence ?

Quelle différence entre l'état présent des Sciences, & celui où elles étoient il y a mille ans ! C'est ce que nous disons tous les jours dans un transport de vanité ; mais c'est ce que diront peut-être nos descendants avec plus de raison encore, plusieurs siècles après nous.

Les jeux & les divertissemens des gens de la campagne, seroient de rudes exercices pour les grands Seigneurs d'à-présent ; mais les jeux sédentaires de ceux-ci, & leurs tranquilles débauches, ne sont-ils pas plus pénibles & plus dangereux à la santé, que ceux des gens de la campagne ?

Je ne connois dans l'Histoire aucun grand homme qui n'ait eu le malheur de voir ses lauriers flétris par le souffle impur de la haine & de la prévention. Mais aujourd'hui ces mêmes lauriers reverdissent sur leur tombe,

& nos derniers neveux en admireront encore l'éclat & la fraîcheur.

Il y a bien des gens en qui le génie repose à leur insu. Il leur faut quelque événement qui les en avertisse. Je les compare à ces fleurs que les aquilons tiennent fermées, & qu'un simple rayon de soleil peut faire épanouir. Ce ne fut qu'assez tard que l'amour décela le génie du grand Corneille.

On dit peu de mal d'un homme qui ne mérite point d'être loué ; mais c'est qu'on n'a point à se venger de la supériorité de son mérite.

Il ne manque point de flatteurs dans les Cours, non plus que dans les campagnes, de ces insectes qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent.

Les petits esprits sont tous minutieux. Qu'ils parlent, ou qu'ils écrivent, ils entrent dans les plus minces détails. S'ils avoient une tête à décrire, ils en compteroient jusqu'aux cheveux. Il n'en est pas ainsi du génie : il ne voit la Nature qu'en grand. L'aigle qui plane dans les nues, distingue à peine la bruyere où l'hirondelle se plaît à voler.

Il ne suffit pas à un Souverain de remédier aux abus de son siècle ; il doit préparer

des remèdes aux maux à venir. Ce n'est point pour le seul temps de sa vie que la destinée de ses Etats lui est confiée : il doit, par ses Loix & par ses exemples, y régner même après sa mort.

Les Arts ont créé un Monde nouveau ; mais ils se sont trop multipliés. Il y en a plus de superflus que de nécessaires ; beaucoup trop pour les plaisirs, trop peu pour les besoins de la vie.

Il paroît bien que notre bonheur ne sauroit être parfait ici-bas. A quelque degré que soient nos maux, ils peuvent augmenter ; & il n'est aucun de nos plaisirs qui n'ait ses bornes.

Combien de gens qui ne pensent qu'en parlant ! & combien plus encore qui parlent toujours sans penser !

Les crimes ne sont jamais les coups d'essai d'un méchant homme. Le vice a ses progrès comme la vertu ; & c'est ce qui rend les scélérats d'autant plus coupables.

On ne peut que bien augurer d'un homme qui ose se donner des amis vertueux.

Les Sauvages sont heureux, parce qu'ils ignorent les vices. Sommes-nous plus heureux de connoître les vertus ?

Il est rare qu'on soit vivement frappé des vertus ou des talents des personnes avec qui l'on vit. On n'avoue hardiment les bien connoître que lorsqu'ils ne sont plus. Ne peut-on donc mesurer la hauteur des cedres que lorsqu'ils sont abattus ?

Sait-on pourquoi un homme qui ne fait rien se croit habile ? c'est parce qu'il ne fait pas qu'il ne fait rien.

Il est rare que le succès ne justifie la hardiesse d'un génie entreprenant.

L'esprit galoppe d'ordinaire ; le jugement ne va que le pas.

Dans un Etat Républicain, ou Monarchique, il est toujours des maux auxquels il faut apporter des remèdes ; & , malheureusement de ces remèdes, il naît encore des maux souvent plus difficiles à guérir.

Je ne veux point d'une réputation que je sentirois démentie par le témoignage de ma conscience.

On peut dire qu'on n'a fait que vendre ou prêter ses bienfaits, dès qu'on ne s'en trouve pas payé par le seul plaisir de les faire. Peu de gens ont le courage de faire des ingrats.

Un homme qui pourroit plaire à tout le monde, entend bien mal ses intérêts lorsqu'il ne veut plaire uniquement qu'à ceux qui lui plaisent.

On a cru anciennement qu'il falloit des distinctions parmi les hommes. Au-lieu d'y mettre celle des vertus, on y a mis celle de la noblesse : c'étoit la plus aisée; la naissance la donne, & elle ne coûte rien à acquérir.

Il n'est aucun Etat qui ne s'estimât heureux d'être gouverné par un homme qui auroit vécu deux ou trois mille ans : sans doute on feroit cas de son expérience; mais l'on se trompe : l'Histoire nous rend contemporains de plus d'événements que cet homme n'en auroit vus. Nous avons vécu, pour ainsi dire, plus de siècles que lui, & nous n'en sommes ni plus instruits, ni plus prévoyants, ni plus sages.

La dissimulation d'un Roi ne doit aller que jusqu'au silence.

Il n'est pas possible qu'un Souverain puisse procurer le bien général sans faire naître des inconvénients particuliers, & conséquemment sans s'exposer à des interprétations injustes. Ce qui doit le consoler, c'est qu'il est rare que l'intégrité qui blesse dans le moment, ne de-

vienne bientôt l'objet de l'admiration de ceux qui la condamnent.

Rien ne caractérise mieux la supériorité du génie, que le talent de préparer de loin les grands succès.

La finesse avilit la politique, comme l'hypocrisie dégrade la dévotion. L'une & l'autre ne peuvent suppléer à ce qu'elles voudroient contrefaire.

Le hazard se mêle des fortunes. Pourquoi trouver étrange qu'il se mêle aussi quelquefois des réputations?

Dans certains hommes les vertus sont si près de l'excès, qu'elles sont presqu'aussi à craindre que les vices.

Il n'y a point d'envieux qui ne le soit sans raison. Si un homme nous surpasse, nous devons le louer, parce que nous ne pourrions pas être loués nous-mêmes, s'il n'est pas digne de l'être. Si, au contraire, nous le surpassons, nous devons nous plaire à le voir loué, parce que la gloire qui lui revient, rehausse nécessairement celle qui nous est due.

Il se rencontre dans toutes fortes d'affaires des moments heureux qui ne reviennent

point ; & l'on se repent trop tard de n'avoir pas fait, lorsqu'il en étoit temps, ce qu'il n'est jamais deux fois temps de faire.

Il regne un sentiment commun parmi les hommes, & de tous les sentiments, le plus injuste & le plus faux. Il n'en est point qui ne croye se connoître, & qui ne s'imagine que les autres ne se connoissent point.

La présomption ne doit jamais nous porter à la négligence dans ce qui nous paroît aisé, ni la défiance nous faire perdre le courage dans ce qui est difficile.

Il n'est point de si grande réputation qui n'ait besoin d'un peu d'indulgence.

Les injures ne sont jamais bien réparées, quand elles ne le sont qu'à demi.

La vraie modestie doit nous faire ignorer nos talents, & en même-temps s'ignorer elle-même.

Je doute qu'on puisse jamais être assez perverti pour être tranquille.

La noblesse est une gloire déjà acquise, & qui doit devenir la semence d'une nouvelle.

Il y a des gens qui se croient capables de tout, parce qu'ils n'ont d'expérience de rien.

Voulez-vous bien connoître le caractère d'un homme? attendez qu'il lui arrive quelque disgrâce : vous verrez bientôt alors ou toute sa grandeur, ou toute sa foiblesse.

Rarement avec l'esprit de détail on a celui des grandes vues.

Il est souvent plus dangereux d'avoir des talents, qu'il n'est honteux de n'en avoir pas.

De tous les biens qu'on estime dans les autres, la solide vertu est le seul que l'on n'envie jamais.

Je ne connois d'autre avarice permise que celle du temps.

Le plus grand plaisir qu'on puisse faire à un homme vain, n'est pas de le louer; c'est de l'écouter paisiblement se louer lui-même.

Pour nous défaire de nos défauts, il nous suffiroit d'en avoir l'idée qu'en ont ceux qui nous les connoissent.

Il y a des personnes qui craignent si fort l'ennui, que la seule crainte de l'éprouver, est un ennui pour elles.

J'ai toujours remarqué qu'on ne s'ennuye jamais davantage qu'après les plaisirs : l'ennui qui fait qu'on les recherche est toujours plus supportable que celui qui les fuit.

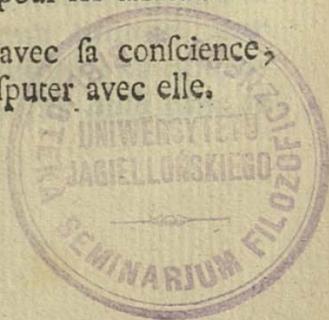
Il y a dans le monde un plaisir plus sensible & plus délicat que celui de satisfaire ses passions ; c'est celui de les vaincre.

D'où vient que plus l'esprit est borné, plus il croit voir & saisir d'objets ; & que plus il est éclairé, moins il se flatte d'en connoître ? Je n'en fais point précisément la raison ; mais je me suis toujours apperçu que la présomption naît de la médiocrité, aussi naturellement que la modestie vient du mérite.

Combien de gens s'imaginent avoir de l'expérience par cela seul qu'ils ont vieilli !

Les plus grands hommes ont des défauts mêlés avec leurs vertus. Il y a pour eux un jour favorable, comme pour les tableaux.

On a toujours tort avec sa conscience, quand on est réduit à disputer avec elle.



Qu'un Prince est heureux, quand il peut se reposer de l'administration de ses finances sur un homme aussi sage qu'éclairé, aussi désintéressé que fidele ! Un Intendant honnête-homme, est un trésor plus précieux que ne le sont tous les trésors qu'on lui confie.



AVERTISSEMENT
SUR LA RÉPONSE SUIVANTE,
AUX CONSEILS DE L'AMITIÉ.

ON seroit, sans doute, étonné de l'Ouvrage qui suit, & du titre même qu'il porte, si l'on ne disoit ici à quelle occasion il fut fait. Nous le devons à un Livre imprimé, si je ne me trompe, à Lyon, en 1747, & ayant pour titre : *CONSEILS DE L'AMITIÉ*. Ce Livre ne pouvoit manquer d'exciter la curiosité du Roi de Pologne. Un goût décidé pour la morale le lui fit lire avec attention; & nous savons d'une personne digne de foi, qu'à mesure qu'il le parcouroit, il dictoit ou il écrivoit lui-même ce qu'il croyoit devoir y ajouter, non pas peut-être pour lui donner plus de force & de correction, mais pour le rendre plus intéressant & plus utile. Il lui sembla sans doute voir un ruisseau dont les eaux pures couloient dans un lit trop étroit : il voulut en étendre le cours, & par différents canaux leur faire arroser & féconder plus de campagnes. Apparemment ce fut aussi dans ce

114 ŒUVRES DU PHILOSOPHE

dessein qu'il prit plaisir à se déguiser sous la forme du jeune Eleve que l'Auteur s'étoit proposé d'instruire, & à ne prendre que le ton naïf & modeste d'un cœur nouvellement épris des charmes de la vertu. Il crut que des maximes déjà suivies devoient paroître moins austeres, plus aisées à pratiquer & plus propres à exciter l'émulation dans ceux pour qui elles étoient écrites.

R É P O N S E
D' A R I S T E
AUX CONSEILS DE L'AMITIÉ.

J E n'oublierai jamais, mon cher Cléante, les soins que vous avez bien voulu vous donner pour éclairer ma raison, régler mes penchans, me former à la vertu, & me la faire aimer comme le bien le plus certain & le bonheur le plus vif & le plus durable. J'en ne puis mieux vous en marquer ma reconnaissance, qu'en vous rendant compte du progrès qu'ont fait en moi vos salutaires leçons. Il seroit plus grand, sans doute, si je les avois reçues avec autant de docilité & d'application à bien faire, que vous aviez de zele & d'attention à me rendre parfait; mais il m'auroit fallu cette raison lumineuse qui vous apprend à distinguer le vrai du faux, cette délicatesse de sentiment, cette amour constant pour la vérité, ce goût des choses solides, cette expérience, enfin, qui vous a si bien convaincu de l'importance de vos enseignements. Je puis dire, cependant, que plus j'avance en âge, plus je m'applique à les mettre à profit.

La connoissance que vous m'avez donnée des hommes, que je crois, comme vous, qu'il est plus nécessaire d'étudier que les Livres, m'en a inspiré une méfiance, que j'estime presque une vertu. Je n'ai qu'à me consulter moi-même pour savoir que le plus sage d'entr'eux est celui qui a le moins de vices; le plus parfait, celui qui a le moins de défauts. Esclaves de leurs passions, de leurs préjugés, de leurs caprices, & toujours aussi communément victimes des caprices, des préjugés & des passions des autres, quels affreux spectacles de guerre & de dissension ne donnent-ils pas sur la scene du Monde, tandis que les bêtes mêmes, tranquilles, & se respectant mutuellement, malgré la diversité de leurs affections & de leurs besoins, semblent leur reprocher de n'être pas aussi sages avec leur raison, qu'elles le sont par le seul instinct de leur nature?

Peut-être suis-je encore trop frappé de ce qu'un premier regard m'a fait appercevoir sur le théâtre que les hommes occupent, & où je vais commencer à figurer avec eux; mais d'après le témoignage de ceux qui m'y ont précédé, je fais qu'on n'y voit le plus ordinairement qu'injustice & cruauté, qu'ingratitude & perfidie, que des haines, des vengeances, des crimes, des désolations, des ravages. La race humaine, selon l'expression

de *Montagne*, n'est qu'une fourmilliere émue & échauffée; elle se heurte, se foule, s'écrase, se détruit elle-même; & l'on ne peut mieux la comparer qu'à cette troupe meurtriere de Soldats, que Cadmus effrayé, vit sortir du sein de la terre, & qui, produits des dents d'un serpent, devenoient d'autres serpents, & s'entretuoient les uns les autres.

Un moyen d'être moins exposé à la malice des hommes, seroit de gagner l'amitié de quelques-uns d'entr'eux, de s'en faire des défenseurs, des protecteurs, un conseil, un secours, un appui. Ainsi des arbrisseaux, que l'orage pourroit briser chacun à part, ne peuvent être ébranlés dès qu'ils sont joints à d'autres qui les soutiennent.

Mais où trouver des amis où il n'en est presque plus? cependant comme je ne puis renoncer entièrement à la Société dont je vais partager les biens, & dont il est juste aussi que je partage les inconvénients & les peines, au défaut d'amis tels que je les voudrois, tels que tous les amis devroient être, je suis résolu de me contenter, ou de feindre du moins de me contenter de ceux que le hazard, l'intérêt, le seul usage du monde vont m'offrir. Ce n'est pas celui qui fait semblant de se laisser tromper qui est le moins habile; c'est celui qui se flatte d'avoir eu l'adresse de tromper. Il est des illusions générales aux-

quelles on est forcé de se prêter : quand la pauvreté d'un Etat oblige d'y mettre en crédit une fausse monnoye, y a-t-il personne en droit de la rejeter ?

Dans la difette de vrais amis, je m'accommoderai de ceux qui n'en ont que l'apparence ; mais aussi ne leur donnerai-je que la simple apparence d'un retour qu'ils ne méritent point. Le monde ne subsiste, à mon avis, que par ces dehors équivoques. Tout reprochables qu'ils sont, ils y forment un lien d'honnêteté, qui en bannit la confusion & le désordre, & qui est comme le fondement du repos public. Si tous les cœurs y étoient à découvert, seroit-il possible d'y vivre ? Un beau masque est bien plus supportable, qu'un visage effrayant par sa laideur.

*cela se peut
mais par
cela même
il est plus
dangereux*

Il ne me reste plus qu'une précaution à prendre avec quiconque voudra surprendre mon amitié ; c'est de lui donner lieu de croire qu'il l'a surprise en effet ; c'est de ne pas lui paroître, selon le conseil d'Horace, plus instruit, ni plus choqué de ses défauts, qu'un (*) Amant de ceux de sa Maîtresse, ou qu'un (†)

(*) Illuc prævertamur, amatorem quòd amica
Turpia decipiant cæcum vitia. *Satyr. lib. 1.*
Satyr. 3.

(†) At, Pater ut gnati, sic nos debemus amici,
Si quod sit vitium, non fastidire. *Ibid.*

Pere de ceux de son Fils ; c'est de répondre à son faux empressement par des égards, des attentions, des complaisances qu'il puisse estimer sinceres, & qui le trompent aussi agréablement qu'il prétend être trompeur utile. Mais triste supplément d'une union que l'estime devrait former, qui sans intérêt & sans artifice, réuniroit les cœurs, & mettroit une espece d'égalité dans les diverses conditions, dans les goûts, dans les caracteres ; qui, agrandissant les ames, & les reproduisant les unes dans les autres, donneroit en quelque sorte plus d'étendue & plus de prix à l'Humanité ; & qui enfin, par un échange continuel de pensées, de sentiments, de volontés, de services, adouciroit l'humeur intraitable des hommes, & leur rendroit du moins plus supportable une vie qu'ils semblent n'avoir reçue que comme un châtimant !

Que ne puis-je espérer de goûter un jour les douceurs d'une union si précieuse ! Je sens le besoin d'aimer. Je cherche un autre cœur comme une compagnie nécessaire. N'en est-il point que le Ciel me destine, & qui desireront également de se donner à moi ? Qu'ils se montrent donc, qu'ils se hâtent. Je leur tends les bras. Je n'examinerai point leur bonne ou leur mauvaise fortune. Qu'ils soient vrais, qu'ils soient vertueux, & qu'ils m'aiment, je leur prodiguerai ma confiance, &

mon ame ne tardera pas à se confondre dans la leur. C'est à eux que je réserve ces tendres épanchements, que je n'ai osé risquer avec ces amis factices, aussi peu jaloux de la candeur de mes sentiments, que je le suis de la sincérité des leurs, & dont, le compas à la main, si j'ose m'exprimer ainsi, je dois, dans la crainte de m'égarer, toiser la marche, pour ne pas faire plus de chemin qu'ils n'en veulent faire avec moi. *Amici ferre jugum pariter dolosi.* (*)

Des amis vrais fideles, pleins de droiture & de probité, m'aideroient autant par leurs conseils, que par leurs exemples, à suivre le sage avis que vous me donnez sur la corruption générale des mœurs. Je ne vois, pour m'en préserver, qu'un sentier à côté des grandes routes qui en sont plus ou moins infectées. C'est celui qu'ont pris ces pieux Solitaires, qui, pour bien vivre, ont cru ne devoir vivre que pour eux seuls; encore ce sentier n'est-il pas toujours aussi sûr qu'on le pense: de vieilles & malheureuses impressions s'y réveillent; les corps les plus sonores frémissent long-temps après qu'on a cessé de les frapper.

Destiné à passer mes jours dans le monde, j'espere néanmoins me garantir de sa contagion.

(*) Horat. Carm. lib. I. Od. 35.

gion. Affreuse par elle-même, elle n'a besoin que d'être connue pour se faire éviter, ainsi qu'une épidémie qui n'est pas plutôt aperçue, qu'on cherche à se sauver du malheur d'en être atteint. Les vices, quels qu'ils soient, portent tous en eux des traits qui les décelent, je ne fais quoi qui avertit de ce qu'ils sont. Ils ont beau ne se montrer que dans un point de vue agréable, on les reconnoît sous l'apparence même des vertus, dans lesquelles souvent ils se transforment, & qui, trop mal assorties, semblent inviter elles-mêmes à les craindre & à les détester. D'ailleurs quels sont les vices qui ne trouvent en nous une lumière naturelle, une droiture de raison, une conscience qui les rejette? mais ce qui nous en montre plus particulièrement toute l'horreur, c'est l'état de ceux qui s'en sont laissé corrompre. Que ne nous disent point leurs dérèglements, leur misère, leur folie? Leurs tristes exemples, mon cher Cléante, sont un grand précepte; que ne peut-il point, ajouté à ceux que vous m'avez donnés?

L'extrême desir que j'ai de répondre à votre confiance, m'engage à tout moment à veiller sur moi-même. Je sens de puissants attraits pour la vertu. Rien n'est si beau que le portrait que vous en faites; vous la représentez dans toute la gloire de son triomphe. Les armes que vous me fournissez soutiennent mon

ardeur. S'il est des malheureux livrés à leurs passions, & qui se plaisent sous leur empire, je veux travailler sans cesse à vaincre les miennes. Vous serez toujours en cela le modele sur lequel votre cher Ariste tâchera de se former. Il fera tous ses efforts pour répondre à l'estime que vous avez conçue de lui, & aux soins que vous vous êtes donnés pour l'en rendre digne.

LA RELIGION.

Vous avez bien raison, Cléante, de dire que la Religion est la vie de l'ame, & que sans elle, l'homme ne seroit qu'une machine à ressorts, un pur automate, ignorant son origine & sa fin; n'ayant tout au plus qu'un sentiment confus de son existence, une raison sans discernement, un esprit sans réflexion, un cœur que pour respirer & pour vivre, suivant en aveugle l'impulsion des sens, ne sachant ce qu'il est, ce qui l'environne, ce qu'il deviendra, ce qu'il peut espérer ou ce qu'il peut craindre.

Combien ne seroit pas déplorable la condition de l'homme sans la Religion! c'est elle qui réglé ses idées, ses penchans, ses desirs, qui étend ses vues, ennoblit ses actions, même les plus indifférentes; qui, le rendant indépen-

dant de toutes les choses mortelles, & maître de ses passions, le met au-dessus des promesses & des menaces de la fortune, des plaisirs & des peines de la vie, des bons & des mauvais succès, & lui fait trouver de la consolation, du moins toujours de l'espérance dans la mort même.

Qu'on se trouve dès sa naissance seul, isolé, & comme égaré & perdu dans une campagne ignorée du reste des hommes, ne suffiroit-il pas de voir le spectacle admirable de la Nature, de jeter un regard sur ce livre immense & parfait, où l'idiot peut lire aussi aisément que le plus habile; pour comprendre l'existence d'un Etre souverain, pour sentir la reconnoissance que tous les êtres lui doivent, pour être convaincu que cette reconnoissance exige de l'amour, que cet amour ne peut se manifester que par des signes extérieurs de soumission & de respect, & que ces signes sont en effet ce qu'on appelle Religion & culte.

Aussi, suis-je convaincu qu'il n'est point d'Athées, & qu'il n'en fut jamais; parce que pour l'être, il faudroit pouvoir se prouver clairement & invinciblement la non-existence de Dieu: ce qui n'est non plus possible à l'homme, que de se faire Dieu lui-même, d'anéantir ce Monde, & d'en créer un nouveau. L'Histoire m'apprend qu'on a quelque-

*oh bien!
Non possible
l'opposer on
donc fait
l'impossible*

fois préparé des feux, des roues, des gibets aux Athées. Pour moi, je ne les traiterois que comme des gens en démence, qu'on châtie moins qu'on ne les plaint, & je les condamnerois, tout au plus, à être montrés dans des Loges avec ces insensés qui se croient le Saint-Esprit, ou le Messie. Je ne vois, en effet, aucune différence entre nier la Divinité & s'imaginer de l'être. La plupart des incrédules ne le font que par libertinage, ou par ostentation. C'est la regle ordinaire, dont je n'excepte même pas le fameux Spinoza, qui, voulant découvrir la chaîne qui lie le Ciel & la Terre, & qui unit entr'elles toutes les Parties de l'Univers, n'a pu la suivre à la seule clarté de son génie; & comme un Peintre qui ne sauroit dessiner que des nuages & des vapeurs, ne nous a donné que les folles visions d'une imagination déréglée. L'Athéisme peut être sur les lèvres; il n'est jamais ni dans l'esprit, ni dans le cœur. C'est un masque qui donne un air de savoir & d'intrépidité à l'ignorance & à la foiblesse; mais qui, toujours prêt à tomber, exige du soin à le remettre sans cesse. L'Athée ne doute point; il voudroit douter, & il ne le peut. Son ambition est de passer pour esprit-fort; il le seroit sûrement, si la force qu'il veut se donner n'étoit un prodige encore inconnu dans la Nature.

Au défaut de ces hommes qui fouhaiteroient être pires qu'ils ne peuvent l'être, il en est d'autres qui, reconnoissant la Divinité comme un dogme irréfragable du Genre-humain, comme la foi même de la Nature, cherchent néanmoins à se persuader que cette suprême Intelligence, jouissant dans un éternel repos d'un bonheur inaltérable, ne se mêle point du gouvernement de l'Univers; que, ne pouvant être offensée ni honorée par de vils mortels, elle ne juge ni ne punit les crimes, elle n'exige ni ne récompense les vertus; qu'elle n'a imposé aucune loi aux hommes, & qu'il lui est même indifférent qu'ils observent celles que les besoins de la Société les ont engagés à se faire eux-mêmes; qu'en leur donnant la raison, précieuse émanation de ses lumières, principe actif & fécond qu'ils s'imaginent les rendre indépendants de toute autre règle de conduite, elle n'a point prétendu leur en borner l'usage, & leur ordonner de penser & de croire ce qu'il ne leur est pas possible de concevoir; qu'en un mot, elle n'attend d'eux d'autre Religion, s'il en faut une, que la Religion la moins abstraite & la plus simple, celle du bon sens, dans laquelle, du moins, s'il n'y a rien à espérer, il n'y a rien à craindre.

Ainsi parlent les Déistes de nos jours, race insolente & présomptueuse, ignorée depuis

Epicure , & qui , n'ayant osé reparoître dans le cours de plus de vingt siècles , est venue fouiller & avilir le nôtre , & lui faire mériter d'être effacé du nombre de ceux qui l'ont précédé , & de ceux qui doivent le suivre. Leurs sentiments , que j'en'ai retracés qu'avec horreur , font rougir la raison & la Nature même. Je ne suis pas assez habile pour les combattre ; mais j'ai appris que dans quelque Pays qu'on se transporte , on trouve des Temples , des Sacrifices , des Cérémonies , des Autels ; que l'usage d'honorer Dieu est aussi ancien que le Monde , & l'effet d'un sentiment intime , profondément gravé dans tous les cœurs.

Il me semble que s'imaginer une Divinité indolente , concentrée dans l'abyme de ses perfections , & ne portant ses regards que sur elle-même , ce seroit n'en reconnoître aucune. Et pourquoi la reconnoître , dès qu'on lui supposeroit autant d'indifférence à être reconnue , qu'à ne l'être pas ? L'idée même qu'on se rappelleroit de temps en temps de son existence , ne seroit-elle pas en pure perte , s'il étoit vrai qu'elle n'ordonnât ni ne défendît rien , & qu'elle n'eût d'autre intérêt que de laisser subsister au hazard les êtres qu'elle auroit formés , & qui n'auroient plus aucun rapport de dépendance avec elle ? Fut-il jamais un système plus absurde & plus affreux ? Aussi , bien-loin de s'en convaincre ,

j'estime qu'il n'est pas même possible de s'en laisser préoccuper.

S'il est cependant des hommes qui voudroient se persuader qu'il n'y a point de Dieu; s'il en est d'autres qui le croient, mais sans se mettre en peine de l'honorer, il en est qui, convaincus de la nécessité d'un culte, ne refusent point de le rendre, mais voudroient l'accorder avec leurs passions; donner à la Religion ce qu'elle leur prescrit, & ne point abandonner ce qu'elle leur dispute; la suivre en gros, & la négliger en détail: ces sortes de gens n'ont pas honte de prétendre allier le vice & la vertu. Je n'en suis point surpris. Rien ne seroit si commode que de pouvoir se partager entre les exercices de la piété & les usages du monde. C'est peut-être le parti que j'aurois déjà pris, si, prévenu par vos conseils, je n'eusse connu le piège avant d'y être exposé, & appris à l'éviter avant même de le connoître.

Trois autres sortes de personnes, sans combattre ouvertement la Religion, la négligent, ou la déshonorent. Les uns sont les hypocrites, qui ne servent Dieu que pour tromper les hommes. Plus coupables que les Athées, qui nient la Divinité, sans pouvoir la méconnoître, ceux-ci la croient, la prêchent, l'adorent & s'en moquent en effet; mais aussi, par une suite ordinaire de leurs profanations,

plus malheureux que les Athées, dont tout conspire à dissiper les ténèbres, ils tombent dans un faux repos, dans un endurcissement d'où rien ne les rappelle, & qui leur fait éprouver, (ce que je desire ne jamais connoître,) que le châtement du Ciel le plus terrible, est celui qui venge & ne corrige point.

Une autre espece d'hommes qui n'outrage pas moins la Religion, est celle de ceux qu'elle n'éclaire, ni n'échauffe; qui l'ayant reçue sans la connoître, n'ont jamais cherché à l'approfondir; qui se l'imaginant plus douce & moins sévère qu'elle n'est, donnent à ses préceptes un sens qui les flatte; & ne voulant que des fleurs où elle n'a semé que des épines & des ronces, cherchent à tranquilliser leur cœur au milieu des plaisirs, dont ils font le but principal de leur vie.

La Religion a une troisieme espece d'ennemis. Ce sont ceux qui, n'estimant que ses maximes, voudroient en exclure les dogmes, & tout au plus en admettre quelques-uns, & rejeter les autres. Je remarque que de tout temps, au-lieu d'ajouter à la Religion, on a essayé d'en retrancher; c'est ce qu'ont fait hautement la plupart des Sectes, & ce que bien des gens font encore tous les jours dans le secret de leur cœur.

La folie des premiers n'est pas fort dan-

gereuse. On n'imite point ce qui n'inspire que de l'horreur. Les seconds pourroient séduire; il faut ne les point écouter. Plaignons les troisiemes; ils sont semblables à des aveugles qui se précipitent dans un abyme, en croyant marcher dans un chemin sûr & uni.

Ce ne sont, mon cher Cléante, ni les faux préjugés, ni les mauvais exemples qui peuvent le plus m'empêcher de me soumettre à la Religion & de l'aimer. Le seul ennemi qu'elle ait à craindre en moi, c'est moi-même. L'impression des exemples passés; les préjugés n'ont qu'un temps: mais je suis faible, & dans le temps que je l'avoue, je le suis peut-être encore plus que je ne le crois.

N'est-il pas bien étrange, que l'homme qui se trouve obligé de faire par religion la plupart des choses que la raison lui prescrit, & que la politique même lui ordonne, les néglige uniquement, parce que la Religion les lui demande, & que, tout persuadé qu'il est de l'excellence & de l'importance des préceptes qu'elle lui donne, il refuse néanmoins de les pratiquer?

J'éprouve tous les jours cette contrariété de sentiments. D'un côté, ma raison autorise en moi ce que la Religion condamne; de l'autre, la Religion m'offre des lumieres, dont ma raison ne veut point profiter. L'une ne cesse de m'éclairer; & je refuse de la sui-

vre; l'autre me séduit & m'é gare, & je ne crains pas de m'y livrer. C'est pourtant ma raison qui, ne pouvant n'être pas convaincue de la nécessité & des avantages de la Religion, devoit me la proposer & la prendre elle-même pour guide; mais je remarque que dans presque tous les hommes, il n'est que deux motifs qui les attachent à la Religion; la crainte des châtimens dont elle menace, & l'espérance des récompenses qu'elle promet: motifs assez forts & même louables, mais peu convenables à la pureté & à la sainteté d'un culte qui devoit être entièrement désintéressé.

Vous citez les anciens Grecs & Romains, & vous me rappelez le respect avec lequel ils parloient de leurs Dieux & de leur Religion. J'applaudis aux réflexions judicieuses que vous faites à ce sujet; mais je ne puis assez m'étonner de deux choses; l'une, qu'avec un génie aussi élevé, aussi grand, aussi éclairé que le leur, aussi plein d'audace & de force, & que nous serions tentés de prendre pour une intelligence supérieure à l'Humanité, ils n'eussent pourtant fondé leur Religion que sur des fables; l'autre, qu'enivrés de ces fables, la plupart d'entr'eux fussent néanmoins aussi sensés, aussi raisonnables, aussi vertueux qu'ils l'étoient.

Auroit-on pu reconnoître un Aristide, un

Solon, un Socrate, un Fabius, un Scipion, en les voyant prosternés aux pieds d'une idole de bois ou de pierre, dont ils craignoient la haine ou le courroux? mais aussi, comment, esclaves d'un culte qui ne leur offroit pour toute image du bonheur suprême, que des abominations & des forfaits, & qu'une plus grande facilité à les commettre, pouvoient-ils avoir des sentiments si beaux, si épurés, si honnêtes, des mœurs aussi sévères que celles qui les ont rendus des exemples à proposer? Comment pouvoient-ils se faire un devoir de la continence, en célébrant les débauches d'un Jupiter adultere & d'une Vénus impudique; être intrépides dans les combats, en offrant des sacrifices à la Peur; respecter les biens d'autrui, en honorant un Dieu des voleurs; souffrir, sans murmurer, la mort d'un pere, en invoquant le Dieu qui avoit mutilé le sien?

Il est donc vrai que la voix de la Nature étoit plus forte en eux que celle de leur Religion même; & pourquoi donc cette Nature, alors si modérée & si sage, n'est-elle plus à présent la même sous l'empire d'une Religion dont l'unique dessein est d'augmenter en elle l'amour de l'ordre, le principe inné de justice, qui l'éleve & qui l'ennoblit? Pourquoi, maintenant qu'elle est armée d'une autorité sacrée, n'a-t-elle plus autant de force pour éviter les vices que Dieu défend, qu'elle

en avoit pour ne pas les imiter d'après des Dieux qui en donnoient l'exemple ? Quel contraste étonnant ! autrefois on servoit des Dieux plus corrompus que les hommes, & même en les adorant, on se faisoit un mérite de ne leur pas ressembler ; & aujourd'hui, l'on reconnoît un Dieu infiniment parfait, & l'on n'est guères plus porté à la pratique des vertus, dont il est la source & le modèle, qu'à lui rendre le culte qui lui est dû. Quel siècle fut donc plus insensé ou plus déréglé que le nôtre ? quel est le crime qui peut encore nous faire horreur ? La crainte de la Divinité ne retient plus nos mains sacrileges, & il ne nous reste qu'à renverser nos Temples & nos Autels.

Quid nos dura refugimus
 Ætas ? quid intactum nefasti
 Liquimus ? undè manus Juventus
 Metu deorum continuit ? quibus
 Pepercit aris ?

C'est cependant la Religion qui donne à l'homme comme une nouvelle vie, qui l'éleve au-dessus de sa nature, qui épure ses connoissances, qui le guide, le soutient, le console, & l'établit le ministre & l'interprete de la reconnoissance de tous les êtres de la Nature, qui ne peuvent publier la gloire & la puissance de leur Auteur.

LA PHILOSOPHIE.

IL n'y a pas long-temps qu'on eût regardé avec une surprise dédaigneuse, un homme qui se seroit arrogé le nom de Philosophe. Sans doute, ceux qu'à présent on appelle ainsi, on les confondoit alors avec ces sortes d'animaux, *Servum pecus*, qui, armés de citations & de pointes, hérissés de termes Grecs & Latins, venoient du fond poudreux d'un College, étaler beaucoup de mémoire, & peu de jugement; déraisonner en croyant parler raison, & faire souhaiter, selon la pensée de Cicéron, qu'ils n'eussent jamais rien appris : *Ut fuerit melius non didicisse*. Il n'en est pas de même aujourd'hui. Le nom de Philosophe est en honneur, & les femmes mêmes s'en font gloire.

Selon l'idée qu'on y attache, rien n'est réellement ni plus grand, ni plus beau. Un Philosophe doit s'étudier à régler la marche de son esprit, à discuter les principes, à examiner les vraisemblances, à chercher le vrai avec autant de discernement que de bonne foi. Exempt de préjugés, ennemi de tout paradoxe, il doit connoître le prix de la raison, en étendre les facultés, mais en respecter les

bornes; assurer où elle peut atteindre; douter où elle ne peut parvenir. Dégagé des préventions ordinaires de l'Humanité, il doit savoir apprécier toutes choses à leur juste valeur, ne pas estimer les grands états de la vie plus qu'ils ne valent, les plus basses conditions plus petites qu'elles ne sont. Il doit jouir des plaisirs sans en être esclave, des richesses sans s'y attacher, des honneurs sans orgueil & sans faste; supporter les disgrâces sans les craindre & sans les braver; regarder comme inutile tout ce qu'il n'a pas, comme suffisant à son bonheur tout ce qu'il possède. Toujours égal dans l'une & l'autre fortune, & toujours sérieux, mais tranquille & d'une gayeté sans art, il doit aimer l'ordre, & le mettre dans tout ce qu'il fait: épris des vertus de son état, n'être extrême sur aucune, & les pratiquer toutes, même sans témoins. Sévere à son égard, être indulgent à l'égard des autres; franc & ingénu sans rudesse, poli sans fausseté, prévenant sans bassesse. Il faut que, pénétré de l'amour du bien public, il aime sa Patrie autant que les plus fiers Romains chérissent la leur; qu'il y vive sans envie, sans intrigue, sans ambition; qu'inaccessible à tout mouvement de vanité, il ne cherche point à y être connu, quoiqu'il ne pût que gagner à l'être; qu'il s'y rende utile sans éclat & sans bruit; en un mot, le Phi-

lofophe, tel qu'on fe le figure de nos jours, doit avoir le courage de fe paſſer de toute eſpece de gloire, & ſans ceſſer de ſe reſpecter, ignorer ſes vertus, & mépriſer juſqu'à ſa Philoſophie même.

Ce portrait, quoiqu'imparfaitement ébauché, fait ſans doute beaucoup d'honneur à notre ſiecle. Autrefois les Pythagore, les Démocrite, les Ariſtote, ne ſe propoſoient que des queſtions abſtruſes & de nul uſage ſur la formation de l'Univers, ſur les propriétés de la matiere, ſur la nature de l'homme, ſur l'eſpace, le temps, le mouvement, l'ordre & l'eſſence de tous les êtres. Leur imagination planoit à vuide dans les airs, & ſ'agitoit péniblement à la poursuite d'un ſecret impénétrable. Aujourd'hui, plus éclairés par les erreurs mêmes de ces graves Perſonnages, nous nous ſommes fait une Philoſophie, qui, au-lieu d'énigmes à deviner, ne propoſe que des maximes à ſuivre, & qui, à des attractions ou à des monades près, triſte reſte de l'ancien cahos des Sciences, n'apprend qu'à bien faire; & nous mettant ſans ceſſe devant les yeux l'excellence de notre être, doit nous rendre plus juſtes, plus honnêtes, plus décents, plus modérés, plus ſociables qu'on ne le fut jamais. Cette Philoſophie eſt propre à tous les âges, à tous les ſexes, à toutes les conditions, & elle eſt à la portée de chaque

individu de notre espece. Aussi voit-on à présent plus de gens qui se piquent d'être Philosophes, que n'en contenoient autrefois les plus fameuses Ecoles des Grecs & des Romains.

Celles-ci, par la singularité de leurs idées, par la diversité & la contrariété de leurs opinions, ne cherchoient qu'à briller les unes à l'envi des autres. Chacune vouloit exercer un monopole de gloire, & se soucioit peu d'être moins savante, pourvu qu'elle fût plus célèbre.

Ces sectes ne subsistent plus; & il n'en est qu'une parmi nous, celle qui, sans proscrire l'étude & les talents dont aucune Loi ne nous fait un devoir, nous prescrit la pratique de la vertu, dont la raison nous fait un précepte. Telle étoit celle, sans doute, que, par un instinct singulier, le plus méprisable des prétendus Sages de l'Antiquité cherchoit dans cet homme qu'il ne trouvoit point.

Il ne reste qu'à savoir si nos Philosophes ont véritablement cet esprit de sagesse dont notre siecle se fait honneur, & si les copies ne jurent point avec l'original que j'en ai tracé d'après ces idées. Serai-je plus heureux que Diogene dans mes recherches?

Des hommes qui font quelques efforts pour se vaincre sur des choses qui semblent devoir les attacher, & qui entraînent presque

tous les autres, sont-ils pour cela Philosophes? Ils le paroissent, je l'avoue; mais ils ne le sont point, parce que ce qui passionne tant de cœurs, effleure à peine le leur. On ne peut triompher que de ce qu'on aime; aussi n'étoit-il pas difficile à Ulysse d'échapper aux attraits enchanteurs d'une Déesse. Il préféreroit de mourir dans sa Patrie, quelque misérable qu'elle fût, au bonheur de vivre immortel, & comblé de plaisirs, dans une terre étrangère.

Un Militaire, à qui un sentiment d'honneur fait affronter la mort, l'estimerons-nous Philosophe? Il se le croit peut-être, & il ne l'est pas. Il n'étouffe qu'à regret dans son cœur le cri de la nature; il aime réellement la vie; & même en l'exposant, il fait effort pour la conserver. Je ne vois en lui qu'une gaze de Philosophie, ainsi que dans ces hommes même qui, prodigues de leur être, appellent la mort, & d'un coup de désespoir s'ouvrent le tombeau surpris de leur frénétique hardiesse.

Un homme qui, par des manières stoïques, des opinions singulières, un ton brusque & dogmatique, des airs dédaigneux & tranchants, prétend se donner pour Philosophe, l'est-il en effet? Non; les vrais Philosophes ne prêchent la vérité ni avec ce despotisme qui l'annonce comme une Loi, ni avec

ce fiel qui la fait haïr comme un remede. Celui-ci me paroît un bretteur, qui, au sortir de son cabinet, comme d'une salle d'armes, insulte, d'un air déterminé, les premiers qu'il rencontre; &, à force de s'escrimer avec les plus foibles, s' imagine se faire une réputation de valeur. Il mérite, sans contredit, plus de mépris qu'il n'en affecte pour tout ce qui n'est pas conforme à sa bizarre façon de penser.

Oserai-je dire, que les Descartes & les Newton, pour avoir donné des systêmes du Monde, pour avoir pénétré plus avant qu'aucun de leurs Prédécesseurs dans les mysteres de la Nature, calculé la marche, la distance, les rapports des astres, n'en étoient pas plus Philosophes, si, portant leur vue sur des objets d'un éloignement infini, ils ne la rabaissoient ensuite sur eux-mêmes pour s'étudier & se connoître, si l'esprit d'analyse & de combinaison, qu'ils introduisoient dans les sciences les plus abstraites, ils ne l'employoient également dans la science de leur propre cœur; s'ils ne s'appliquoient à bien vivre en enseignant à bien penser; si, en même-temps qu'ils se formoient un des plus grands Empires par leur génie, ils négligeoient de se rendre maîtres de leurs passions; s'ils n'étoient humains, indulgens, discrets, charitables, insensibles aux indignes préférences, éloignés

de toute espece d'ostentation ; & , comme dit Pacuve, si leurs discours étoient savants, & leurs actions lâches & frivoles : *Homines ignava opera, philosophicâ sententiâ?*

Quels qu'ils ayent été, je puis sans doute avancer sans crainte, que durant leur vie, il étoit, dans quelques coins de la terre, de plus grands Philosophes qu'eux : des hommes qui, dans le secret & le silence, sans vouloir étudier la Nature, la décoroient par leurs vertus, & qui ne manquoient que d'imitateurs & de profélytes pour créer un Monde mieux ordonné & plus magnifique que le leur.

L'Histoire nous représente Salomon comme un des plus heureux génies qui ait été. Dans nul autre, avant lui, n'avoit paru avec plus d'éclat le merveilleux spectacle, je ne dis pas seulement des forces de la raison humaine, mais de la dignité même de l'Esprit divin, qu'il possédoit dès sa naissance. Sa science, dit l'Écriture, se répandoit sur toute la terre comme un fleuve, qui, toujours coulant & toujours plein, porte la fertilité dans les climats les plus déserts & les plus arides : *Impletus est quasi flumen sapientiâ, & in proverbiiis miratæ sunt terræ.* Les Rois, les Peuples traversoient les mers pour le voir, empessés de lui dérober des connoissances qui le faisoient presque adorer : *Omnes Reges, Ducesque, & universa terra deside-*

rabat vultum Salomonis, ut audiret. Ce grand génie, néanmoins, n'étoit pas Philosophe. Ses vastes lumieres sur les choses naturelles, ne l'avoient pas rendu plus habile à régler ses mœurs : il connoissoit tout, & il ne se connoissoit pas lui-même. Occupé de toute autre étude que de celle de son cœur, il l'abandonnoit à tous ses penchans : heureux, si parmi les plantes dont il connoissoit si bien les propriétés, il en eût trouvé qui eussent eu la vertu de le guérir de ses honteuses foiblesses !

Non, cher Cléante, malgré la justesse de nos vues dans les matieres de morale, ainsi que dans celles du goût, il y a maintenant bien moins de Philosophes qu'on ne pense. Je conviens que, selon l'idée que vous donnez de la sagesse, ils devroient être moins rares ; mais il me semble qu'il y a une grande différence entre aimer la sagesse & être sage. La sagesse a des charmes si puissants, que les scélérats même peuvent l'aimer sans renoncer au penchant qui les entraîne au vice. Ils peuvent avoir en même-temps & le jugement assez bon pour la connoître & l'estimer, & le cœur assez pervers pour refuser de la mettre en pratique. Peut-être se croiront-ils assez parfaits, s'ils trouvent l'art de satisfaire impunément leurs désordres, en trompant le Public par des dehors de vertu.

C'est là précisément la conduite la plus ordinaire des Philosophes de nos jours. Il en est peu qui ne démentent, par leurs actions, les regles de la Philosophie dont j'ai fait le portrait, & qu'ils reconnoissent pour la seule véritable. Elle blâme l'attachement aux richesses, & ils desirent d'en acquérir; l'ambition, & ils la regardent comme un sentiment honnête; l'envie, & ils ne peuvent rien souffrir au-dessus d'eux; la vanité, & ils se croient les seuls dignes d'égards & d'estime. Elle ordonne la douceur & l'humanité, & ils font trop peu de cas des hommes pour les aimer; ils ne s'estiment eux-mêmes que par la plus vile portion de leur être; ils se refusent une ame, un esprit, une destinée; ils se dégradent, ils s'avilissent, ils se courbent autant qu'ils peuvent vers la terre, & ne prétendent aucune différence entr'eux & les animaux qui tracent des sillons dans les campagnes.

Une Philosophie qui veut ne rien devoir à la Religion & qui la proscriit, qui permet de n'écouter que les sens & d'aimer indifféremment tout ce qui les flatte, peut-elle ne pas être en horreur à tout homme qui, ne jugeant des choses que par les idées pures de la raison, s'écoute lui-même dans le silence des passions, ne veut pas penser au-delà de ses lumieres, & ne prétend point, avec un

étroit compas , mesurer l'Univers, & ne juger que par la foiblesse de sa vue du principe qui la produit, & de la maniere dont il existe ? Tout ce qu'on a jamais écrit sur la morale, approche-t-il de celle que l'Évangile nous prescrit, & pour le bien général de tous les hommes, & pour le bonheur de chaque homme en particulier ? Que peuvent donc être ces Philosophes qui rejettent ces maximes ; que des présomptueux, qui, de l'engourdissement stupide dans lequel ils vivent, doivent passer, aux approches de la mort, ou dans une plus fatale insensibilité, ou dans un désespoir affreux & sans ressource ?

LES LOIX.

JE ne sais pourquoi les anciens Philosophes, les Chrétiens des premiers siècles, & les Manichéens sur-tout, se sont si fort égarés lorsqu'ils ont voulu découvrir le principe du bien & du mal. Ils auroient peut-être mieux réussi en le cherchant dans notre raison, qui est la source la plus ordinaire de l'un & de l'autre. Cette lumière, qui nous est donnée pour nous éclairer, s'enveloppe souvent elle-même de nuages si épais, qu'elle nous devient encore plus dangereuse qu'inu-

tle. Nous ne voyons plus alors où nous portons nos pas, & nous donnons aveuglément dans le mal que nous n'avons pu prévoir ni connoître. Reparoît-elle dans son éclat; nous courons vers le bien dont il n'est pas possible que la vue ne nous flatte. Ainsi, de la seule raison, plus ou moins lumineuse, vient l'innocence ou le dérèglement, la bonne ou la mauvaise conduite des hommes.

Sans ses malheureuses alternatives, plus ou moins fréquentes dans chaque homme, elle eût suffi, sans doute, à nous faire aimer & pratiquer nos devoirs; mais, sujette à tout moment à s'éteindre, souvent sans espérance de se rallumer, il a fallu que les Loix divines & humaines, comme deux flambeaux, ne faisant qu'un même corps de clarté, vinssent l'éclairer elle-même, &, par ce moyen, nous empêcher de ressembler à ces freres jumeaux de la fable, tantôt habitants des Cieux, tantôt citoyens du Ténare.

Il est triste, sans doute, que la Raison, qui de siècle en siècle a si fort étendu ses connoissances, ne puisse pas, sur-tout à présent, se passer de ce secours. Où est le temps où elle régnoit seule dans le monde? où, dans la fraîcheur du printemps qui embellissoit la Nature nouvellement éclosé, elle gouvernoit tous les hommes comme une seule famille, lors même qu'elle travailloit le plus à éten-

dre leurs conceptions , & à augmenter les ressorts de leur ame ? Un travail innocent & utile leur étoit alors une source de plaisirs ; ils ne vivoient point au hazard. Leurs occupations n'étoient point , comme la plupart des nôtres , sans motif & sans objet ; ils n'étoient point embarrassés par la perte du trésor du temps , ni du poids de leur existence. La terre & leurs bras étoient leurs seules richesses. Ils ne connoissoient point l'art funeste de multiplier leurs besoins ; le superflu n'étoit pas encore devenu nécessaire. La justice étoit plutôt en eux un instinct qu'une vertu. Contents de pratiquer les vérités morales , ils ne s'appliquoient ni à les distinguer , ni à les définir. Une bonne action trouvoit sa gloire en elle-même ; ils ne cherchoient le bonheur que dans la tranquillité d'une conscience pure , & dans une confiance mutuelle , appuyée de la candeur & de la bonne foi.

Mais depuis qu'à la simplicité , à la modération , à la vertu naïve de nos Peres , ont succédé des principes arbitraires d'honneur & de sagesse ; depuis que les passions ont perverti les mœurs , abruti les ames , accrédité la mollesse , la dissimulation , le faste , la frivolité , toutes sortes d'erreurs & de foiblesses ; depuis que l'intérêt a fait perdre tout attachement au bien public , & borné , pour ainsi dire , chaque homme à lui-même ; que

le crédit l'a emporté sur la justice, l'ambition sur la vertu ; depuis que l'amour du luxe a enfanté une avidité insatiable ; que le point d'honneur est devenu une idole, qui a exigé des sacrifices sanglants ; que la politique a banni la droiture ; qu'on n'a plus fait un secret de ses plaisirs ; qu'on s'est même fait un trophée de ses débauches, la Loi Naturelle ne suffisant plus, il a fallu des freins plus forts à des naturels plus fougueux & plus indociles.

C'est uniquement à l'accroissement du vice que nous devons l'établissement des Loix. Plût à Dieu qu'à présent nous dussions, à leur force & à leur sagesse, l'abolition des désordres qui les ont fait créer ! mais les moyens que la malice des hommes a imaginés pour éluder les Loix, augmentent à proportion de la gêne qu'elles imposent : déjà, comme un torrent impétueux, les passions ont rompu ces digues, & bientôt, comme auparavant, elles inonderont toute la face de la Terre. Qui est-ce qui sera capable d'en arrêter le débordement ?

Rien n'est plus certain, mon cher Cléante, que ce que vous dites de la conscience. C'est une Loi aussi incorruptible que sévère, & qu'il n'est pas possible de rompre, ni d'affaiblir : elle nous fait vivement sentir le mal que nous faisons, & ses reproches sont pour

nous plus terribles que le mal même; elle expose sans cesse à nos yeux les fautes mêmes qui ne sont sùes que de nous; elle épouvante les scélérats, & si elle ne peut les rendre plus sages, elle les rend plus malheureux. En un mot, c'est un juge d'autant plus impitoyable, qu'on a méprisé ses conseils; d'autant plus éclairé, qu'il connoît le fond de nos ames; d'autant plus sûr, qu'il ne prononce jamais que sur des preuves incontestables, & aussi évidentes pour nous-mêmes que pour lui.

Si l'on eût fait des Loix pour récompenser les bonnes actions, comme on en a établi pour punir les crimes, sans doute le nombre des vertueux seroit plus augmenté par l'attrait d'un avantage promis, que le nombre des méchants ne peut être diminué par la rigueur des châtimens qu'on leur destine; & voilà précisément, si l'on y fait réflexion, ce qui se trouve au tribunal de la conscience. Les pervers y sont punis par de cruels reproches des crimes mêmes les plus cachés; les bons y reçoivent le salaire de leurs vertus les plus secrètes, non-seulement par l'exemption de tous remords, mais par des témoignages flatteurs, que l'envie ne peut corrompre; par un charme intérieur, plus aisé à sentir qu'à décrire; par un retour imprévu d'une belle ame sur elle-même, qui, lors même

qu'elle veut s'ignorer, se devine, & se plaît à jouir d'elle-même, sans autre dessein que de s'exciter davantage à la pratique de ses devoirs. Ce contentement si délicieux n'est point une illusion de l'amour-propre que la vertu ne connoît point. Tout ce qu'elle pense est aussi vrai, aussi juste, aussi honnête qu'elle-même.

Il peut se faire que la justice la plus scrupuleuse, la plus exacte à observer les Loix, se trompe; qu'elle condamne quelquefois l'innocence, ou qu'elle s'aveugle au point d'absoudre des forçats; mais les arrêts de la conscience sont toujours infailibles, lorsqu'elle n'est guidée que par ses propres lumieres. Sans examen, sans enquête, sans information, elle voit du premier coup d'œil tout ce qu'il faut qu'elle blâme ou qu'elle approuve.

Après cette Loi, profondément gravée du doigt de Dieu même dans tous les cœurs, il en est qui en dérivent, & qui marquent jusqu'où s'étend l'obéissance & la fidélité que nous devons à ceux que la Providence a préposés pour régler nos mœurs & notre conduite.

L'objet de ces Loix a été de former des Citoyens capables de rendre un Etat heureux & tranquille. Il est certain qu'elles ont plus de force dans la main d'un seul, que lorsque l'observation en est confiée à toute

une Nation qui mettroit au nombre de ses privilèges celui de n'y point obéir; d'où résulteroit nécessairement une fatale corruption & une dangereuse anarchie. On peut être heureux dans la Monarchie : tout y fléchit sous la Loi; mais dans un Gouvernement républicain chacun prétend commander, nul ne veut obéir, & personne ne peut y jouir de la tranquillité, un des principaux biens de la vie.

Le climat influe beaucoup sur le génie, le caractère, & les usages des Peuples. De la différence de leurs sentimens & de leurs préjugés, vient celle des Gouvernemens que nous connoissons dans le Monde. La crainte contient les uns sous une autorité despotique; les autres, naturellement plus résolus & moins timides, jaloux de la liberté qu'ils ont reçue de la Nature, craignent une subordination absolue, & sont moins propres à devenir esclaves, que citoyens. L'honneur, & leur propre intérêt, les attachent si tendrement à leur Patrie, & une confiance noble & éclairée leur fait si fort respecter leur Souverain, qu'on ne peut distinguer ce qui les touche le plus, ou leur Patrie, dont ils partagent les avantages, ou leur Souverain, qui est chargé d'en maintenir la gloire & le bonheur.

Je ne dis pas que toutes les Monarchies se ressemblent en ce point : je n'en connois

véritablement qu'une seule; où les Rois tiennent autant à leurs Sujets par leur bonté, que leurs Sujets tiennent à eux par leur tendresse; où le Prince sache si bien allier sa puissance avec la liberté de la Nation, & la Nation le plus parfait amour avec l'obéissance la plus exacte. Ainsi, l'Empereur Nerva fut loué de cet heureux & rare assemblage: *Quod res olim dissociabiles miscuerit, Principatum & libertatem*; & le Romain de son temps, de ce que par sa docilité, il lui rendoit le commandement plus aisé & moins pénible; ce que Tacite n'a cru pouvoir mieux exprimer que par ces mots: *Imperii facilitatem*.

Cependant chaque espece de gouvernement a ses inconvénients; le plus grand, c'est qu'il n'en est point qui ne change & ne finisse. Tout a subi cette Loi. Les plus vastes Monarchies des temps passés sont détruites: il n'en reste que le souvenir à celles d'à présent, qui, destinées à passer comme elles, rentreront, tôt ou tard, dans le gouffre où le temps abyme tout, & où, quelque jour, il doit se perdre & s'engloutir lui-même. S'il étoit un Etat qui dût toujours subsister, c'étoit sans doute la République Romaine. Ses troubles, ses dissensions mêmes y entretenoient le mouvement & la vie; les contradictions, les plaintes, les murmures y étoient

comme une espece de transpiration nécessaire à tout le corps. Ainsi que ces chênes forts & robustes, qui, ébranchés à coups de hache, tirent plus de vigueur du fer dont ils sont blessés, ses pertes, ses désastres, augmentoient sa fermeté, redoubloient son courage; & jamais elle n'étoit moins portée à la paix, que lorsqu'elle étoit plus malheureuse à la guerre. Un seul homme la subjuga néanmoins; & l'Empire qu'il fonda, après avoir long-temps balancé sur lui-même, & embarrassé les hommes sans les servir, s'est enfin écroulé; & il n'en reste que des débris, qui ne furnagent sur l'abyme du temps que pour avoir un jour la même destinée. On voit des Nations, autrefois libres, réduites maintenant sous le joug de la plus austere domination; on en voit qui, du fond de leur esclavage, convoient la gloire des autres. L'écume des mers s'éleve sur leur surface; comment ne craint-on pas qu'elle n'en altere la tranquillité, ou qu'elle n'y augmente le danger des tempêtes?

Ainsi, malgré les Loix les plus sages, l'instabilité est le propre des Etats; c'est pour eux, comme pour toutes les choses d'ici-bas, durer beaucoup, que changer peu. Rien ne peut les garantir des outrages du temps; ou s'il en est des moyens, la Providence se les réserve & nous les cache.

Telle est la malheureuse répugnance, ou plutôt, l'opiniâtre rébellion des hommes contre les Loix, que quand même ils auroient la liberté de s'en faire à eux-mêmes, & dans ce choix, de ne suivre que leurs préjugés & leur goût, ils n'y seroient pas plus fideles; tant est grande leur inconstance, tant a de force leur penchant à se soustraire à toute sorte de regle & de devoir. Ce penchant & cette inconstance sont si marqués dans toute leur conduite, qu'ils étouffent & méconnoissent, autant qu'il leur est possible, jusqu'à cette Loi Naturelle qui est au fond de leur cœur, & qui peut mieux que toute autre leur montrer, & la justice dont ils devoient pratiquer les regles, & les charmes de la vertu dont ils devoient suivre les enseignements par raison & sans contrainte.

On doit être étonné que les Loix, dans tous les Etats, étant aussi précises, aussi claires, aussi connues qu'elles le sont, il soit besoin, dans les Procès, d'un si grand nombre de Juges, d'Avocats, & autres gens encore, pour examiner, discuter, éclaircir les moindres affaires. Si les Tribunaux, en prononçant sur les différends des Parties, & en donnant gain de cause à l'une, suivant l'équité, punissoient en même-temps l'autre comme d'un crime d'Etat, pour avoir osé soutenir une mauvaise cause contre l'esprit de la Loi,

& dans l'espérance de tromper les Juges & d'en obtenir une sentence conforme à ses desirs, pense-t-on qu'il y eût bien des Procès dans le monde? Par-là tomberoient ces sophismes dispendieux, ces ambiguïtés subtilisées, ces procédures inutiles, ces combats déshonorants de chicanes, ces prétendus oracles intéressés à faire leurs réponses au gré de ceux qui les consultent, & qui, dans la forêt ténébreuse de commentaires & de gloses, dont ils connoissent seuls les sentiers, menent indifféremment à droite ou à gauche ceux qui ont la foiblesse de s'y engager. Par-là, enfin, l'on rendroit plus respectables les Loix qui s'expliquent assez clairement sur tous les cas qui peuvent occasionner des disputes.

Vous me donnez, cher Cléante, une idée singulière de ceux qui ne peuvent pas même imaginer ce que c'est que la vertu. Y auroit-il, en effet, des hommes qui ne la connussent pas? je n'en ai jamais vu; mais il est, dans le monde, des gens qui donnent au vice l'apparence de la vertu. Si on les en croit, venger une injure, c'est punir l'insolence; calomnier le prochain, c'est le corriger; négliger les pratiques de la Religion, c'est éviter l'orgueil & l'hypocrisie. Bien des gens s'imaginent pouvoir faire un mal sous prétexte qu'il en résulte un bien; mais ils ont beau déguiser le vice, il sera toujours hideux, sous

quelque couleur qu'il paroisse, & ceux qui s'y abandonnent seront toujours humiliés, lorsqu'ils auront à paroître aux yeux de l'honnête-homme. Le vertueux seul ne craint point d'être connu; il se montre sans affectation, & se découvre sans peine.

LES SOCIÉTÉS.

IL est certain, mon cher Cléante, que l'homme est fait pour la Société; mais il n'est pas également certain que la Société fasse toujours le bonheur de l'homme. On veut y trouver tout à la fois de l'esprit, du goût, de la vivacité, de la complaisance, de la politesse, & rien n'est plus difficile à assortir. La plupart de ces qualités s'excluent les unes les autres; & vouloir les rassembler, ce seroit prétendre, comme dit Virgile, faire croître ensemble la vigne & le coudrier : *Corylum inter vites serere.*

Il y a des gens d'esprit qui n'ont point de goût, des gens de goût qui n'ont point d'esprit, des personnes vives sans goût, des complaisances sans vivacité, des gens polis sans sentiment & sans ame. D'ordinaire, les gens d'esprit sont vains & tranchants; les gens de goût, vétilleux; les gens vifs, inconsiderés;

les complaisants, trop circonspects & trop timides; les gens polis, trop cérémonieux.

De là vient aussi qu'il n'y a de Sociétés agréables que celles où se trouvent les mêmes penchans, les mêmes vertus ou les mêmes défauts, des sentimens, des caractères qui se rapprochent, des talens à peu près semblables, & dont aucun ne s'annonce pour se faire remarquer.

Je ne dis pas néanmoins qu'elles n'exigent de la variété, souvent même des contrastes. Le plus grand agrément de la Nature est dans la diversité; & celui des Sociétés, dans l'opposition des sentimens & des idées; mais cette opposition doit être plutôt un épanchement d'amitié qu'un combat de savoir & de raison: elle doit se montrer sans paroître avouée, devenir un nouveau moyen de plaire, resserrer les cœurs au-lieu de les désunir; semblable au souffle du Zéphir, qui, respirant à peine, entrelace des fleurs pour en faire un mélange de couleurs plus agréable.

La plus douce des Sociétés devrait être celle du mariage, auquel la Religion même imprime son caractère pour en rendre les nœuds plus forts & plus heureux. Rien cependant n'est plus ordinaire que de voir des personnes qui ne pouvoient vivre sans s'unir, se négliger, s'oublier, se haïr dès que leur union est formée. Ce phénomène n'est pas

plus étonnant aujourd'hui que celui de deux aimants, qu'on fait à présent pouvoir s'attirer d'un côté & se repousser de l'autre.

Ce changement mutuel, on l'attribue à la diversité des caractères, qui, n'étant point faits l'un pour l'autre, ne peuvent que se contrarier; mais souvent les caractères sont moins opposés qu'on ne pense, ou, pour mieux dire, les hommes & les femmes d'à présent n'ont point de caractère propre: on les a tous à la fois pour en changer au besoin. Des ames froides & légères ne tiennent à rien, & deviennent tout ce qu'elles veulent.

Une des plus fortes raisons du dégoût qui survient dans les mariages, c'est que le plaisir de la possession ne répond presque jamais à la violence du desir. Tandis que l'on aspire à un bonheur, l'incertitude du succès excite l'espérance; mais dès qu'on possède, on oublie les obstacles qu'on a surmontés; on se persuade qu'on ne pouvoit manquer de les vaincre: le point de vue n'est plus le même; ce qu'on n'avoit vu qu'en perspective, perd, par une succession de nuances insensibles, les graces que lui donnoit un trop grand éloignement. Un desir satisfait suspend l'activité d'une ame qui veut toujours être émue, & le dernier qui l'occupe la rend très-indifférente à tous ceux qui l'ont précédée.

A cette raison je puis, sans doute, en

ajouter une autre, la plus vraisemblable de toutes; c'est le débordement des mœurs de ce siècle, où le grand air est d'être vicieux sans pudeur; où les époux, de part & d'autre également corrompus, ne cherchent point à se déguiser mutuellement leurs travers & leurs vices; où, malgré leurs engagements, les cœurs s'échangent & se perdent chacun à leur gré; où les hommes ne s'estiment plus déshonorés par les foibleffes des femmes, ni les femmes par des intrigues qu'elles appellent des arrangements; où, enfin, l'hymen, en formant le vœu de s'aimer, ôte presque toujours infailliblement le droit de se plaire: faut-il s'étonner qu'il soit devenu de nos jours une source constante de dégoûts, de froideurs & de haine, & qu'il soit réellement de toutes les Sociétés la plus infociable?

Peu s'en faut, cependant, que l'union, qui est si rare dans les mariages, ne le soit autant dans les familles. On se trompe, à mon avis, quand on croit que le sang doit y former une convenance d'affections, une conformité d'humeurs, une secrète sympathie. L'expérience nous fait connoître que l'amour des peres pour leurs enfants, & des enfants pour leurs peres, ne vient, dans les premiers, que du plaisir de voir, en quelque sorte, reproduire & prolonger leur être, & d'en dérober une partie à la mort; & que,

dans les seconds, ce n'est qu'un sentiment de reconnoissance pour ceux à qui ils sont redevables de la vie, ou plutôt, l'effet de la constitution primitive d'une ame dirigée par l'éducation à recevoir avec tendresse des attentions & des caresses prodiguées avec bonté. Le sang ne fait sûrement aucun lien dans les familles, & il ne peut empêcher la discorde de s'y introduire. On n'y éprouve que trop souvent l'aversion & l'inimitié qui devroient en être bannies : elles y sont meme d'ordinaire beaucoup plus fortes, qu'entre les personnes que le sang n'a point unies.

Je l'ai déjà dit ; ce qui attache les peres à leurs enfans, c'est l'idée de revivre dans une postérité qui les perpétue, pour ainsi dire, & les empêche de mourir tout entiers : *Non omnis moriar, multaque pars mei vitabit Libitinam.* Cette idée est plus ou moins forte dans les uns que dans les autres. Il est, néanmoins, des peres qu'elle contriste au-lieu de les flatter : ils regardent leurs enfans comme des successeurs à qui ils doivent bientôt abandonner leurs biens & leur place, & qui ne cessent de les pousser devant eux jusqu'à ce qu'ils les ayent vu disparoître : disons aussi, qu'il est des enfans impatientes de survivre à leurs peres, & qui, dans ce dessein, voudroient pouvoir hâter la fin de leurs jours. Ces tristes sentiments ne marquent pas dan

le sang autant de pouvoir que quelques personnes se l'imaginent; & si ce qu'elles pensent étoit vrai, il n'est point d'enfants qui ne dussent avoir les mêmes mœurs, les mêmes inclinations que ceux qui leur ont donné la naissance. Rien cependant n'est quelquefois, & presque toujours, si différent que des freres. Il n'en faut d'autre preuve que l'averfion qu'ils ont les uns pour les autres, lorsque, dévorés d'une secreete envie, ils se disputent avec chaleur les avantages de la fortune, & souvent ceux dont la Nature les a inégalement partagés. Bien différents de ces deux freres dont parle Horace, l'un Orateur & l'autre Jurisconsulte, qui se donnoient continuellement de l'encens. Vous êtes un Gracchus, disoit le Jurisconsulte; & vous, disoit l'Orateur, vous êtes un vrai Mucius :

Frater erat Romæ Consulti Rhetor; ut alter
Alterius fermone meros audiret honores :
Gracchus ut hic illi foret, huic ut Mutius ille.

Je rappelle à ma mémoire ces assemblées générales d'une Nation où l'on se donne mutuellement le nom de frere, & où regne en effet la plus parfaite égalité. On diroit chacun de ses Membres occupé du bonheur & de la gloire de la Patrie; ils paroissent tous animés du même esprit. Qu'y voit-on cependant? L'intérêt particulier y fait perdre l'atta-

chement au bien public; les factions s'y répandent, la fureur s'y mêle, & le sang du Citoyen risque souvent d'y être versé par le Citoyen même.

Par-tout où les hommes s'assemblent, la discorde les suit & s'assied au milieu d'eux. On la rencontre, plus ou moins voilée, jusques dans ces compagnies du grand monde, que forment le désœuvrement & l'ennui, & où l'on se pique de plus d'honnêteté, de complaisance & de politesse. Je n'ignore point que le bon sens y respire à peine, que des riens en font l'ame, & que rien ne ressemble mieux aux feuilles de l'autre de la Sibylle, abandonnées au gré des vents, que les bagatelles, du jour dont on s'y occupe, & qui sont oubliées le lendemain. Je fais que ce qu'on y distingue le plus, c'est le ramage étincelant d'une espece d'êtres frivoles, dont la prévention des femmes fait tout le mérite, & qui ne seroient plus rien s'ils cessioient d'être étourdis & volages. Ces Sociétés ne laissent pas de paroître le centre de l'urbanité & du savoir-vivre; mais peut-on se persuader que la désunion n'y regne pas aussi? Les sentiments qu'on y étale sont-ils toujours ce qu'ils devroient être, la voix de la Nature, l'expression & le langage du cœur? L'orgueil n'y perce-t-il jamais à travers les graces les plus simples & l'accueil le plus prévenant? La

médifance n'y trouve-t-elle jamais d'accès; & les haines, les ruptures, les divisions ne font-elles pas une suite inévitable, & de la médifance qui prétend ravir l'honneur, & de l'orgueil qui veut surpasser le mérite?

Il est vrai que dans ces cercles qu'on estime si épurés de tout vice, on trouve l'occasion de contracter des amitiés souvent aussi utiles qu'honorables; mais ces amitiés tiennent du terroir où elles se forment. Elles ne font qu'un commerce d'intérêt & d'amour-propre, un échange de plaisirs & non de sentiment. Aussi n'exigent-elles qu'un dehors de complaisance, & l'art d'approuver dans les autres l'indécence des mœurs, & de ne leur offrir qu'une vertu souple & traitable.

Dans des Sociétés où les femmes donnent le ton, & veulent régner avec empire, il est bien plus aisé de concevoir de l'amour, que de l'amitié. L'amour est un enfant de la paresse & du loisir, & il n'y a point de femmes qui, en l'inspirant, ne l'appellent; mais l'amitié, fille du discernement, ne leur suppose point autant d'attraits qu'elles s'en trouvent elles-mêmes. Aussi ne veulent-elles de ses hommages, que lorsque l'autel tombant en ruine, leur annonce qu'elles n'ont plus d'autre encens à espérer. De quelque sorte néanmoins que soit l'amour, il n'est jamais exempt de chagrins & d'inquiétudes;

& il ne finit d'ordinaire, (car tout finit en ce Monde,) que par des plaintes, des querelles, des diffensions. S'il est violent, il est jaloux. Quel supplice de ne se croire jamais assez aimé, & d'aimer pourtant toujours malgré cette défiance! de voir un souris enchanteur offrir sans cesse l'espoir de plaire & l'ôter en même-temps, & de ne savoir gagner un cœur que par les moyens les plus propres à l'empêcher de se rendre! L'amour est-il paisible & sans effort; il devient léger, inconstant, plus circonspect que délicat; il ne cherche plus à séduire, il a besoin de persuader; il attend sans inquiétude le bonheur qu'il devançoit par ses desirs; il confond l'habitude avec la constance; il ne veut pas rompre ses liens, mais il les délie l'un après l'autre, & il s'éteint enfin, ne fût-ce que par le seul embarras de ne savoir plus feindre. Croyons-en l'expérience de tant de siècles: l'amour, dont on a toujours vainement essayé de faire une vertu, n'est qu'un foible, un délire, une fièvre de la raison, une passion, & de toutes les passions, celle qui cause plus de ravage dans la Société; elle déchire autant de cœurs qu'elle en unit, & malheureusement encore son seul remède est son inconstance. Elle change d'objet sans s'affoiblir, & ne meurt presque jamais dans un lieu, que pour renaître dans un autre.

Dans les Sociétés mêmes où l'amour n'a pas coutume de pénétrer, pense-t-on rencontrer plus d'union & de concorde? Pénétrons dans ces asyles sacrés, où les gens du monde s'imaginent, qu'à l'abri des traverses, des embarras & des sollicitudes de la vie, on doit jouir d'une tranquille paix; il est vrai qu'on devrait n'y être occupé que d'un seul objet, la promesse & l'espérance d'un bonheur éternel. Mais qui voit-on d'ordinaire? Des hommes condamnés, comme tous les autres, à payer le tribut à l'Humanité par des défauts & des foiblesses; dont l'imagination n'est pas moins vive pour ne se promener qu'à l'ombre & loin des objets; qui, chargés des chaînes qu'ils se sont données par présumption, les traînent plus qu'ils ne les portent; qui ont mis des préjugés au rang des vertus, des usages à la place des mœurs, des grimaces à la place des bienséances, je n'ose dire, à la place même de la piété; dont le cœur flétri par la contrainte, s'ouvre difficilement à l'amitié, & très-aisément à la jalousie, à la censure, à la haine; des gens enfin, qui ne se connoissent que par l'habit, ne se touchent que par la surface.... N'entrons pas dans un plus grand détail d'un corps dont l'ensemble mérite des égards, & ne nous écrivions pas avec Juvenal: *Quis tulerit Gracchos de seditione quærentes?* Le fond des

mers ne laisse pas d'être calme & tranquille, quoique les vents qui en soulevent les flots, semblent les bouleverser jusques dans leurs abymes.

A considérer les hommes en général, doit-on être surpris qu'aucun d'eux n'étant d'accord avec lui-même, à cause de la variation de ses goûts, de l'inconstance de son humeur, de l'instabilité de ses pensées, & tout ensemble formant des caractères différents, les Sociétés ne soient point montées au ton du sentiment & de la raison, réglées par l'amitié, soutenues par la confiance; &, qu'au contraire, toujours sujettes aux prétentions, aux rivalités, à la méfiance, aux feux des plus violentes passions, elles ressemblent à ces météores, qui, poussés au hazard dans le vague des airs, sont toujours prêts à s'enflammer au moindre vent qui les agite.

L'homme est pourtant de sa nature le seul animal sociable. Ne le fût-il point par instinct, ses besoins le forceroient de l'être. Livré à lui seul, il seroit à la vérité sans concurrents, mais sans secours; & tout l'Univers seroit perdu pour lui, parce qu'il ne peut en jouir qu'en communauté avec le reste des hommes, & par une espèce de traité qui le met à l'abri de la loi du plus fort, ou, ce qui est quelquefois le même, de celle du plus adroit. D'ailleurs, il en est de nos âmes à peu près

comme des corps qui cesseroient d'exister, si dans le tourbillon qui les entraîne, heurtés par d'autres corps, ils n'en recevoient autant de mouvement qu'ils en communiquent. L'ame ne peut vivre si elle n'est continuellement agitée; il lui faut d'autres ames qui l'ébranlent, l'agitent, l'amusent, la dissipent. Elle se plaît alors à sortir d'elle-même: *Amat spatiis obstantia rumpere claustra*; au lieu que seule, vis-à-vis de ses propres idées, elle s'attriste, elle se relâche, elle s'obscurcit, elle ne fait point si elle ne rêve pas plus qu'elle ne pense. Il est vrai qu'alors ses plus vives passions paroissent s'endormir avec elle; mais les passions n'en sont que plus dangereuses lorsqu'on les croit assoupies; & peut-on être heureux, quand on n'en ressent point? Un vaisseau n'avance pas dans le calme. Ce ne sont point les vents qui le submergent; c'est le défaut d'attention du Pilote qui s'y abandonne & n'en fait point profiter.

Il est certain que des besoins réciproques ont formé les Sociétés, & que rien ne détruit l'agrément & les avantages, que le penchant de nos cœurs le plus odieux, l'amour-propre qui veut tout attirer à lui, & ne rien céder de tout ce qu'il croit pouvoir le flatter ou le satisfaire.

Ceux-là même n'en sont point exempts, qui, se croyant heureux, pour ainsi dire, en

ne vivant pas, traînent leur oisiveté d'une compagnie à l'autre, & n'ayant d'autre ressource pour s'oublier eux-mêmes, s'y meuvent sans objet; affectent de n'avoir ni caractère, ni humeur; prennent, selon le besoin, l'humeur & le caractère des autres; approuvent tout, ne condamnent rien; mais s'occupent néanmoins à pénétrer les intrigues pour se faire croire propres à les ménager; se rendent officieux pour devenir nécessaires, & ne cherchant uniquement qu'à faire soupçonner leur existence, embarrassent plus qu'ils ne servent ceux mêmes dont ils ambitionnent le plus l'estime & l'amitié.

Je ne connois qu'une sorte de gens qui rendent les Sociétés aimables; ce sont ces hommes nés vertueux, dont l'humeur est douce, le cœur bienfaisant, dont la bouche exprime la franchise; & une physionomie sans art, le sentiment & la candeur: qui, sévères sans misanthropie, complaisants sans bassesse, vifs sans emportement, cherchent moins à briller par leur esprit, qu'à développer dans les autres, comme par un souffle léger, celui qu'ils y soupçonnent caché dans de foibles étincelles; qui ne louent, ni ne blâment jamais par prévention, ni caprice; ne parlent point par la seule envie de parler; ornent de toutes les graces de la modestie les avis que leur arrache la confiance ou l'é-

quité; qui, d'un ton tranquille & sans prétention répriment le babil dangereux de ces prétendus beaux-esprits, prôneurs effrénés du vice, dont l'effronterie fait rougir jusqu'aux grâces mêmes qui accompagnent leurs discours; & qui enfin ne supportent les méchants que dans l'espérance de les rendre meilleurs: ainsi le soleil éclaire un marais impur sans fouiller ses rayons. Souvent leur exemple suffit pour retenir la perversion des mœurs. Ils souffrent les foiblesses qu'ils ne fauroient corriger, & jamais ils n'insultent ni à la déraison, ni à l'injustice.

LES VICES ET LES VERTUS.

JE m'étonne, Cléante, que vous trouviez si étrange l'opinion de ceux qui ne distinguent point les vices des vertus, & qui voyent de la ressemblance entre deux choses qui vous semblent si opposées. Il ne me paroît pas, du moins dans un sens, que leur systême soit si éloigné du vrai. Permettez-moi de vous exposer les raisons qui me font penser ainsi, & que je soumets cependant à vos lumières.

L'homme apporte en naissant le germe des vices & des vertus, & penche d'abord également vers les uns & les autres. Peut-être

l'inclination au mal est-elle plus forte en nous : la volonté est aveugle ; elle peut méconnoître le bien qu'elle doit aimer, & quelquefois aussi nous rendre criminels par nos vertus mêmes. Ce qui me paroît certain, c'est que nous avons la même disposition pour le bien & pour le mal, une égale liberté de choisir l'un & l'autre. La raison seule, mûrie par l'âge, aidée de l'éducation, & sur-tout éclairée par la Religion, développe en nous ces penchans opposés, & nous en marque les différences.

Une nouvelle preuve vient à l'appui de mon sentiment. Supposons qu'un homme naisse dans un désert, & qu'il y passe seule toute sa vie. Cet homme saura-t-il distinguer le vice de la vertu ? Ne se livrera-t-il pas indifféremment à l'un & à l'autre ? En s'y livrant, il ne fera sûrement que suivre les mouvemens de la nature, & il sera sans contredit vertueux sans dessein & sans mérite, & vicieux sans crime & sans remords ; abandonné à lui-même, il ne sauroit distinguer ni la vertu, ni le vice. D'où j'infere que les idées en sont innées dans nos esprits.

Effectivement la Bonté divine, ayant laissé à tous les hommes le choix de se sauver, ou de se perdre, auroit-elle pu leur refuser une égale disposition au bien & au mal, donner indifféremment des penchans plus ou moins

bon cela
oui, oui
gine : moi
après la suite
du premier
peut-être
l'auteur n'y
peut-être pas

forts pour l'un que pour l'autre? Cela sup-
 posé, je crois que, quelque distance qu'on
 ait imaginée entre ces choses, elles se rappro-
 chent dans le cœur de l'homme, & qu'avant
 que la raison soit éveillée en lui, elles sont
 semblables au minéral, qui contient en même-
 temps de l'or & de la pierre : triste mélange
 qu'opere la nature, & que ses seules forces
 ne pourroient jamais épurer. C'est à l'art à
 travailler sur cette masse informe, & c'est aussi
 à notre jugement à redresser la nature, & à
 corriger en nous les-défauts de notre pre-
 miere constitution. C'est ce que prétendoit
 Horace, lorsqu'il exhortoit à se bien exami-
 ner soi-même :

Denique teipsum

*Concute, nùm qua tibi vitiorum infecerit
 olim, &c.*

Après les maximes de la Religion, rien
 n'est si propre que la sagesse & la prudence
 humaine à nous apprendre à distinguer les vi-
 ces & les vertus. Si les hommes avoient tou-
 jours un peu d'attention sur eux-mêmes, ils
 ne se présenteroient jamais que sous un seul
 aspect. Beaux, ou du moins insupportables
 d'un côté, ils sont souvent très-hideux d'un
 autre : voilà précisément la Nature. Un hom-
 me est courageux, mais il est en même-temps
 brutal, cruel, féroce : c'est un nouvel Achille,

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer.

Un

*Car l'homme
 ne voit il
 pas, que
 cela veut
 dire, qu'il
 n'y a point
 de différence
 entre l'un
 et l'autre,
 que celle qui
 est dans la
 nature?*

Un autre, dans un état plus paisible, a acquis de la gloire; mais il se rend insupportable par un excès de hauteur & de mépris envers ceux qui, courant dans la même lice, n'ont pu atteindre où il a eu le bonheur de parvenir. Tel a de la science; mais il est enflé de vanité, & il ne peut se rassasier ni des louanges qu'il mérite, ni de celles qu'une aveugle prévention lui offre, & qu'il ne mérite point. Tel autre a de l'esprit, mais un cœur bas & digne d'opprobre. Jusques dans les ames les plus parfaites, on voit l'émulation dégénérer en envie, la bonté de cœur en imbécillité, la tranquillité se changer en paresse, la persévérance devenir opiniâtreté.

Combien d'honnêtes gens qui, semblables à certains ouvrages de l'art, n'ont que quelques beautés de détail, & dont l'ensemble ne sauroit plaire! Peut-être ne s'apperçoivent-ils pas de leurs imperfections, tant il leur est difficile de les démêler d'avec ce qui fait leur plus grand mérite: peut-être se les avouent-ils; mais ils les regardent comme une partie d'eux-mêmes, ou comme le fer qu'il faut laisser dans la playe, de peur que le blessé n'expire en l'arrachant.

Il en est qui font pis encore; ils dénaturent leurs vertus, ils en corrompent les motifs, ils en perdent tout le mérite; ils prennent plaisir, dit Horace, à gâter un vase extrêmement net.

At nos virtutes ipfas invertimus; atque
Sincerum cupimus vas incrustare.

A travers leurs dehors apprêtés & austères, on voit percer leur orgueil, on le sent, on le touche; ils semblent toujours dressés sur un autel pour y attendre des hommages, comme une récompense de la peine qu'ils se donnent pour ne pas ressembler au reste des mortels.

Nous avons beau faire; aucun de nous ne sauroit être véritablement parfait. *Quo semet est imbuta recens, &c.* Le vice est même nécessaire en ce monde pour donner de l'éclat à la vertu: ne faut-il pas des ombres pour rehausser le brillant des couleurs? du courage & de la résistance dans un ennemi pour rendre une victoire plus brillante & plus flatteuse?

Mais, comment la raison, venant à travailler sur la Nature, pourra-t-elle débrouiller ce mélange bizarre de grandeur & de foiblesse qui est en nous, ces rayons célestes qui nous éclairent, ces ombres fatales qui nous égarent? *Malè junctarum discordia semina rerum.* La raison est, sans contredit, le don le plus précieux que nous ait pu faire la Nature. Elle est l'idée même du bien & du mal; mais en est-elle toujours l'expression fidelle? le vice & la vertu ne perdent-ils jamais rien, sous son pinceau, de leur couleur

naturelle? & pouvons-nous, dans toute occasion, en juger sainement d'après les traits qu'elle nous en offre?

J'avoue qu'il faut un naturel bien pervers pour ne pas abhorrer le vol, le parjure, l'assassinat, la perfidie; mais il est des crimes, ou, si l'on veut, simplement des travers si bien embellis, qu'ils en sont méconnoissables. Il en est à qui le plaisir donne un front si riant, un air si aimable, qu'on les juge innocents, & qu'il s'en faut peu que la raison même ne les approuve. La plupart des foibleses sont aujourd'hui travesties en force d'esprit. L'avarice n'est plus qu'une sage économie; l'ambition, qu'une bienséance d'état; la fourberie est érigée en prudence, la colere en vivacité, la fierté en grandeur d'ame; les mauvais exemples sont devenus des Loix; & l'on s'imagine, qu'adopter ce que le bon sens reprouve, c'est se mettre au-dessus des préjugés du vulgaire ignorant. Ainsi, par notre faute, autant que par la faute de la Nature, les bons & les mauvais penchans demeurent mêlés & confondus dans nos cœurs; & nous ne sentons que foiblement l'attrait des vertus, nous donnons aveuglément dans les pièges du vice.

Tel est aussi le malheur de l'Humanité, que pour devenir constamment vertueux, il semble nécessaire de ne l'avoir pas toujours

été. Je fais qu'on a loué les anciens Scythes d'avoir ignoré les vices, & qu'on a prétendu qu'ils étoient plus sages avant de les connoître, que ne l'étoient les Grecs chez qui il étoit peu de vices qui n'eussent pénétré, & qui les réprimoient par des Loix séveres. C'étoit le sentiment de Justin, que l'on a vu renouveler depuis peu; mais ces Peuples, dont Quinte-Curce nous fait aussi un si bel éloge, étoient hommes comme nous, & portoit conséquemment dans leur cœur les mêmes germes de bien & de mal que nous avons reçus de la Nature. Comment donc pouvoient-ils avoir des mœurs si douces, si réglées? des fronts qui d'eux-mêmes eussent appris à rougir? La barbarie est-elle un principe de sagesse & de vertu? & pouvoit-elle produire dans des hommes isolés, & se connoissant à peine entre eux, ce que l'Atticisme le plus épuré ne pouvoit offrir en même-temps dans la Nation de l'Univers la plus civilisée?

Je n'ai jamais douté qu'il n'y eût dans l'Histoire, des Romains qui la déshonorent. Je veux pourtant bien croire que les Scythes, dont il s'agit, eussent autant de droiture & de bonne foi qu'on leur en suppose: il est naturel que dans un Peuple pauvre & tout nud, la vérité soit aussi toute nue; qu'a-t-on à ménager & à feindre, dès que, dans l'excès de la misère, on n'a pas la sottise de craindre de

devenir plus pauvre & plus malheureux ? Mais la candeur, la hardiesse, la fermeté ne font pas tout le mérite de l'homme. Que ne nous rapportoit-on en même-temps les vices affreux de ces Sauvages, leurs débauches, leurs infamies, leurs cruautés ?

C'est à quoi pareillement n'a pas voulu réfléchir ce bel esprit du siècle, qui s'est montré si épris de leurs façons d'agir & de vivre, & leur a prêté tant de sagesse & de vertus. Semblable à un Peintre, qui ayant à représenter, dans une perspective champêtre, la Nature renaissante à l'entrée d'un beau jour, des ruisseaux, des fleurs, des troupeaux, les Nymphes de Diane désarmant les Dieux de Cythere encore endormis, ne s'appliqueroit qu'à peindre un horizon, des brouillards & des vapeurs; cet homme a dédaigné, dans presque tous ses tableaux, les sites avantageux que lui offroit l'Europe policée, pour ne nous présenter que ses rêves & les fantômes de son imagination.

Si jamais, à la manière des Sauvages, il s'avisoit de transporter sa tente parmi les leurs, croiroit-il pouvoir, aussi impunément que dans le sein de nos Villes, prendre ce ton impérieux & tranchant, dont il a frondé nos Arts, nos Sciences, nos divertissements, nos plaisirs, notre Religion même ? Nous lui avons rendu des éloges pour des insultes :

qu'auroit-il à attendre de quelques masses de boue, presque toujours détrempées de sang, & se faisant un trophée des chevelures de leurs semblables plus souvent que de celles de leurs ennemis?

Pardonnez, Cléante, ce trait de vivacité contre un génie plus redoutable qu'on ne croit; qui, n'étant parmi nous que sous la garde des Muses, les insulte; qui, pour éteindre les doutes, augmente les incertitudes; pour détruire les préjugés, déracine les vertus; pour instruire l'Humanité, l'avilit & la dégrade; qui, dans le sein de la plus humble médiocrité, osant craindre la tyrannie, veut qu'on réduise les rangs, les dignités, le pouvoir & l'opulence à la plus parfaite égalité, & qui, enfin, comme un nouvel Anthée, devient plus fort chaque fois qu'il est terrassé. J'admire, sans contredit, l'élévation, la force, l'étendue, la chaleur, la facilité de ce génie; mais je voudrois que chacun lui adressât ces paroles, qu'Horace écrivoit à un de ses amis: „ Vous avez des ta-
 „ lents peu communs; mais que n'en faites-
 „ vous un meilleur usage? A quel degré de
 „ mérite & de gloire ne parviendriez-vous
 „ pas, si vous ouvriez votre cœur à la vraie
 „ sagesse, qui seule, qui que nous soyons,
 „ grands & petits, peut nous rendre aussi heu-
 „ reux, que chers & précieux à la Patrie?

Non tibi parvum
 Ingenium, non incultum est. . . . quòd si. . . .
 Quòd te cœlestis sapientia duceret, ires.
 Hoc opus, hoc studium parvi properemus &
 ampli,
 Si Patriæ volumus, si nobis vivere cari.

Mais en courant après le Citoyen de Geneve, que je n'ose me flatter de ramener, & de qui je crains, comme d'un Vésuve, une fois ouvert parmi nous, quelque nouvelle éruption plus dangereuse, je m'apperçois que je me suis trop long-temps éloigné de mon sujet. Ce n'est peut-être pas mon premier écart depuis que je traite des vertus & des vices. Leur triste assemblage me semble mettre de la confusion dans mes idées, & j'ai autant de peine à les débrouiller dans mon esprit que dans mon cœur, où je ne sens que trop la difficulté de les bien distinguer & de ne les point confondre.

J'ai dit que chacun, dès sa naissance, en porte les germes dans son cœur. Cette vérité de sentiment n'avoit besoin que de quelques exemples. J'en ai cité, qui, pour être trop communs, en sont moins sensibles, & par cela même plus honteux à l'Humanité. J'ai ajouté que la raison pouvoit nous en marquer la différence; mais que rien n'étoit plus mal-aisé à la raison même la plus éclairée, parce que

le Monde ne subsiste que par le mélange du bien & du mal, & qu'on n'y fait cas de l'un que par son contraste avec l'autre; parce que souvent ce contraste même est si peu marqué, qu'on l'apperçoit à peine; & qu'enfin, pour mieux connoître le prix de la vertu, il est expédient, utile même quelquefois, de ne pas ignorer les vices qui la combattent. C'est cette idée qui m'a donné lieu d'examiner si les anciens Scythes, par une pareille ignorance, étoient réellement plus modérés & plus sages qu'ils ne l'eussent été sans elle; & si J. J. Rousseau a raison de souhaiter que tous les hommes d'à présent leur ressemblent.

Il me reste à reprendre ma proposition, & à montrer que ceux-là sont plus solidement vertueux, qui sont mieux instruits de ce qui pourroit les empêcher de l'être. Si la vertu consiste à fuir le vice, *Virtus est vitium fugere*, pourroit-on le fuir sans le connoître? La préférence ne se donne que lorsqu'on est bien convaincu du peu de valeur de ce qu'on ne préfère pas. Rien n'augmentant le ressort d'une ame, rien ne l'enflamme de tant d'ardeur, que l'opposition qu'elle trouve au bien où elle aspire; elle mesure alors ses efforts sur les obstacles qu'elle a à vaincre; elle ne s'élançe avec plus ou moins de force sur son objet, qu'à proportion de l'espace qu'elle voit qui l'en sépare.

as d'un mot
ni d'un mot
la même chose
le vicius;
est le courage
de bien faire.

Dirai-je que, comme il est des vertus étour-
dies & indécentes, & des vertus trop inno-
centes & trop naïves, les unes doivent ap-
prendre de certains vices, qu'on pourroit
appeller sages & modestes, à modérer leur
emportement, & les autres, de quelque vi-
ces rusés & cauteleux, à user de plus de
finesse & de méfiance, & , comme dit l'Evan-
gile, presque dans le même sens, à mêler la
prudence du serpent à la simplicité de la co-
lombe?

Ce n'est pourtant pas que je prétende
qu'on doive prendre la route du vice pour
arriver à la vertu. Ne cherchons pas des en-
nemis pour avoir l'honneur de les combat-
tre; mais dans le fond il est vrai, & l'expé-
rience l'atteste, que l'on n'est jamais plus sa-
ge, que lorsqu'on a eu le malheur de ne l'a-
voir pas toujours été.

Je conviens que le devoir, comme un
créancier sévère, multiplie alors ses deman-
des à proportion des délais qu'il a été con-
traint d'accorder; mais c'est par cela même
qu'on n'est plus tenté de contracter avec lui
de nouvelles dettes, & que le plaisir qu'on
trouve à le satisfaire, est un sûr garant du soin
qu'on aura toujours de le contenter. On voit
aussi que ceux qui ont toujours édifié le Pu-
blic par leurs vertus, n'en sont jamais autant
considérés que ceux qui ont cessé de le scan-

voir: mais n'parce que leur vertu vaut mieux
 daliser par leurs désordres; & qu'enfin, pour avoir éprouvé le joug des passions, on n'en est que plus propre à mieux sentir les douleurs & le besoin de la vertu qui nous en délivre.

mais a cause de la diffin

cette qui

tant ramène

pour la rega

ner. Et

cela même

proove

contre l'au

teurs.

LES PASSIONS.

VOUS prétendez, mon cher Cléante, que ce que les hommes connoissent le moins, c'est leurs passions. Permettez-moi d'être d'un avis contraire. Il est bien vrai que les passions nous ôtent la connoissance de nous-mêmes; mais il n'en est point, quelque repliées qu'elles soient au fond de nos cœurs, qui puissent échapper à nos regards, si peu que nous soyons attentifs à les épier & à les suivre. Il en est une sur-tout, dans chacun de nous, toujours aisée à démêler; c'est celle qui régit & maîtrise toutes les autres, qui les fait agir ou les remplace, qui les rechauffe ou les éteint: elle n'attend d'ordre que d'elle-même, ne connoît d'autres goûts que les siens, n'approuve que ses idées: elle est l'ame de nos actions, le principe de nos mœurs; elle gouverne notre raison, elle nous tient lieu de génie; & malheureusement encore, elle ne change, ni ne vieillit, & rend trop sen-

sible au-dehors ce qu'elle opere au-dedans de nos ames.

Aussi cette passion privilégiée & favorite est la forme distinctive des caractères : elle est, à leur égard, ce que les traits sont aux visages. C'est la physionomie des cœurs, & elle les décele plus sûrement que celle qui sert communément à distinguer un homme d'avec un autre.

Ce seroit peut-être encore une espece de bonheur, que cette passion donnât l'exclusion à toutes les autres, & qu'elle fût, à leur égard, comme un lierre qui les étouffât en les embrassant; elle en seroit moins vive & moins forte, & sous un maître absolu nous ne serions point esclaves d'autres tyrans aussi cruels, quelquefois plus despotiques. Mais les passions, même les plus opposées, croissent & subsistent sur le même terrain. Il n'en est point qui ne puissent servir à la passion dominante, & qui ne la servent aussi fidèlement, que si elles n'aspiroient pas à lui arracher, chacun à leur tour, la souveraineté qu'elle s'arrogé. Ainsi, l'ambitieux devient avare pour se ménager les moyens de parvenir; il se rend jaloux du mérite qui lui fait obstacle, il hait mortellement ceux qu'il ne peut atteindre, ceux mêmes qu'il a le bonheur de devancer. Ainsi, l'avare donne quelquefois dans la prodigalité, & le prodigue se laisse souvent déshonorer par une sordide avarice.

Il semble qu'on pourroit réduire les passions à trois classes ; celles que l'esprit conçoit, celles que le cœur enfante, celles que la raison approuve & soutient. Je ne dis pas qu'elles ne viennent toutes en même-temps de ces trois sources ; mais il en est qui tiennent plus de l'une que de l'autre, & c'est ce qui me donne lieu de les distinguer par celle d'où chacune découle plus particulièrement.

Les passions de l'esprit sont présomptueuses & constantes comme lui : les autres ne se développent ordinairement que par des progrès lents & sensibles : on en voit les semences germer & mûrir. Celles-ci naissent en un moment ; ce sont des étincelles qu'on n'a pas plutôt apperçues, qu'elles ont causé un incendie. Les desseins les plus mal conçus leur paroissent raisonnables : elles changent les apparences en certitudes, rapprochent les objets les plus éloignés, s'en créent de nouveaux, saisissent tout avec force, n'ont ni frein, ni repos ; se combattent, se croisent, se détruisent ; s'éteignent aisément, se rallument de même ; ont plus de faillies que de suite, & sont d'ordinaire plus aisées à surmonter qu'à prévenir.

Celles du cœur ont plus de consistance & de forces, & , si j'osois le dire, plus de sang & de nerfs : ce sont elles proprement qui sont & défont tout ici-bas. Les Rois, d'un

seul regard, peuvent ébranler la terre; les passions dont je parle, sont plus souveraines qu'eux; elles les maîtrisent & les subjuguent aussi aisément que le plus vil des mortels.

De toutes les passions de cette classe, la plus séduisante, la plus commune, la plus impérieuse, souvent la plus durable, toujours la plus difficile à vaincre, c'est l'amour; espece de tribut que chacun doit à l'Humanité. La Jeunesse n'attend pas qu'on le lui demande, & la vieillesse épuisée le paye du moins par ses desirs.

C'est en vain que de siècle en siècle on s'est prescrit des remèdes contre cette passion, & qu'on s'est transmis des leçons ou pour s'en guérir, ou pour s'en défendre; il en est d'elle comme de ces corps qui roulent dans un précipice, dont chaque instant redouble la vitesse, & que rien n'arrête, que leur entière destruction. L'amour ne peut s'éteindre que de lui-même: il n'est jamais plus opiniâtre que lorsqu'il s'apperçoit que l'on conspire contre lui. Le cœur où il s'est établi, est comme une fontaine trop vivement agitée, & qui ne peut reprendre sa première limpidité, si elle ne se la redonne elle-même: tout autre moyen ne serviroit qu'à la troubler encore plus.

On cesse souvent d'aimer à force de se connaître; il est des ames qui, venant à se montrer, enlaidissent la beauté même; il est aussi

des beautés, à qui il en a peu coûté pour plaire, & à qui il en coûte trop pour plaire long-temps : un seul moment de dégoût peut conduire à l'indifférence; la moindre importunité peut faire naître la plus parfaite aversion. Il n'est pas étonnant de voir cette dernière passion succéder à la plus vive tendresse. Les passions se tiennent toutes par la main, & les plus opposées se touchent. On peut passer de l'amour à la haine, & aussi aisément de la haine à l'amour.

Il est inutile de dire que la haine est aussi une passion du cœur, & celle qui s'y déploie & s'y fortifie le plus dès qu'elle s'y est fait un passage. Les bienfaits n'y jettent point de si profondes racines; & si la rivalité l'y a introduite, il n'est guères plus possible de l'en arracher. Celle-ci marque cependant plus de motifs d'estime, que n'en prouveroit l'aveu le plus ingénu d'un mérite approuvé.

Il n'est presque point de haines qui ne soient injustes. On diroit que la plupart des hommes craignent toujours de manquer d'ennemis. Les uns ne doivent les leurs qu'à leurs défauts, & ne haïssent que parce qu'on a sujet de les haïr : les autres, naturellement soupçonneux, croient trouver de sinistres desseins dans les actions même les plus indifférentes. Il suffit à quelques-uns qu'on ne suive pas des conseils qu'ils ont donnés, ou qu'on

prétende leur en faire exécuter qu'ils ne veulent point suivre. Il en est qui s'imaginent rencontrer par tout des ingrats, & tirent des sujets d'inimitié, & des biens qu'ils ont faits, & de ceux qu'ils n'ont pas faits, & qu'ils auroient eu regret de faire. Peut-être y en a-t-il dont la malignité, forcée d'admirer des talents ou des vertus, ne prend le parti de les haïr, que pour se délasser d'un hommage dont elle n'est jalouse que parce qu'elle ne peut point le mériter.

Mais quand les animosités seroient mieux fondées qu'elles ne le sont d'ordinaire, il n'en est point qui ne fût toujours un grand fardeau à soutenir : ce seroit uniquement punir sur soi les fautes d'autrui. Heureux ceux qui ne se vengent qu'en pardonnant, & qui, toujours prêts à oublier les torts qu'on ose avoir avec eux, ont toujours attention à n'en avoir avec personne !

Les passions qui s'autorisent de la raison, l'ont déjà séduite ; & il ne reste plus de moyens de les contenir, s'il n'en survient d'autres qui les répriment. Il est mal-aisé de reconnoître celles-ci ; elles n'ont point cet air d'ivresse, ni ces fougueux accès qui dévoilent celles de l'esprit & du cœur ; elles prennent le masque du devoir & en affectent la tranquille assurance ; elles semblent ne rien craindre qui puisse les troubler : ce sont, à proprement

parler, des passions stoïques; mais elles n'en sont que plus dangereuses & plus difficiles à subjuguer.

C'est par elles que l'avare se dit qu'il est bon d'être riche; l'ambitieux, qu'il est honorable de parvenir; le voluptueux, qu'il est utile, nécessaire même d'adoucir, par les plaisirs, les amertumes de la vie. C'est par elles, que l'envieux se flatte de n'avoir qu'une noble émulation; l'orgueilleux, de n'aimer la gloire que comme un aiguillon puissant qui l'anime aux plus hautes vertus; le médisant, de n'avoir d'autre dessein que d'inspirer de l'horreur des vices, & par amour pour la vérité, de ne vouloir pas peindre un Alecton en Vénus, un Therfite en Achille; le vindicatif, de ne poursuivre son ennemi, que pour le punir & le rendre plus sage. Ainsi, la plupart de nos passions deviennent pour nous des règles de conduite, & peu s'en faut que nous ne les estimions des vertus.

*n pas sans
passions:
qui se disent
passions est
des règles*

Il n'est cependant pas possible à l'homme de vivre sans passions: elles sont de son être, & y tiennent plus intimement que les vertus: du moins doivent-elles y précéder celles-ci, puisque les vertus les supposent, & ne sont que des mouvements qui en reglent les transports ou qui les répriment. Les passions ne sont point en nous par droit de conquête, elles y sont par droit d'héritage; c'est la Nature

qui les donne, & la Nature ne fait rien en vain.

Un homme sans passions ne feroit tout au plus qu'un automate ; encore un automate a-t-il en lui des ressorts qui le font mouvoir. On l'a dit long-temps avant moi ; les passions sont à nos ames ce que les vents sont à un vaisseau qui vogue en pleine mer. Nous ne saurions agir, si elles ne nous poussent ; & elles ne le font diversément, que selon le plus ou le moins d'adresse & d'attention que nous avons à user du secours qu'elles nous offrent, ou, si l'on veut, suivant la diversité de nos caracteres, ainsi que les vents ne servent que selon la construction & la forme, la pesanteur ou la légèreté des vaisseaux.

Il y a des hommes qui ont plus de passions, d'autres qui en ont moins ; & lesquels pense-t-on les plus heureux ? A mon avis, ce sont ceux qui en ont le plus. Peut-être croira-t-on ce sentiment un paradoxe : il est cependant moins étrange qu'il ne le paroît. Quand un penchant à la vertu se joint à d'autres penchants qui lui ressemblent, ou qui du moins ne le contrarient point, peut-on disconvenir qu'il n'en ait plus de chaleur & de force ? Mais, dira-t-on, si quelque penchant déréglé s'allie aussi à d'autres qui lui soient analogues, n'en sera-t-il pas également plus vigoureux, plus ardent, plus terrible ? Cela est vrai : mais plus les passions, de quelque nature qu'elles

sans desir
inclinations
aut: mais
qu'and celles
ci ont gage
la des pas
contre la
nature: elle
seraient
passions

soient, sont violentes & impétueuses, moins elles comportent de danger, moins elles sont difficiles à vaincre. Plus leur mouvement est rapide, moins il est durable. Une grande passion porte sur trop d'états différents; il ne faut que l'ébranlement d'un seul pour faire crouler tout l'édifice. C'est un feu qui d'ordinaire se consume & meurt en pétillant.

Il n'en est pas de même des passions indolentes, & qui paroissent plus éteintes qu'assoupies; il est des tempéraments froids, dont on prendroit la tranquillité pour une espèce de léthargie, & qui, une fois dominés par un vice, ne peuvent presque plus s'en affranchir.

Pour mieux développer ma pensée, rapprochons un de ces êtres inanimés d'un esprit actif & bouillant, & supposons-les tous deux épris d'un même penchant qui les tyrannise. L'un le suit nonchalamment sans le connoître, ni s'appercevoir des écueils où il se laisse entraîner; toujours content de lui-même, il vit heureux par son seul repos: ni les conseils, ni les remontrances ne le touchent. L'autre, vif & plein d'ardeur, se livre à sa passion avec tout le feu dont il est capable; mais ce même feu qui l'échauffe, l'éclaire. Son penchant l'emporte, mais il le mène aussi; c'est un cheval fougueux qu'il pousse, qu'il retient, qu'il conduit, qu'il laisse du moins pour le dompter, & dont la fureur se

ralentit aussi-tôt qu'elle est satisfaite. Celui-ci a autant de honte de son courage, que de sa foiblesse; l'indolent n'a ni foiblesse, ni courage; il n'a du goût ni pour le vice, ni pour la vertu; il n'avance, ni ne recule; il ne pense, ni ne rêve; & ce qu'il est une fois, il l'est pour toujours. Son état est donc moins heureux & plus à plaindre, que celui d'un cœur que la même vivacité éloigne de son devoir, & l'y rappelle, & qui, enchaîné par le vice, rompt ses liens par inconstance, ou ne les défend point contre le temps qui les use peu à peu.

Absolument parlant, quelque dangereuses que soient les passions, elles ne le sont précisément que par leur séjour obstiné dans un cœur qui ne veut point s'en défendre. C'est nous qui les rendons invincibles par notre peu d'attention à les étouffer dans ces premiers moments d'allarmes, où je ne fais quel pressentiment nous avertit de les craindre. Nos premières foiblesse nous donnent des remords, les secondes les supportent, les dernières les méprisent. Ainsi un nageur timide qui redoute la fraîcheur de l'eau, l'éprouve un peu sur les bords, frissonne, recule, avance, & à force d'émotions & d'essais, s'y plonge tout entier, & regrette, souvent trop tard, d'avoir appris à ne la point craindre.

LE BONHEUR
ET
LE MALHEUR.

ON n'a jamais cessé de déclamer contre l'amour-propre. On le prétend la source de tous les vices , jusques-là qu'un des plus beaux esprits de notre siècle le compare à un ballon gonflé de vent , & dont , à la moindre piquure qu'on lui fait , il ne sort que des oranges. Si j'ose dire ce que je pense , je crois l'amour-propre moins dommageable qu'utile , & je le regarde comme un sentiment inné qui veille au bien de chacun de nous en particulier , & qui , toujours agissant , n'est occupé qu'à nous procurer le bonheur que nous souhaitons , & à nous faire éviter les malheurs qui nous menacent. S'il n'étoit ainsi , il cesseroit d'être ce qu'il est , & ce qu'annonce le nom même qu'il porte.

Ce n'est pas toujours la raison qui nous montre plus sûrement ce que nous devons craindre ou désirer , ce que nous devons rejeter ou suivre. Elle ne semble faite que pour nous quereller , quand nous nous égarrons ; rarement elle se donne la peine de nous

conduire. C'est nous qui l'entraînons, plutôt qu'elle ne nous gouverne; semblable en cela à un nageur mal-adroît qui se laisse attirer au fond de l'eau, en voulant donner la main à ceux qui se noyent.

L'amour-propre nous fait mieux sentir ce que les objets doivent avoir pour nous de dégoût ou d'attrait, de vrai ou de faux, de bon ou de nuisible. Les passions ont moins de prise sur lui que sur la raison; & si, comme elle, il s'endort quelquefois, le moindre murmure l'éveille.

Au reste, je ne le considère ici que comme l'enfant de la Nature, & non comme l'ouvrage de nos sentiments. Je connois l'art malheureux que nous avons de tout corrompre. Aussi est-il un amour-propre insolent, qui nous porte à n'aimer que nous, à n'aimer rien que par rapport à nous, à désirer que tous les biens, tous les plaisirs, tous les honneurs ne soient que pour nous. C'est lui qui nous rend violents, inquiets, envieux, cruels, insupportables aux autres & à nous-mêmes; mais autant qu'il met, sans le vouloir, d'obstacle à notre bonheur, autant l'autre amour-propre cherche à lever tous ceux qu'il y rencontre. Il est vrai que, semblable encore à la raison, qu'il est toujours prêt à suppléer, il nous éclaire sans nous échauffer; mais il n'a d'autre vue que notre contentement, & sans haine, sans

jalouſie, ſans orgueil, il ſ'en occupe ſans ceſſe. Il eſt comme la ſentinelle de nos cœurs, toujours attentif à obſerver les nuages & les tempêtes, toujours prêt à donner l'allarme, pour que rien n'en puiſſe troubler le calme & la ſérénité.

Si cette eſpece d'amour eſt rare parmi les hommes, il ne faut pas ſ'étonner que le bonheur le ſoit auſſi, & que les malheurs le ſoient bien moins encore. C'eſt cependant de quoi l'on ſ'occupe le plus, & à tout moment, ſur toute la ſurface de la terre.

Les converſations dans les Sociétés ne roulent que ſur le bonheur ou ſur le malheur. Y parle-t-on de politique, on ſe rappelle tout ce qui peut contribuer à la proſpérité d'un Etat, où en occaſionner la ruine. Les nouvelles du temps donnent lieu à des réflexions ſur les circonſtances heureuſes ou malheureuſes des événements qu'on rapporte. S'agit-il des affaires des Particuliers, c'eſt toujours dans le point de vue de bonheur ou de malheur qu'on les conſidere. Si l'on ſe rencontre, ne commence-t-on pas toujours par ſ'informer des raiſons qu'on a de ſe réjouir ou de ſ'attriſter? & quel homme eſt lui-même un ſeul moment ſans reſſentir de la joye ou de la tritèſſe?

Ce qui doit ſurprendre, c'eſt que, malgré l'expérience continuelle des divers moyens

qui, dans une infinité d'occasions, ont produit le bonheur ou le malheur, on n'en connoisse point encore la cause. On voit en effet tous les jours les apparences de l'un & de l'autre démenties par l'événement. Un bonheur paroissoit certain, il vient à manquer; un malheur, au contraire, qui sembloit inévitable, se change en un bonheur qu'on n'osoit espérer. D'où cela peut-il venir? Les uns l'attribuent à la Fortune. Horace lui donnoit le pouvoir d'élever tout d'un coup au plus haut degré de félicité, les plus misérables des hommes, & de changer en funérailles les triomphes les plus pompeux :

Præsens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus, vel superbos
Vertere funeribus triumphos.

Mais Horace parloit-il de bonne foi? & quoique long-temps avant lui on l'eût érigée en Divinité, & qu'il l'appelle ainsi lui-même: *ô Diva gratum quæ regis Antium*, peut-on s'imaginer qu'il la crût maîtresse du sort des mortels, lui qui veut ailleurs que tout honnête homme méprise autant ses faveurs que ses disgraces, & qu'on préfère à la honte d'en être esclave, le plaisir de ne dépendre que de soi?

Sapiens, sibi que imperiosus.
Responfare cupidinibus, contemnere honores

Fortis, & in se ipso totus teres, atque rotundus;...
In quem manca ruit semper fortuna.

Celui-là, dit-il encoré, n'a-t-il pas raison, qui exhorte tout le monde à la braver avec autant de fierté, qu'elle montre d'insolence ?

.....Fortunæ responfare superbæ
Liberum & erectum præsens hortatur & aptat.

C'est de la populace des Païens que nous avons emprunté le terme de Fortune, & l'idée qu'ils y attachoient d'une puissance bizarre qui couronne indifféremment le vice & la vertu, & qui devrait faire craindre le malheur plus que le crime. Deux motifs, si je ne me trompe, les engagoient d'en juger ainsi. Animés d'un esprit républicain, ils vouloient égaler tous les hommes sous l'empire absolu d'un Destin inévitable. Ainsi les Héros d'Homere ne sont représentés, que comme des victimes forcées d'une aveugle & inflexible Fatalité. Ainsi, Oreste, coupable sans le vouloir, est agité par les Furies toujours attachées à ses pas; & Atrée, bien plus exécrationnable, jouit tranquillement du jour qu'il a fait pâlir.

Ajoutons que s'ils aimoient à se figurer une Divinité distribuant sans ordre & sans regle les biens & les maux, *Ludum insolentem ludere pertinax*, & les distribuant toujours
d'une

d'une maniere soudaine & imprévue, c'est qu'ils ne vouloient point s'accuser eux-mêmes de leurs propres malheurs; & que plutô qu'ils reconnoître le rapport intime avec leurs penchans, leurs vices, leurs foibleffes, ils les rejettoient sur une cause chimérique, qu'ils savoient bien pouvoir insulter impunément. Aussi Juvenal n'attribue qu'aux seuls mortels l'apothéose de ce fantôme: *Te nos facimus, Fortuna, Deum, cœloque locamus.*

Je croirois volontiers que l'un & l'autre de ces motifs nous ont portés à regarder du même œil que les Anciens, cette vaine & ridicule image. Sans être follement passionnés pour le gouvernement populaire, nous aimons assez comme eux l'égalité des conditions; & nous n'avons pas moins de plaisir de voir les grands & les riches aussi peu assurés de la durée de leurs biens, que les plus infortunés du reste des humains de la continuité de leur misere. Nous sommes ravis de nous voir tous dépendre du même Destin, & de savoir qu'il peut aussi aisément réduire l'aigle audacieux à raser tristement la terre, qu'attirer de l'humble toit d'une cabane le passereau timide, & d'un vol sûr & rapide, le faire planer dans le plus haut des airs. N'est-il pas vraisemblable aussi que nous n'imputons nos malheurs à la Fortune, que pour nous épargner la honte de nous les être attirés? Mais en cela, plus

injustes que les Païens, nos modeles, nous ne l'accusons que de nos maux, & nous nous flattons d'être les seuls auteurs de tous les biens qui nous arrivent.

Il en est parmi nous qui, pour assigner une cause à l'instabilité des choses d'ici-bas, ont substitué le Hazard à la Fortune : autre mot aussi vuide de sens, nouveau rien, qu'on ne peut saisir, que l'imagination qui le suppose ne peut concevoir, & qu'elle voudroit anéantir au moment même qu'elle lui donne l'être. C'est, pour la plupart des hommes, le seul levier capable de remuer l'Univers; c'est le hochet de la populace, qui croit le reconnoître sur-tout, lorsqu'après beaucoup de soins & les mesures les plus sages, pour se procurer quelque avantage, ou pour se garantir de quelque revers, on s'apperçoit que ce n'est point précisément des démarches qu'on a faites que vient l'événement heureux ou malheureux, & que je ne sais quoi de bizarre & d'imprévu le conduisoit insensiblement par des sentiers inconnus à la prudence humaine.

Mais ce je ne sais quoi, que l'on appelle Hazard, peut-il être la cause de quelque chose, dès que lui-même il n'est rien? Il ne resteroit donc qu'à se le figurer tel qu'Ovide nous dépeint l'Amour, traînant la Sageffe les mains liées derriere le dos, & domptant les hommes & les Dieux mêmes. Non, le Hazard n'a

non plus de pouvoir sur ce qui nous arrive au-dehors, que sur ce qui se passe au-dedans de nous-mêmes.

Il est des rapports essentiels des causes avec les effets, qui, pour être cachés, n'en sont pas moins réels & nécessaires. La Nature a son mécanisme & ses ressorts; & si peu qu'on l'étudie, on apperçoit la plus parfaite unité dans ses desseins. Tous ses ouvrages, par une échelle immense & continue, sont liés entr'eux, dépendants les uns des autres, & placés avec une telle gradation, une telle harmonie, un ordre si sagement combiné, qu'ils concourent tous, & d'un commun effort, au mouvement qui la soutient & qui la rend toujours semblable à elle-même. Disons mieux encore : il est un Etre éternel, qui de son souffle anime la Nature, & qui seul a le pouvoir de faire éclore & marcher chaque chose en son rang, & qui ne paroît en disposer contre notre attente, que parce que nous ignorons ses loix, ses vues, ses motifs. Ce n'est donc ni la Fortune, ni le Hazard, ni même la Nature elle seule qui reglent tout ici-bas; & ce que nous appellons bonheur ou malheur, n'est qu'une suite du plan invariable, qui fait naître les événements les uns des autres, & les amene comme autant de chaînons qui s'engagent d'eux-mêmes, & par des rapports inconnus en attirent d'autres, à qui

des relations aussi secretes viennent successivement en lier de nouveaux.

Ce sont ces rapports, que nous ne pouvons connoître, ni même souvent pressentir, qui nous font imaginer de l'incorrection & du désordre, de la dissonance & de la contrariété dans la plupart des accidents de la vie. Nous en jugerions différemment si nous pouvions découvrir le dedans de la machine. Nous verrions que tout y tient l'un à l'autre, & que le mouvement qui fait végéter le brin d'herbe dans nos champs, peut être aussi réellement l'occasion, que la suite de celui qui fait mouvoir les astres. Nous verrions qu'il n'est point dans l'Univers de mal absolu, & qui ne soit un bien relatif dans les mains du Moteur Souverain de tous les êtres. Ce seroit à nous, pour réussir dans nos projets, à étudier les liaisons des choses, à saisir leur convenance, à prendre, si j'ose ainsi dire, leur heure & leur moment; mais nous ne pouvons autre chose que nous abandonner à la Providence, qui seule le connoît, & il ne nous reste qu'à supporter avec patience ce que nous appellons malheur, & à ne pas trop compter sur ce que nous croyons pouvoir nous procurer des jours heureux & tranquilles.

Il y a généralement dans nos cœurs un sentiment commun qui a contribué à former les premières Sociétés, & qui, parvenu au

point où il est aujourd'hui, paroît cependant moins propre à les entretenir qu'à les dissoudre. Ce sentiment est le desir pressant & continu du bonheur ; & ce desir est de tous les âges, de tous les caracteres, de tous les climats, de toutes les conditions de la vie. Il porte plus ou moins sur les objets qui peuvent le remplir ; mais il porte également sur tous. Autant d'especes de bonheur, autant de transports qui nous agitent. Rarement un bonheur isolé peut nous satisfaire ; nous voudrions les avoir tous à la fois, & les posséder sans altération, ni partage.

Ce qui doit le plus surprendre, c'est que nous ignorons pour l'ordinaire en quoi consiste le bonheur, & quels sont les moyens de nous le procurer & d'en jouir. À mon avis, tout bonheur doit être conforme aux penchans habituels du cœur qui le poursuit ; il doit être durable, & tellement indépendant, que rien, si nous ne le voulons, ne puisse nous l'arracher & nous en dépendre.

Est-ce là le propre de chaque espece de bonheur ? Ne recherche-t-on pas comme analogue aux affections naturelles, & , si j'osois le dire, aux talents du cœur, ce qui s'y accorde le moins ; comme durable, ce qui doit finir nécessairement ; comme indépendant, ce qui n'ayant point sa source en nous-mêmes, peut nous être enlevé par le moindre accident ?

Combien de gens nous paroissent dans la plus brillante prospérité, qui n'en sont point flattés, autant que par bienfiance ou par orgueil ils affectent de l'être ! L'ambitieux s'estime-t-il heureux, pour être riche ? l'avare, pour être au comble des honneurs ? Et n'est-ce pas toujours des goûts passagers & rapides qu'on cherche à satisfaire, plutôt que les penchans du caractère, qui n'est jamais le même dans tous les hommes, & qui fait éprouver sans cesse que tout ce qui est bon dans la Nature, n'est pas également bon pour tous les êtres qu'elle a formés ?

Je ne dis rien du peu de durée du bonheur, qui, semblable à l'éclair dont toute la force est dans sa naissance, n'a d'ordinaire qu'un éclat qui se dissipe presque au moment qu'il paroît. Mais ne fût-il aucun bonheur qui ne fût aussi permanent qu'on le desire, pourroit-il se soutenir contre la langueur de la satiété, l'ennui de l'indifférence, l'instabilité de l'humeur, le raffinement de la délicatesse, contre la crainte même de la voir finir, qui suffit souvent elle seule pour l'affoiblir, & le corrompre ?

Je ne parle pas non plus des obstacles journaliers que le bonheur trouve dans les maux physiques qui l'assiègent de toutes parts, & peut-être encore plus dans la foule des soucis qui voltigent autour des lambris dorés, &

le chassent devant eux plus vite que les vents
ne chassent les nues : *ocyor cervis, & agente
nimbos ocyor Euro.*

Je viens aux moyens de l'acquérir ; mais
d'abord je voudrois pouvoir dissuader tout
le monde de courir après lui. On n'est heu-
reux en effet qu'autant qu'on ne pense point
à l'être. Je ne m'arrête point à établir cette
vérité de raison & d'expérience. Je demande
seulement ce qui peut être un bonheur lors-
qu'on en jouit, dès-lors que, pour y parve-
nir, il faut en quelque sorte en détourner les
yeux, ne point s'en occuper, ni le désirer,
ni le connoître. Je pourrois ajouter que notre
fort est donc bien malheureux, si, pour possé-
der un bien, nous devons commencer par
l'ignorer, tandis que le Ciel se fait une espee
de plaisir de nous faire prévoir les maux qui
nous menacent. C'est de quoi se plaint Lu-
cain dans ces Vers que je me rappelle :

Cur hanc tibi, Rector Olympi,
Sollicitis visum mortalibus addere curam
Noscant ventaras ut lira per omnia clades ?

Je reviens, & je dis, qu'il n'est pas jusqu'aux
moyens qu'on employe pour parvenir au bon-
heur, qui ne le gâtent d'avance. Je n'en con-
nois qu'un seul, qui est un bonheur lui-mê-
me : c'est le bon usage de la raison.

Je me représente ici un homme jetté tout

à coup dans ce vaste Univers. Etonné de l'immense étendue qui l'environne, & ne sachant encore quelle sera sa destinée, il porte par-tout un regard inquiet, il craint, il espère, il veut être heureux; mais il n'éprouve que des sensations désagréables, des besoins douloureux. Les éléments se combattent, les saisons changent, les jours varient; il ne marche que sur des chardons & des ronces. Aucun objet extérieur ne le ménage, ni ne lui obéit; il semble ne porter qu'à regret le poids de son existence. Il voit des êtres faits comme lui; doit-il les éviter, doit-il s'en approcher & vivre avec eux? S'il les fuit, il manque de tout: s'il entre dans leur société, ses bras se multiplient en quelque sorte; il a part à leur savoir, à leur industrie, succès de leurs travaux. Les ports, les marchés, les grandes routes s'ouvrent devant lui; les climats les plus éloignés viennent lui offrir leurs productions; la terre lui prodigue ses fruits; toute la Nature est à lui; il devient comme le Souverain de tout le Monde.

Mais dans ce nouvel état, il a des devoirs à remplir. S'il veut commander à ses nouveaux hôtes, ils se révoltent. Il faut qu'il confonde ses intérêts propres avec les leurs; qu'ils lui deviennent, en commun, aussi chers qu'ils lui sont utiles; qu'il tienne à eux par des services effectifs, autant qu'ils tiennent à lui par

les secours qu'ils lui prêtent. Dès-lors, la justice, la prudence, la modération, toutes les vertus morales lui deviennent nécessaires. Il ne peut être heureux, s'il ne les pratique; mais dès ce moment aussi, le bonheur qui l'eût toujours fui auparavant, devient pour lui le vrai bonheur, & le seul bonheur constant & solide. Il est conforme à ses sentimens; cet homme n'en a d'autres que ceux d'un être sociable, que la raison éclaire. Ce bonheur est durable, parce que la raison ne se dément jamais; & il est indépendant, parce qu'aucune puissance, quelle qu'elle soit, ne peut commander à la raison, ni se la soumettre.

Les regles, pour y parvenir, ne sont point séveres : elles ne tendent qu'à éloigner tout ce qui est nuisible à la nature de l'homme. La raison ne s'oppose à aucun plaisir honnête & compatible avec la tempérance, à aucun goût conforme à la justice, à aucune affection que la probité permet, & que l'honneur & la bien-séance avouent.

Elle est cause enfin que le bonheur qu'elle procure ne dépend d'aucun succès. Je l'ai déjà dit, le moyen devient ici la fin. Elle est un bonheur elle-même; l'adversité ne l'abat ni ne l'altère; & telle qu'un édifice fondé sur le roc, elle brave la fureur des vents & des orages.

Qu'importe, en effet, à cet homme, que je viens de placer dans la Société comme sur un théâtre, où il doit figurer durant le court espace de sa vie; que lui importe du rôle qu'il doit y jouer? Sa félicité ne consiste qu'à s'y comporter de manière à pouvoir en recueillir les avantages qu'il vient y chercher. Qu'il y soit un Achille, ou un Agamemnon, aucun personnage ne lui est propre que celui d'homme sociable, qui lui est commun avec le dernier des Acteurs. C'est le seul titre qu'il puisse avoir aux biens communs de la troupe, s'il en remplit fidèlement les devoirs. Son bonheur ou son malheur ne peuvent venir que de son exactitude ou de sa négligence à les remplir. Tout le reste n'est qu'illusion & fantôme; ce n'est que dans nos vertus ou nos vices que nous devons chercher la source de nos biens ou de nos maux.

LES ÉTATS DE LA VIE.

BIEN des gens sont persuadés qu'il devoit n'y avoir aucune inégalité de rang & de condition parmi les hommes. Ils prétendent que la fin pour laquelle le premier homme fut créé, ne rendoit point cette inégalité nécessaire; que ses descendants s'igno-

rerent long-temps; que, dans la simplicité, &, pour ainsi dire, dans la fleur de la Nature, on n'avoit aucune idée d'usurpation & de servitude, & qu'on ne soupçonnoit même pas que les distinctions & les dignités, qui maintenant honorent moins ceux qui les possèdent, qu'elles ne dégradent l'Humanité, pussent jamais exister & devenir des objets d'ambition & de jalousie. Ce sont les vices, dit-on, ces fruits malheureux de la désobéissance de notre premier Pere, qui ont fait des Maîtres & des Esclaves, élevé les uns à un état de grandeur & d'indépendance, & réduit les autres à un état de bassesse & de sujétion.

Ce sentiment porte avec soi un air de vérité; mais si je n'ose le contredire, je crains aussi de l'adopter. Ce n'est pas que je ne reconnoisse les malheurs arrivés au Genre-humain par le crime du premier homme; mais je ne puis concevoir qu'il y eût eu moins d'inégalité sur la terre, si ce crime n'eût point été commis. Peut-on le révoquer en doute, dès que dès ce moment on admet une suite de peres & d'enfants, & conséquemment de l'autorité dans les uns, & une dépendance absolument nécessaire dans les autres.

Je veux bien que d'abord cette inégalité n'ait subsisté que dans l'étroite enceinte de chaque famille. Je prends même plaisir à me

représenter la race humaine dans son enfance, non pas telle que les Poëtes nous l'ont décrite sous le nom de l'âge d'or. Je ne dirai point, d'après eux, que des sources de lait & de vin se répandoient alors de toutes parts sur la terre; que le miel découloit des chênes, & que la Nature produisoit d'elle-même les fruits les plus délicieux. Ce qui est du moins vraisemblable, c'est que les hommes, sachant encore à peine bégayer les sons d'une langue qu'ils se formoient peu à peu, d'après leurs perceptions & leurs besoins, vivoient entr'eux dans les douceurs de la confiance & de la paix. Desirant peu de choses, & pouvant se les procurer aussi aisément que l'air & l'eau, dont aucun d'eux ne jouissoit à l'exclusion des autres, ils passoient leurs jours sans inquiétude, sans haines, sans querelles, sans discussions. Simples, & peut-être innocents sans vertu, ils ne s'occupoient qu'à bien tracer des sillons : *Docta ligonibus versare glebas*; ou tranquilles à l'ombre d'un ormeau, à voir paître leurs troupeaux dans des campagnes fleuries. Ils ne connoissoient, selon l'expression d'Horace, que je cite encore avec plaisir, ni la trompette guerrière qui appelle aux combats, ni les mers irritées, qui effrayent, & que nous défions. Ils n'étoient point obligés de paroître au barreau pour y arracher les fruits de leurs travaux des mains d'un usurpateur.

injuste, ni d'aller dans les anti-chambres des Grands, mendier, en rampant, une protection utile. Etant tous alors sur la même ligne de fortune, de pouvoir, d'aisance & de bonheur, il ne pouvoit sans doute y avoir entr'eux ni subordination, ni dépendance.

Mais lorsque, de cet état d'enfance, le Genre-humain parvint à un âge plus avancé; lorsqu'il sentit les premiers aiguillons de la gloire ou du plaisir; lorsque les familles, jusqu'alors séparées, furent réunies & formèrent diverses Sociétés, où l'on se connoissoit à peine; lorsqu'il y eut différens degrés de talents & d'industrie, degrés nécessaires pour l'avancement des Arts; lorsque la force, l'impudence & l'artifice, furent appellés au secours de l'indigence & de l'incapacité; lorsqu'enfin l'homme, jetté pauvre & nud dans le Monde, & d'abord sensible aux soins de ceux qui l'avoient élevé, crut ne rien devoir au reste des hommes, & pouvoir les attaquer sans risque, ou leur résister avec succès, il fallut l'assujettir à des regles d'ordre & de conduite; il fallut, par des Loix austeres, achever d'anéantir l'égalité qu'il s'efforçoit lui-même de détruire, & attribuer à quelques-uns de ses semblables un pouvoir capable de l'enchaîner pour le bien commun de l'Humanité.

Ainsi, sans remonter jusqu'au temps de

notre premier Pere, & l'accuser de la dépendance où nous vivons, elle devoit éclorre nécessairement parmi des hommes une fois résolu de vivre en société. Et comment auroit pu ne pas s'établir entr'eux le même ordre, que chacun reconnoissoit entre ses pensées & ses réflexions, dont les unes devoient nécessairement précéder les autres, & dont toutes dépendoient autant de celles qui les avoient fait naître, que de leur rapport & de leur union avec celles qu'elles produisoient à leur tour? La même gradation, ils la voyoient dans toute la vaste étendue de l'Univers. Pouvoient-ils ne pas s'appercevoir que les parties, quelles qu'elles soient, de cette machine immense sont tellement liées & subordonnées entr'elles, que le dérangement d'une seule altéreroit le mouvement qui en est l'ame, & la détruiroit dans l'instant même, en la laissant sans force & sans activité? N'attribuons donc qu'à la nature de l'homme, vivant en société, la différence de rangs & de conditions dont on se plaint sans cesse; & regardons-la, même plutôt comme une perfection, que comme un mal absolument nécessaire.

Je pourrois aisément démontrer cette perfection. Je me contente de la faire sentir par une comparaison extrêmement simple. Un Architecte qui élève une voûte, employe-t-il indistinctement, & sans ordre, les pierres qui

doivent la former? Il en est qu'il met plus haut où plus bas, selon leur taille, leur épaisseur & leur proportion. La solidité, ou ce qui est le même; la perfection de son ouvrage, ne dépend-elle pas de l'arrangement qu'il leur donne, & de son attention à les élayer l'une par l'autre, en sorte que le poids même de chacune en particulier serve de support à tout l'ensemble, & que cela même qui devoit le détruire, contribue nécessairement à le soutenir?

Il en est de même de la société des hommes distingués en divers états. Sa cohérence, sa durée, sa perfection, consistent principalement dans l'arrangement de ses membres, & dans leur subordination entr'eux. Malheureusement il est peu de pierres de ce grand édifice qui se trouvent posées où elles devroient être. Chacune s'y place où elle veut, & il y a moins lieu de s'étonner de la confusion & des désordres qui y regnent, que de le voir subsister depuis si long-temps.

C'est sur-tout à présent, que l'intérêt seul décide du choix d'un état. Ce n'est jamais, comme il le faudroit, le bien commun de la Société qu'on s'y propose. Nous ne sommes plus comme ces Romains qu'Horace célèbre avec tant de joye, les Regulus, les Fabricius, les Curius, les Camille, gens que la dure pauvreté avoit élevés dans l'étroite maison de

leurs aïeux, & qui, avec leur chevelure négligée, ne se déterminoient à prendre un emploi, qu'autant qu'ils pouvoient y être utiles à leur Patrie. Le Laboureur se chargeoit alors des pénibles fonctions de la Dictature ; & avec le même plaisir qu'il avoit couru aux combats, il venoit reprendre sa charrue dès que le bien de la République n'exigeoit plus qu'il l'abandonnât. S'il étoit des gens de mérite qu'elle n'employât point, ils n'en étoient pas moins zélés pour sa gloire, & ils ne cherchoient point à flétrir, du souffle impur de la jalousie, les lauriers de ceux qu'elle avoit jugé dignes de la commander. On ne voyoit point non plus alors des personnes élevées par la seule faveur, & si j'osois le dire ainsi, la lie de la Nation en occuper les premiers postes.

Combien peu d'hommes, depuis ce temps, qui n'ayent dû les leurs qu'à leurs seules vertus, & qui n'y soient montés que dans la vue de servir leur Patrie ! On en a vu, sans doute, & l'on en voit encore de nos jours ; mais la plupart sont comme des graines viles, qui, ayant été long-temps le jouet des vents, ont été transportées & fixées au hazard sur de hautes collines, où, sans rien produire d'utile, elles s'enorgueillissent d'être au-dessus des vallons fertiles où croissent de riches moissons.

Peut-on ne pas admirer l'usage des Lacédémoniens, qui faisoient élever leurs enfans aux dépens de leur République? Ils prétendoient par là les appliquer désormais à l'état auquel ils étoient les plus propres. De cette pépinière sortoient des arbrisseaux vigoureux, qui manquoient rarement de récompenser les soins de la culture, & de produire des fruits utiles à leurs Concitoyens.

Par cette méthode, on ne voyoit point, comme parmi nous, des hommes sans talens passer tout d'un coup de l'excès de la bassesse à une extrême élévation: semblables à de petits ruisseaux, qui, devenus des torrents trop impétueux, désolent les campagnes qu'ils auroient dû fertiliser, & renversent quelquefois les chênes à l'ombre desquels ils avoient tari mille fois. On ne voyoit pas non plus des êtres nourris dès leur naissance dans une oisiveté stérile, s'ingérer dans des emplois au-dessus de leurs forces, & ne s'y soutenir que par l'enflure & le vain appareil dont ils masquent leur ignorance & leur inapplication. On ne voyoit point courir dans les Villes des gens sans état, idolâtres de l'indépendance, ennemis de tout engagement, n'ayant ni vues, ni émulation, ne voulant d'autres devoirs que ceux qu'imposent les usages du monde; Citoyens isolés & ne tenant à rien; pour qui la vie n'est qu'un vuide immense qu'ils ne sa-

vent comment remplir; & par leur longueur & leur inaction, pesant à la terre qui n'en retire que le seul avantage de les voir mourir sans avoir existé.

Je pense que pour bien choisir un état, il faudroit qu'un âge un peu mûr permit d'en faire l'épreuve & de s'y essayer par une es- pece d'apprentissage trop hâté & trop court, précisément dans les Professions les plus austeres & les plus irrévocables qui soient parmi nous Il faudroit qu'un jeune homme ne prit le parti des armes qu'après s'être long-temps endurci à la fatigue & aux dangers : *Angustam pauperiem pati robustus acri militiâ puer condiscat; vitamque sub dio, & trepidis agat in rebus.* Il faudroit, qu'avant d'embrasser l'état Ecclésiastique, on fût convaincu par une longue expérience qu'on n'y cherche que la peine & le travail, que le salut des autres & le sien propre, & non le repos, le bien-être, le plaisir de devenir l'arbitre des consciences, de manier les foudres du Ciel, & de les lancer aussi hardiment sur la cîme des chênes que sur les roseaux & la fange des marais.

Un Artisan ne fait-il pas son chef-d'œuvre avant de pouvoir exercer sa profession? Malheureusement on s'engage dans un état sans le connoître; on y porte des penchans tout opposés. De-là les dégoûts, les ennuis, les

inquiétudes, l'horreur des devoirs, dont on ne s'acquitte que par nécessité, c'est-à-dire, par le motif qui les rend plus cruels, ou qu'on abandonne sans scrupule, & jusqu'à braver la honte même de ne les point remplir.

Ainsi, tandis que la Nature s'occupe sans cesse à séparer les éléments qu'elle renferme, & que pour en maintenir la durée, dont dépend la sienne, elle les place chacun dans l'ordre qu'indiquent leurs différents degrés de pesanteur, nous l'altérons par des mélanges & des combinaisons qu'elle abhorre; nous confondons les emplois & les talents; nous mettons un Thersite où devoit être un Achille, un Silène où devoit être un Platon, un Diagoras où il faudroit un Socrate. Faut-il s'étonner si tant d'Empires ont déchu, s'il en est encore qui dépérissent? La Nature égarée ne peut plus se retrouver dans les voyes qu'elle avoit faites pour les maintenir dans une perpétuelle incorruptibilité, en mettant dans une juste proportion les hommes & les conditions, & autant d'équilibre dans le moral que dans le physique.

Il s'ensuit de-là deux malheurs inévitables; c'est que les talents les plus heureux restent ordinairement dans l'obscurité, & que tel homme qui auroit pu illustrer sa Patrie, rampe dans le vil atelier d'un Artisan, & ne sent qu'à regret les efforts d'un génie qui se devine sans

se bien connoître, & met forcément de l'importance à des riens dont il est contraint de s'occuper pour vivre. L'autre malheur, c'est que la plupart de ceux dont les connoissances ont élevé l'ame, & qui seroient capables des plus éminents emplois, se voyant obligés, pour les obtenir, de faire la cour à des hommes médiocres & trop bornés pour apprécier leur mérite, prennent le parti de la retraite, dont le prix augmente chaque jour à leurs yeux, & s'estiment heureux de n'avoir qu'à répondre à eux-mêmes de leurs études & de leurs réflexions. Ces sortes de gens sont inutiles à l'Etat, il est vrai; mais c'est l'Etat qui les laisse inutiles; & ils n'ont point de regret de n'avoir aucun rôle à y jouer; ils ne voyent, dit Horace, au-dessus d'eux que Jupiter: ils sont les Rois des Rois, & leur liberté leur tient lieu d'honneurs & de richesses.

Sapiens uno minor est Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, Rex denique Regum.

Heureux qui peut vivre comme eux! mais plus heureux mille fois celui qui, après avoir examiné ses goûts sans se flatter, a fait choix d'un état qui lui est propre, & qu'il honore par ses vertus, autant qu'il le rend utile à la Société dont il est membre!

LES PLAISIRS.

J'IMAGINE que, pour juger sainement des plaisirs, il faudroit n'en aimer aucun, ou les connoître tous par l'usage. Dans le premier cas, on en parleroit avec indifférence & sans prévention. Dans le second, on feroit positivement ce qu'ils sont & ce qu'on en peut attendre. Sans avoir renoncé à tous, ni les avoir éprouvés tous, je pense qu'il n'y en a point d'existants par eux-mêmes, & que ce sont nos goûts qui leur donnent l'être; en sorte que ce que nous leur trouvons d'attraits & de variétés ne vient que de nos goûts plus ou moins vifs, plus ou moins différens, ou uniformes. Chercher en eux de la réalité, seroit autant que d'en chercher dans ce que nous appellons doux ou amer : qualités chimériques dans ce qui les occasionne, & le simple résultat des organes disposés à produire telle ou telle faveur. Les objets après lesquels nous courons le plus follement n'ont que les charmes que nous leur prêtons : ces charmes sont notre ouvrage; nous embellissons ou nous enlaidissons les choses à notre gré; & nous sommes assez peu sensés pour adorer, ou pour détester les

apparences vaines dont il nous plaît de les revêtir. *Non in caro nidore voluptas summa, sed in te ipso est.*

Ce qui prouve évidemment ce que j'avance ici, c'est que les mêmes plaisirs passionnent les uns, & sont indifférents aux autres : il est des gens qui ne font que leur sourire ; il en est qui s'y livrent avec fureur : les uns se les rendent nécessaires par l'habitude, d'autres n'en aiment que les premiers instants. La crainte de les voir finir, qui les rend moins sensibles à quelques uns, les rend plus précieux à tous les autres : dans la plupart, rien ne peut troubler leur empire ; dans plusieurs, ils cedent au moindre chagrin. En un mot, autant de goûts, autant de plaisirs différents.

Ce qui est certain, c'est que le fond de notre être est l'amour du plaisir. Cet amour est le feu central qui vivifie tout. Sans lui nous croupirions sans énergie dans l'indolence, & toute la Nature nous paroîtroit comme ensevelie dans un habillement de mort. Cet amour est plus absolu que la raison : il la prévient dans notre enfance ; il la maîtrise dans la jeunesse ; & si, dans l'âge qui refroidit les passions, il ne nous porte pas aussi violemment vers ce qui plaît, il sert du moins à nous éloigner de tout ce qui nous incommode. Il ne s'agit que de tourner cet amour, tout in-

docile qu'il est, vers des plaisirs honnêtes, & que la raison du moins ne défende point, si elle ne peut les avouer, les diriger, les conduire. Ceux des sens sont presque toujours les moins innocents, les plus dangereux, les moins satisfaisants, les moins nécessaires.

Qu'est-ce qui engage à les rechercher? une vaine & stérile dissipation, l'ennui, la paresse, le triste embarras de n'avoir rien à faire; quelle source! quelle origine! quel motif! Qui sont ceux qui les aiment le plus? des cœurs déjà corrompus, ou qui ne tarderont pas de l'être; *sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acescit*: quand le feu, quelque pur qu'il soit, prend à des matières disposées à s'enflammer, quel ravage n'est-il pas capable de faire? Comment s'y livre-t-on? ce n'est presque jamais ni avec ce choix de sentiment qui les craint & s'en méfie, ni avec cette délicatesse de goût qui ne veut que s'y prêter: on s'y abandonne avec brutalité; on coupe l'arbre pour en avoir sur le champ tous les fruits. Quelle satisfaction en retire-t-on? la satiété suit de près l'empressement d'en jouir. Ont-ils été annoncés, préparés, ils ont déjà perdu de leurs charmes: trop attendus, ils n'apportent que de l'ennui. Il en est d'eux comme de certains fruits, qui n'ont qu'un instant pour être cueillis à propos. Tiennent-ils plus de l'occupation que

de l'amusement, ils rebutent. S'en est-on fait un devoir d'état, ils deviennent à charge, ils se nuisent par leur continuité : l'un prend rapidement sur la jouissance d'un autre, & se trouve déjà passé quand on le veut saisir.

En un mot, de tous les plaisirs des sens, il n'en est point qui ne soit trop cher au prix même d'un simple desir. On ne s'ennuye jamais plus qu'au moment qu'on sort de les goûter; & ce qui est étonnant, & plus triste encore, c'est que de cet ennui naît le besoin d'autres plaisirs qui ennuyent de même. C'est leur effet le plus ordinaire. On s'est agité, on s'est tourmenté pour en jouir; il est peu de ces plaisirs qui soient faciles, & c'est là toute la récompense des soins qu'on s'est donnés pour se les ménager. Ils n'ont fait qu'effleurer l'ame; ils n'ont pu se fondre en elle, & ils y laissent un aiguillon qui la pénètre, & la rend d'autant plus insupportable à elle-même, qu'il lui faut d'autres blessures pour l'inquiéter & l'attrister de nouveau. Ainsi, la vie se passe à courir des plaisirs à l'ennui, & à retourner de l'ennui à des plaisirs qui le ramènent sans cesse.

Je ne prétends pourtant pas qu'on doive renoncer à tous les plaisirs des sens. Il en est d'aussi nécessaires que les aliments: besoin humiliant; mais qui ranime la Nature. Ne les dédaï-

dédaignons point ; mais sachons en user avec modération, avec économie. Réglés par la sobriété, ils en sont infiniment plus piquants & plus sensibles, mais beaucoup moins cependant que les plaisirs de l'ame, que si peu de gens recherchent, quoiqu'ils ne puissent en ignorer le prix.

Ceux-ci ne dépendent que de nous-mêmes, parce qu'ils ne tiennent à rien de ce qui nous est étranger. Ils sont purs, parce qu'ils sont sans mélange ; toujours les mêmes, parce que la crainte ne peut les corrompre, & que le dégoût ne les suit point ; toujours durables, parce qu'un âge ne désabuse point de ceux qu'on a goûtés dans un autre âge. Ces plaisirs sont ceux que l'on trouve dans l'amitié, dans la compassion, dans l'humanité, dans la reconnoissance, dans la suite même des autres plaisirs, dans la probité, dans la pratique des vertus morales. En est-il aucune dont l'idée puisse se réveiller dans un cœur sans le séduire ? Elles ont chacune une beauté naturelle qui les rend cheres à tout le monde, & qui, indépendamment de tout précepte & de toute éducation, les rend agréables, & captive l'affection des ames les plus massives & les plus grossieres. Toute la Société y trouve son intérêt, & chaque homme y trouve son intérêt propre.....

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

CE Chapitre n'a point été continué; du moins n'ai-je pu le recouvrer en entier, non plus que la suite de ceux qui devoient achever la Réponse d'Ariste aux Conseils de l'Amitié.

RÉPONSE
AU DISCOURS
QUI A REMPORTÉ LE PRIX
DE
L'ACADÉMIE DE DIJON,
Par un Citoyen de Geneve.

LES MEMOIRES DE M. DE LAUNAY
PAR M. DE LAUNAY

DE LAUNAY
REPOUSSE
N. U. D. S. C. O. U. R. S.
COT A REMPORTER LE PRIX

DE

L'ACADEMIE DE DIJON

Par les Citoyens de Dijon

1788

R É P O N S E

Au Discours qui a remporté le Prix
de l'Académie de Dijon,

Par un Citoyen de Geneve ;

SUR CETTE QUESTION :

*Si le Rétablissement des Sciences & des
Arts a contribué à épurer les Mœurs.*

LE Discours du Citoyen de Geneve a de quoi surprendre ; & l'on sera peut-être également surpris de le voir couronné par une Académie célèbre.

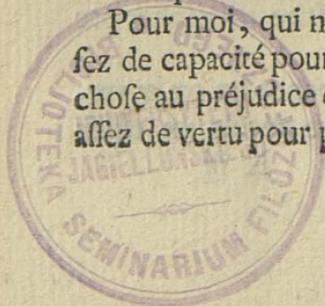
Est-ce son sentiment particulier que l'Auteur a voulu établir ? N'est-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amuser le Public ? Quoi qu'il en soit, pour réfuter son opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'opposer lui-même à lui-même. Puissè-je, en le combattant par ses principes, le vaincre par ses armes, & le faire triompher par sa propre défaite !

Sa façon de penser annonce un cœur vertueux : sa manière d'écrire décele un esprit

cultivé : mais s'il réunit effectivement la science à la vertu, & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) soit incompatible avec l'autre, comment sa doctrine n'a-t-elle pas corrompu sa sagesse, ou comment sa sagesse ne l'a-t-elle pas déterminé à rester dans l'ignorance ? A-t-il donné à la vertu la préférence sur la science ? pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition si vaste & si recherchée ? A-t-il préféré, au contraire, la science à la vertu ? pourquoi donc nous prêcher, avec tant d'éloquence, celle-ci au préjudice de celle-là ? Qu'il commence par concilier des contradictions si singulieres, avant que de combattre les notions communes ; & avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer son esprit & faire briller son imagination ? ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réussi. Mais que conclure, en ce cas, de son Discours ? ce que l'on conclut après la lecture d'un Roman ingénieux : en vain un Auteur prête à des fables les couleurs de la vérité ; on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir persuader.

Pour moi, qui ne me flatte, ni d'avoir assez de capacité pour en appréhender quelque chose au préjudice de mes mœurs, ni d'avoir assez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup



d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion si peu soutenable, je n'ai d'autre intérêt que de soutenir celui de la vérité. L'Auteur trouvera en moi un adversaire impartial ; je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant ; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier son esprit avec son cœur, & de me procurer la satisfaction de voir réunies dans son ame, les sciences que j'admire avec les vertus que j'aime.

PREMIERE PARTIE.

LES Sciences servent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre : connoissance précieuse, qui, en éclairant les esprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

La vérité de cette proposition n'a besoin que d'être présentée pour être crue : aussi ne m'arrêterai-je pas à la prouver ; je m'attache seulement à réfuter les sophismes ingénieux de celui qui ose la combattre.

Dès l'entrée de son Discours, l'Auteur offre à nos yeux le plus beau spectacle : il nous représente l'homme aux prises, pour ainsi dire, avec lui-même, sortant en quelque manière du néant de son ignorance, dissipant, par les efforts de sa raison, les ténèbres dans

lesquelles la Nature l'avoit enveloppé ; s'élevant par l'esprit jusques dans les plus hautes spheres des régions célestes , asservissant à son calcul les mouvements des Astres , & mesurant de son compas la vaste étendue de l'Univers ; rentrant ensuite dans le fond de son cœur , & se rendant compte à lui-même de la nature de son ame , de son excellence , de sa haute destination.

Qu'un pareil aveu , arraché à la vérité , est honorable aux Sciences ! qu'il en montre bien la nécessité & les avantages ! qu'il en a dû coûter à l'Auteur d'être forcé à le faire , & encore plus à le rétracter !

La Nature , dit-il , est assez belle par elle-même , elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes , ajoute-t-il , qui savent profiter de ces dons sans les connoître ! c'est à la simplicité de leur esprit qu'ils doivent l'innocence de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le Censeur des Sciences & l'Apologiste de Mœurs ! Qui se seroit attendu que de pareilles réflexions dussent être la suite des principes qu'il vient d'établir ?

La Nature d'elle-même est belle , sans doute ; mais n'est-ce pas à en découvrir les beautés , à en pénétrer les secrets , à en dévoiler les opérations , que les Savants employent leurs recherches ? Pourquoi un si vaste champ

est-il offert à nos regards? L'esprit fait pour le parcourir, & qui acquiert dans cet exercice, si digne de son activité, plus de forces & d'étendue, doit-il se réduire à quelques perceptions passagères, ou à une stupide admiration? Les mœurs seront-elles moins pures, parce que la raison sera plus éclairée? & à mesure que le flambeau qui nous est donné pour nous conduire augmentera de lumières, notre route deviendra-t-elle moins aisée à trouver, & plus difficile à tenir? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, si, borné aux fonctions organiques de ses sens, il ne pouvoit seulement examiner ce qu'il voit, réfléchir sur ce qu'il entend, discerner, par l'odorat, les rapports qu'ont avec lui les objets, suppléer, par le tact, au défaut de la vue, & juger, par le goût, de ce qui lui est avantageux ou nuisible. Sans la raison qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'instinct, ne deviendrions-nous pas bientôt aussi semblables à elles par nos actions, que nous le sommes déjà par nos besoins? Ce n'est que par le secours de la réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à régler l'usage des choses sensibles qui sont à notre portée, à corriger les erreurs de nos sens, à soumettre le corps à l'empire de l'esprit, à conduire l'ame, cette substance spirituelle &

immortelle, à la connoissance de ses devoirs & de sa fin.

Comme c'est principalement par leurs effets sur les mœurs, que l'Auteur s'attache à décrier les Sciences; pour les venger d'une si fausse imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la Société; mais qui pourroit détailler les biens sans nombre qu'elles y apportent, & les agréments infinis qu'elles y répandent? Plus elles sont cultivées dans un Etat, plus l'Etat est florissant; tout y languiroit sans elles.

Que ne leur doit pas l'Artisan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la solidité, à la proportion, à la perfection de ses ouvrages? le Laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ses travaux les tributs qu'il en attend? le Médecin, pour découvrir la nature des maladies & la propriété des remèdes? le Jurisconsulte, pour discerner l'esprit des Loix & la diversité des devoirs? le Juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la simplicité de l'innocence, & décider, avec équité, des biens & de la vie des hommes? Tout Citoyen, de quelque profession, de quelque condition qu'il soit, a des devoirs à remplir; & comment les remplir sans les connoître? Sans la connoissance de l'Histoire, de la Politique, de la Religion, comment ceux qui sont préposés au gouvernement des

Etats, sauroient-ils y maintenir l'ordre, la subordination, la sûreté, l'abondance?

La curiosité, naturelle à l'homme, lui inspire l'envie d'apprendre, ses besoins lui en font sentir la nécessité, ses emplois lui en imposent l'obligation, ses progrès lui en font goûter le plaisir. Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir; plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir; & plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.

Le Citoyen de Geneve ne l'auroit-il pas éprouvé? Gardons-nous d'en croire à sa modestie: il prétend qu'on seroit plus vertueux si l'on étoit moins savant. Ce sont les Sciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions sans elles! Mais l'ignorance du vice est-elle donc une vertu? Est-ce faire le bien que d'ignorer le mal? & si s'en abstenir, parce qu'on ne le connoît pas, c'est là ce qu'il appelle être vertueux, qu'il convienne du moins que ce n'est pas l'être avec beaucoup de mérite; c'est s'exposer à ne pas l'être long-temps; ce n'est l'être que jusqu'à ce que quelqu'objet vienne solliciter les penchans naturels, ou quelque occasion vienne réveiller des passions endormies. Il me semble voir un faux brave, qui ne fait montre de sa valeur que quand il ne se présente point d'ennemi: un ennemi

vient-il à paroître ; faut-il se mettre en défense, le courage manque & la vertu s'évanouit. Si les Sciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître aussi le remede. Un Botaniste habile fait démêler les plantes salutaires d'avec les herbes vénémeuses, tandis que le Vulgaire, qui ignore également la vertu des unes & le poison des autres, les foule aux pieds sans distinction, ou les cueille sans choix. Un homme éclairé par les Sciences distingue, dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ses connoissances, ceux qui méritent son aversion, ou ses recherches : il trouve dans la difformité du vice, & dans le trouble qui le fuit ; dans les charmes de la vertu, & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer son estime & son goût pour l'une, son horreur & ses mépris pour l'autre : il est sage par choix, il est solidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des Pays, où, sans science, sans étude, sans connoître en détail les principes de la morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle est plus connue, plus louée, plus hautement enseignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces parallèles qu'on fait si souvent de nos mœurs avec celles des anciens, ou des étrangers ; parallèles odieux, où il entre moins de zele & d'équité que d'envie contre ses compatriotes, &

d'humeur contre ses contemporains; n'est-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occasion, au défaut d'objet, à l'économie du Gouvernement, aux Coutumes, aux Loix, à toute autre cause qu'aux Sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différents Pays & en différents temps? Rappeller sans cesse cette simplicité primitive dont on fait tant d'éloges, se la représenter toujours comme la compagne inséparable de l'innocence, n'est-ce point tracer un portrait en idée pour se faire illusion? Où vit-on jamais des hommes sans défauts, sans desirs, sans passions? Ne portons-nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices? & s'il fut des temps, s'il est encore des climats où certains crimes soient ignorés, n'y vit-on pas d'autres désordres? n'en voit-on pas encore de plus monstrueux chez ces Peuples dont on vante la stupidité? Parce que l'or ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connoissent-ils moins l'orgueil & l'injustice? y sont-ils moins livrés aux bassesses de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance? leurs sens grossiers sont-ils inaccessibles à l'attrait des plaisirs? & à quels excès ne se porte pas une volupté qui n'a point de règle & qui ne connoît point de frein? Mais quand même,

dans ces Contrées sauvages, il y auroit moins de crimes que dans certaines Nations policées, y a-t-il autant de vertu? y voit-on, sur-tout, ces vertus sublimes, cette pureté de mœurs, ce désintéressement magnanime, ces actions surnaturelles qu'enfante la Religion?

Tant de grands hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs mœurs, n'avoient-ils pas puisé dans l'étude ces lumières supérieures qui ont triomphé des erreurs & des vices? C'est le faux bel-esprit, c'est l'ignorance présomptueuse qui font éclore les doutes & les préjugés; c'est l'orgueil, c'est l'obstination qui produisent les schismes & les hérésies; c'est le pyrrhonisme, c'est l'incrédulité qui favorisent l'indépendance, la révolte, les passions, tous les forfaits. De tels adversaires font honneur à la Religion: pour les vaincre, elle n'a qu'à paroître; seule, elle a de quoi les confondre tous; elle ne craint que de n'être pas assez connue, elle n'a besoin que d'être approfondie pour se faire respecter: on l'aime dès qu'on la connoît; à mesure qu'on l'approfondit davantage, on trouve de nouveaux motifs pour la croire, & de nouveaux moyens pour la pratiquer. Plus le Chrétien examine l'authenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance; plus il étu-

die la révélation , plus il se fortifie dans la Foi : c'est dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'est dans les doctes Ecrits des Peres de l'Eglise qu'il en suit de siecle en siecle le développement ; c'est dans les Livres de Morale & les Annales saintes qu'il en voit les exemples, & qu'il s'en fait l'application.

Quoi ! l'ignorance enlevera à la Religion & à la Vertu des lumieres si pures, des appuis si puissants ; & ce sera à cette même Religion qu'un Docteur de Geneve enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe , si on ne savoit que la singularité d'un systéme, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour regle que l'esprit particulier. La Religion étudiée est pour tous les hommes la regle infailible des bonnes mœurs. Je dis plus : l'étude même de la Nature contribue à élever les sentimens, à régler la conduite ; elle ramene naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoissance, à la soumission que toute ame raisonnable sent être dus au Tout-Puissant. Dans le cours régulier de ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, l'Astronome découvre une puissance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui composent l'Univers, le Géometre

apperçoit l'effet d'une intelligence sans bornes. Dans la succession des temps, l'enchaînement des causes aux effets, la végétation des plantes, l'organisation des animaux, la constante uniformité & la variété étonnante des différens phénomènes de la Nature; le Physicien n'en peut méconnoître l'Auteur, le Conservateur, l'Arbitre & le Maître.

De ces réflexions le vrai Philosophe descendant à des conséquences pratiques, & rentrant en lui-même, après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent ce bonheur parfait après lequel il soupire sans cesse, & ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'immensité de ses desirs, il sent qu'il est fait pour quelque chose de plus grand que tout ce qui est créé, il se retourne naturellement vers son premier principe & sa dernière fin. Heureux si, docile à la grace, il apprend à ne chercher la félicité de son cœur que dans la possession de son Dieu!

S E C O N D E P A R T I E .

IC I l'Auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition & de l'ascendant qu'ont sur l'esprit les préjugés. Il va fouiller dans les siècles les plus reculés. Il remonte à la plus haute antiquité. Il s'épuise en raisonnemens & en re-

cherches pour trouver des suffrages qui accréditent son opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des Sciences & des Arts, la décadence des Royaumes & des Empires. Il impute aux Savants & aux Artistes le luxe & la mollesse, sources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Égypte, la Grece, la République de Rome, l'Empire de la Chine, qu'il ose appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des Sciences & au préjudice des mœurs, auroient dû rappeler à son souvenir ces Législateurs fameux, qui ont éclairé, par l'étendue de leurs lumières, & réglé, par la sagesse de leurs Loix, ces grands Etats dont ils avoient posé les premiers fondemens; ces Orateurs célèbres, qui les ont soutenus sur le penchant de leur ruine, par la force victorieuse de leur sublime éloquence; ces Philosophes, ces Sages, qui, par leurs doctes Ecrits & leurs vertus morales, ont illustré leur Patrie, & immortalisé leur nom.

Quelle foule d'exemples éclatants ne pourrois-je pas opposer au petit nombre d'Auteurs hardis qu'il a cités! je n'aurois qu'à ouvrir les Annales du Monde. Par combien de témoignages incontestables, d'augustes monuments, d'ouvrages immortels, l'Histoire n'atteste-t-elle pas que les Sciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes, à

la gloire des Empires, au triomphe de la vertu ?

Non, ce n'est pas des Sciences; c'est du sein des richesses que sont nés de tout temps la mollesse & le luxe; & dans aucun temps les richesses n'ont été l'appanage ordinaire des Savants. Pour un Platon dans l'opulence, un Aristipe accredité à la Cour, combien de Philosophes réduits au manteau & à la besace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur solitude! combien d'Homeres & de Diogenes, d'Epictetes & d'Esopes dans l'indigence! Les Savants n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens. Ils aiment l'étude; ils vivent dans la médiocrité; & une vie laborieuse & modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle. Les commodités de la vie, pour être souvent le fruit des Arts, n'en sont pas davantage le partage des Artistes; ils ne travaillent que pour les riches, & ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent des fruits de leur industrie.

L'effet le plus vanté des Sciences & des Arts, c'est, continue l'Auteur, cette politesse introduite parmi les hommes, qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice & l'hypocrisie: politesse, selon lui, qui ne sert qu'à cacher les défauts & à masquer les vices. Voudroit il

donc que le vice parût à découvert ? que l'indécence fût jointe au désordre, & le scandale au crime ? Quand, effectivement, cette politesse dans les manieres ne seroit qu'un raffinement de l'amour-propre pour voiler les foiblesses, ne seroit-ce pas encore un avantage pour la Société, que le vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il est, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienséance & de la modestie ? On l'a dit, & il est vrai : l'hypocrisie, toute odieuse qu'elle est en elle-même, est pourtant un hommage que le vice rend à la vertu ; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'est mal connoître les Savants que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politesse qu'on taxe de dissimulation ; on peut être poli sans être dissimulé : on peut assurément être l'un & l'autre sans être bien savant, & plus communément encore on peut être bien savant sans être fort poli.

L'amour de la solitude, le goût des Livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le beau monde, le peu de disposition à s'y présenter avec grace, le peu d'espoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inséparable des conversations frivoles & presque insupportables pour des esprits accoutumés à penser ;

tout concourt à rendre les belles compagnies aussi étrangères pour le Savant, qu'il est lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les cercles? Voyez-le avec son air rêveur, ses fréquentes distractions, son esprit occupé, ses expressions étudiées, ses discours sententieux, son ignorance profonde des modes les plus reçues, & des usages les plus communs; bientôt, par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cause, il ennuye, il est ennuyé. Il fort peu satisfait; on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte; on raille hautement celui qui part; & tandis que celui-ci gémit sur leurs vices, ceux-là rient de ses défauts: mais tous ces défauts, après tout, sont assez indifférents pour les mœurs, & c'est à ces défauts que plus d'un Savant, peut-être, a l'obligation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le regne des Sciences & des Arts, on voyoit, ajoute l'Auteur, des Empires plus étendus, des Conquêtes plus rapides, des Guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en Orateur, & plus en Philosophe, il auroit dit qu'on voyoit plus alors de ces hommes audacieux, qui, transportés par des passions violentes, & traînant à leur suite une foule d'esclaves, alloient attaquer des Nations tran-

quilles, subjugoient des Peuples qui ignoroient le métier de la guerre, assujettissoient des Pays où les Arts n'avoient élevé aucune barriere à leurs subites excursions; leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité; c'étoient des torrents impétueux qui faisoient d'autant plus de ravage, qu'ils rencontroient moins d'obstacles : aussi à peine étoient-ils passés, qu'il ne restoit sur leurs traces que celles de leur fureur; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit & n'unissoit à eux les Peuples vaincus.

Que l'on compare à ces temps d'ignorance & de barbarie, ces siècles heureux où les Sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre & de justice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques; des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées; des Guerriers moins violents, mais plus redoutés, sachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité; l'honneur est leur guide, la gloire leur récompense. Cependant, dit l'Auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les Nations pauvres, & qu'on appelle barbares, & les Peuples riches, qu'on

appelle policés. Il paroît bien que le Citoyen de Geneve ne s'est jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui se passe ordinairement dans les combats. Est-il surprenant que des Barbares se ménagent moins, & s'exposent davantage? Qu'ils vainquent ou qu'ils soient vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils survivent à leur défaite. Mais ce que l'espérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un désespoir brutal inspire à ces hommes sanguinaires, les sentiments, le devoir l'excitent dans ces ames généreuses qui se dévouent à la Patrie : avec cette différence que n'a pu observer l'Auteur, que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus sagement conduite, est par-là même toujours plus sûre du succès.

Mais enfin Socrate, le fameux Socrate, s'est lui-même récrié contre les Sciences de son temps... Faut-il s'en étonner? L'orgueil indomptable des Stoïciens, la mollesse efféminée des Epicuriens, les raisonnemens absurdes des Pyrrhoniens, le goût de la dispute, de vaines subtilités, des erreurs sans nombre, des vices monstrueux infectoient pour lors la Philosophie, & déshonoroient les Philosophes. C'étoit l'abus des Sciences, non les Sciences elles-mêmes, que condamnoit ce grand homme, & nous le condamnons après lui : mais l'abus qu'on fait d'une chose,

suppose le bon usage qu'on en peut faire. De quoi n'abuse-t-on pas ? Et parce qu'un Auteur anonyme, par exemple, pour défendre une mauvaise cause, aura abusé une fois de la fécondité de son esprit, & de la légèreté de sa plume, faudra-t-il lui en interdire l'usage en d'autres occasions, & pour d'autres sujets plus dignes de son génie ? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les vignes ? L'ivresse de l'esprit a précipité quelques Savants dans d'étranges égarements : j'en conviens, j'en gémis. Par les discours de quelques-uns, dans les écrits de quelques autres, la Religion a dégénéré en hypocrisie, la Piété en superstition, la Théologie en erreur, la Jurisprudence en chicane, l'Astronomie en Astrologie judiciaire, la Physique en Athéisme. Jouet des préjugés les plus bizarres, attaché aux opinions les plus absurdes, entêté des systèmes les plus insensés, dans quels écarts ne donne pas l'esprit humain, quand, livré à une curiosité présomptueuse, il veut franchir les limites que lui a marqué la même main qui a donné des bornes à la mer ? mais en vain ses flots mugissent, se soulevent, s'élancent avec fureur sur les côtes opposées ; contraints de se replier bientôt sur eux-mêmes, ils rentrent dans le sein de l'Océan, & ne laissent sur les bords qu'une écume légère qui s'é-

vapore à l'instant, où qu'un sable mouvant qui fuit sous nos pas.

Image naturelle des vains efforts de l'esprit, quand, échauffé par les faillies d'une imagination dominante, se laissant emporter à tout vent de doctrine, d'un vol audacieux, il veut s'élever au-delà de sa sphere & s'efforce de pénétrer ce qui ne lui est pas donné de comprendre.

Mais les Sciences, bien-loin d'autoriser de pareils excès, sont pleines de maximes qui les réprouvent; & le vrai Savant, qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation, qui suit toujours le guide infailible de l'autorité légitime, procede avec sûreté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carrière des Sciences, se rend utile à la Société, honore sa Patrie, fournit sa course dans l'innocence, & la termine avec gloire.



DISCOURS

DISCOURS

Où l'on fait voir qu'une des principales causes de la décadence des Lettres, dans ce siècle, c'est que la plupart de ceux qui les cultivent se supposent plus de talents qu'ils n'en ont, & d'ordinaire les talents mêmes les plus mal assortis aux qualités de leur génie.

S'IL est vrai que le savoir n'ait jamais été si estimé, ni les talents qu'il exige plus cultivés & moins rares, que dans le siècle où nous vivons, d'où vient que nos connoissances sont encore si bornées, & que nous n'avons pu nous élever jusqu'à celles où il nous importe d'atteindre, & auxquelles notre vanité nous flatte peut-être d'être déjà parvenus?

A considérer l'état des Lettres avant leur renaissance, il n'est pas étonnant qu'elles fussent négligées par les uns & méprisées par la plupart des autres. La superstition qui naît de l'ignorance, & qui la reproduit à son tour, éloignoit nos Aïeux de tout ce qui peut étendre ou perfectionner le génie. D'un autre côté, l'austère fierté que leur inf-

piroit la passion des armes, leur faisoit croire indigne d'eux de mêler d'autres lauriers avec ceux qu'ils alloient cueillir au hazard dans des aventures périlleuses. Les Lettres n'avoient même alors nul attrait. Leurs plus sublimes productions n'étoient que des chroniques romanesques, des légendes de Chevalerie, pleines d'un faux merveilleux; & à l'exception de quelques Solitaires, tourmentés de leur oisiveté, peu de gens s'adonnoient à ce genre d'étude.

Le nombre des Littérateurs devint plus grand, lorsque les Bessarion, les Lascaris, & plusieurs autres Grecs, en nous apportant les bons modeles, nous eurent découvert les sources du bon goût: mais comme, pour l'acquérir, il falloit commencer par étudier des regles inconnues, rapprocher des passages & les comparer, connoître la propriété des termes, apprendre à construire des phrases & à les assortir, s'appliquer, pour ainsi dire, à dessiner avant que d'essayer à peindre, plusieurs de nos Peres, par un reste d'insensibilité gothique, furent rebutés de ces détails minutieux, quoique nécessaires; & à quelques génies près, qui s'y livrerent comme par instinct, la plupart firent peu de cas du beau jour qui alloit éclore. Ils n'en voyoient que de foibles lueurs, & ils avoient de la peine à les distinguer des ombres de la nuit qui

avoit précédé, & qu'ils regrettoient peut-être.

Ce ne fut que long-temps après, & vers la fin du pénultième siècle, que, dans l'accroissement de ce jour heureux, on reconnut le prix des beaux Arts, & qu'on les estima d'autant plus qu'ils s'avançoient vers la perfection d'un pas moins lent & timide.

Ce fut aussi alors que pour en presser davantage les succès, on voulut remonter jusqu'aux sources du beau, découvrir les germes & la progression des idées, étudier leur analogie & leurs rapports, apprendre à les combiner, à les nourrir les unes par les autres, &, par leur enchaînement, leur donner plus de force & plus d'éclat, qu'elles n'en recevoient d'une imagination accoutumée à les entasser sans choix & sans ordre. Ce fut alors que le génie osa s'élaner des bornes de l'Art jusques dans le sein de la Nature pour la mieux saisir, & qu'aux simples traits de crayon, qui l'avoient trop long-temps occupé, il joignit les graces du coloris, & toute l'énergie d'un pinceau plein de chaleur & de vie.

Avouons cependant que malgré la haute réputation où les Lettres étoient enfin parvenues, on ne les prisait ni l'on ne les cultivait aussi généralement que l'on fait de nos jours. La grandeur & l'opulence les dédaignoient encore. Les Méécènes qui les goûtoient, étoient rares; & les Augustes dont elles célébroient

les victoires, ne leur sourioient qu'en passant.

Il n'en est pas de même aujourd'hui ; on leur rend hommage dans les lieux mêmes où elles n'avoient auparavant ni culte, ni autels. On leur sacrifie dans les Palais, dans le sanctuaire, au milieu des camps, & jusques sur le Trône. Tous les jours, dans les cercles les plus brillants, elles rapprochent les conditions malgré le faste des dignités & l'orgueil de la naissance. On diroit que l'esprit est devenu, pour nous, comme une seconde maniere d'exister & de jouir. Ainsi qu'au temps de l'ancienne Grece on philosophoit dans les jardins, sous les portiques, jusques dans les bains & les festins publics, à présent on ne parle presque par-tout que savoir & littérature : s'il en est qui les aiment par choix, tous les autres s'en piquent par mode. Ainsi voit-on une foule de jeunes gens qui, à peine sevrés du College, arborent l'enseigne du bel-esprit, & qui n'ayant encore, pour ainsi parler, aucune existence par eux-mêmes, veulent écrire & raisonner pour s'en faire soupçonner une.

De-là, ce débordement d'Ouvrages de toute espece, dont nous sommes inondés ; mais quelle disette dans cette abondance ! L'esprit est plus répandu ; mais il paroît n'avoir gagné plus de surface, qu'aux dépens de sa profondeur & de sa solidité. A quelques

Ouvrages près d'Histoire Naturelle, de Politique & de Commerce qui font honneur à notre siècle, quels sont la plupart de ceux que nous appellons Ouvrages d'esprit? & quelle différence n'y a-t-il pas de notre façon d'écrire à celle de nos Prédécesseurs immédiats?

Ce n'est pas que nous n'ayions, comme eux, de la fécondité, de l'ordre, du sentiment, de l'élévation, de l'exactitude; mais nous prodiguons nos richesses, & ils ne les dispensoient qu'avec une sage économie. Nos pensées sont vraies; mais ces brillants de la raison, nous les ternissons d'ordinaire à force de les retailler, pour les rendre plus vifs. Aux beautés mâles & naturelles, nous préférons des paradoxes ingénieux, des portraits enluminés, des jeux d'esprit, des idées, dont la finesse dégénère en une subtilité étudiée, qui ne donne de la surprise qu'en laissant à deviner ce qu'on n'exprime point. Celles de nos Prédécesseurs avoient du nerf & de la force: les nôtres n'ont qu'un peu plus de carnation & de couleurs. Pour tout dire enfin, un goût de raffinement étouffe aujourd'hui le génie, & notre Art est maigre à force d'être léché.

D'où vient donc qu'avec tant d'estime & d'amour pour les Lettres, elles n'ont point encore parmi nous le succès qu'on en de-

vroit espérer? Je crois en entrevoir la cause dans une présomption aveugle, qui fait qu'on se suppose des talents que l'on n'a pas, & trop souvent les talents mêmes les moins analogues au caractère d'esprit qu'on a reçu de la Nature.

Il est vrai que cette présomption fut de tout temps assez ordinaire aux Ecrivains, mêmes les moins habiles; mais il me semble qu'elle ne le fut jamais plus qu'à présent. Il est vrai aussi, & je ne le dissimule point, que rien n'est plus contraire à l'avancement des beaux Arts qu'une lâche timidité qui décourage, & que les talents resteroient engourdis, sans une sorte de confiance qui laisse entrevoir du succès; mais l'on conviendra, sans doute, avec moi, que cette confiance doit être raisonnable, & ne pas dégénérer en une intrépidité de bonne opinion. Accordons, s'il le faut, à nos Littérateurs un peu de présomption, nécessaire peut-être pour les exciter au travail, & pour leur en faire plus aisément supporter la peine; mais n'autorisons point en eux un amour-propre qui ose tout & qui égare, & qui, luttant contre la Nature, ambitieuse sans fruit, des talents qu'elle n'a point donnés, & par des Ouvrages peïnés & bizarres, corrompt le goût, pervertit les règles, & devient un des plus grands obstacles aux progrès de l'esprit.

Ne pourroit-on pas dire qu'il en est aujourd'hui des Lettres comme de ces guerriers, dont la vaillance dégénere en témérité; & qu'il est moins ordinaire à ceux-ci de vouloir se signaler par des exploits au-dessus de leurs forces, qu'il ne l'est à ceux-là de se livrer à des genres d'étude supérieurs à leurs talents? Mais lequel doit-on estimer plus digne de blâme, ou le Littérateur, qui, ne se doutant point des bornes de son génie, lui donne un essor dangereux, & tout au moins inutile; ou le Militaire, dont la hardiesse, toute inconsiderée qu'elle est, ne laisse pas quelquefois d'être heureuse par l'excès même où il la porte, ou par l'adresse qu'il appelle au secours de sa folle ardeur.

Celle du Littérateur est d'autant moins pardonnable, qu'il faut pour son état, ainsi que pour tous les états de la vie, une sorte de vocation; & ce qui est plus singulier, mais également nécessaire, une vocation particuliere pour chaque genre de littérature auquel il veut s'attacher. Si cela est, peut-on s'imaginer qu'il y ait beaucoup de choix où il soit plus important de mesurer ses projets à ses forces, & de bien distinguer les talents que l'on a, d'avec ceux qu'on se suppose?

Ne croyons pas, en effet, que la Nature soit aussi prodigue des dons de l'esprit, que nos desirs ambitieux nous le persuadent. Elle

n'ignore point combien il est plus dangereux, & en même temps plus aisé d'en abuser, que des autres biens qu'elle dispense. Aussi jamais, dans aucun mortel, ces dons précieux, & trop souvent funestes, ne se trouverent-ils tous ensemble; & rarement un seul homme en possède-t-il plusieurs à la fois. On diroit que la Nature craint toujours de les répandre, même avec réserve; & que ne pouvant les refuser aux besoins de l'Humanité, elle ne les confie qu'à tous les hommes en général, & qu'elle prétend que, devenant dans la masse entière comme un fonds commun, ils s'observent, pour ainsi dire, ils s'aident, se corrigent, ils s'épurent les uns les autres; & dégagés de tous les vices que l'orgueil y ajoute, & qui les dégradent, ils ne servent qu'à étendre & à perpétuer l'empire des beaux Arts.

L'anarchie où cet Empire est tombé de nos jours, ne justifie que trop ces sages précautions de la Nature. Elle n'y voit que des Sujets, qui, se croyant revêtus des qualités qui leur manquent, s'en exagèrent le mérite, & veulent régner en Souverains. Les bornes qu'elle avoit mises aux talents, comme à autant de portions d'héritages, ces bornes sont enlevées tous les jours; & chacun, sans droit de propriété, ni de conquête, envahit à son gré les domaines qu'il estime le plus.

Ainsi, la plupart de ceux qui n'ont eu en partage que les graces légères de l'esprit, s'arrogent la pénétration & la profondeur de l'homme de génie. Ainsi, l'Ecrivain plagiaire, réduit au seul talent de copier, ambitionne le mérite du génie créateur; semblable à une fleur que les froids Aquilons tiennent fermée, il croit s'épanouir aux moindres rayons du Soleil qui l'éclaire sans l'échauffer. Combien d'Orateurs qui, ne sachant qu'arranger de grands mots, & remplir les oreilles de sons aussi vains (a) que ceux que Junon donne, dans l'Enéide, au fantôme d'Enée, aspirent au rang de ces Ecrivains, dont les Ouvrages, d'autant plus admirables qu'ils paroissent moins travaillés, décelent un Auteur original, qui ne pense que d'après ce qu'il sent, & qui ne doit qu'à la justesse & à la vivacité de ses idées, la force & la délicatesse, la hardiesse & la dignité de ses expressions!

Il n'est même pas jusqu'à ces Auteurs originaux, (& j'ai honte de le dire,) qui ne portent quelquefois leurs prétentions bien au-delà des titres de leur savoir. On en vit un exemple éclatant au commencement de ce siècle. Un homme qui, dans une prose vive & rapide, riche & brillante, ennemi des écarts, concis sans obscurité, simple sans né-

(a) Dat inania verba, dat sine mente sonum.

gelligence, & fort de choses, comme disoit de lui un de ses amis, avoit l'art d'embellir la raison & de la faire aimer, on le vit mépriser Homere, & rechercher la gloire de son Art. On le vit même, dans cet Art, capable de marcher sur les pas du tendre Anacréon, vouloir encore, malgré sa froideur, imiter les mâles transports d'Alcée.

Je pourrois, sans doute, rappeler ici le Sophocle & le TERENCE de nos jours, prétendant à la réputation des Archimede & des Euclide, des Descartes & des Newtons.

Mais c'en est assez pour montrer que presque tous nos beaux esprits se trouvant trop resserrés dans la sphere de leurs connoissances, se jettent au hazard dans les divers tourbillons qui les environnent, où n'ayant pour guide qu'une vaine ostentation, & leurs desirs pour présage, ils échappent, contre leur intention, aux regards du Public, ou ne les occupent plus que pour en essayer une indifférence aussi sensible pour eux que le mépris.

Et comment pourroit-on se distinguer par des talents que l'on n'a point, puisqu'à peine on peut s'élever jusqu'à la perfection de ceux que l'on possède?

Pindare, au jugement d'Horace, (a) est

(a) Od. lib. 4. 2.

un Poète inimitable. Grand dans ses desseins, hardi dans ses fictions, il a tout à la fois la véhémence du style, & les graces de la facilité. Mais Pindare ne fait point châtier son luxe & son intempérance, sacrifier des idées, ni s'arrêter à propos. Je crois aussi qu'Horace cherchoit moins à le louer, qu'à lui reprocher ses longueurs fastidieuses, & tout ce qu'il lui reconnoissoit de postiche & de traînant, lorsqu'il (b) le compare à un torrent qui, grossi par les orages, franchit les digues, & se répand par-tout avec impétuosité. On le voit, en effet, se déborder également dans des campagnes riantes, & sur les terrains les plus arides, & dans sa fureur entraîner indifféremment les chaumes & les fleurs.

Térence écrivoit avec pureté, sans roideur & comme sans étude. Ami de la simplicité, il ne donne point dans une vaine abondance. Tout ce qu'il pense est mis en œuvre par le bon goût & par la raison. On diroit que son esprit, malgré son brillant & sa finesse, n'est proprement que la fleur du bon sens. Mais Térence a trop de sérieux, peu de morale, & beaucoup moins de variété : ses caracteres dominants sont rarement nuancés autant qu'ils le devroient être : il

(b) Ibid.

manque de saisir les traits qui s'y trouvent assortis, & qui les auroient fait saillir avec plus de force; & ce qui est plus étonnant encore, il néglige presque toujours de les faire contraster avec des caractères opposés, qui lui auroient servi à mieux faire sentir le ridicule des mœurs qu'il exposoit sur la scene.

Combien d'autres exemples ne pourrois-je pas rapporter ici de la difficulté qu'ont les talents mêmes les plus décidés, de parvenir au degré d'excellence & de supériorité que l'on a droit d'en attendre? Il seroit sans doute aisé de rappeler encore l'obscurité de Perse, la prolixité asiatique de Cicéron, la profusion indiscrete d'Ovide, & (ce dont nous n'avons aucune idée, & que les Romains estimoient un grand défaut) la *Pata-*
vinité de Tite-Live.

N'en doutons point: il est peu d'Écrivains de la bonne Antiquité même, de ces hommes qui ont les premiers donné à l'Univers le merveilleux spectacle des forces & de la dignité de l'esprit humain, & par-là se sont acquis le droit d'être nos modèles; il est peu de ces génies qui n'ayent eu des affoupissements, des langueurs, des défaillances, & à qui l'on ne puisse appliquer ce que dit Alcmené, lorsqu'elle portoit dans une petite urne les cendres de son fils Hercule;
Hic ille decrevit Gigas.

Or, s'il est vrai que les talents, même les plus heureux, ne puissent remplir toute l'étendue de la carrière qu'ils ont à parcourir, comment pourroient-ils briller dans celles dont la barrière leur est fermée, dès-lors que la Nature ne les y appelle pas?

Les partages sont faits; chaque esprit a sa forme distinctive : elle est dans tous les hommes qui pensent, ce que la physionomie & la variété des traits sont aux visages; & comme cette variété se remarque dans les physionomies mêmes qui se ressemblent le plus, il en est une aussi dans les esprits qui ont le plus de rapport les uns avec les autres. Ajoutons qu'il en est des caractères d'esprit, comme de ces traits, dont les moins réguliers, une fois assortis ensemble, deviendroient plus difformes, & les plus beaux, beaucoup moins gracieux, s'il étoit possible d'en substituer à ceux-là de moins laids, & à ceux-ci de plus brillants & de plus aimables.

Que penserions-nous effectivement d'un Corregge, qui, destiné à peindre les jeux enfantins des Amours, où la gayeté du Dieu des vendanges, auroit adopté la grande manière d'un Michel-Ange, ou d'un Rubens? Que dirions-nous d'un Titien, qui, dans ses négligences nobles & hardies, auroit prétendu s'assujettir à la scrupuleuse régularité d'un Carlino Dolci? Croyons-nous qu'un de La

Fontaine eût jamais eu la réputation qu'il s'est acquise, si, à son ingénue délicatesse, il eût voulu ajouter les grands mouvements, la force & le sublime de Corneille? Corneille lui-même ne se seroit-il pas dégradé, si, à la pompeuse énergie de son style, il eût substitué la franchise & la naïveté du langage que La Fontaine prêtoit aux animaux?

Il en est des talents comme des goûts, qui, presque tous différents, sont aussi presque tous incompatibles. Rarement une imagination vive & légère se trouve jointe à un jugement rassis & profond. Rarement rencontre-t-on dans le même esprit la précision alliée à la fécondité, la force à la délicatesse, la retenue à la hardiesse, la noblesse à la simplicité. La raison en est sensible. Trop d'uniformité régneroit dans le monde, si les beautés qu'il renferme n'étoient éparées & isolées. Il y faut essentiellement des contrastes : il faut que, par une variété de nuances, & une progression de merveilles, l'ensemble devienne plus agréable, & conséquemment plus sensible & plus piquant. Sans ces gradations, souvent toutes parfaites en elles-mêmes, & qui ne se rapprochent que par leurs extrêmes, il n'y auroit point d'ordre dans le Monde, parce que tout y seroit égal; ni de goût, parce qu'il n'y auroit point de choix à faire. Delà, ces groupes différents d'esprits

& de génies, qui entrent nécessairement dans la sublime ordonnance de l'Univers, & qui, plus nécessairement encore, ont entr'eux des attitudes, un caractère, une expression, qui n'ont rien de commun que le lien délicat qui les unit pour la perfection de tout l'ouvrage.

Que chacun reste donc où la Nature l'a placé. Respectons la haute intelligence qui regne dans le plus grand & le plus magnifique tableau qui fut jamais. Quelle dissonance ridicule n'y verroit-on pas, si, pouvant en déranger le fond & les détails, les lumières & les ombres, les personnages qui fuyent dans le lointain & semblent y disparaître, vouloient y être sur les plans avancés, & reléguer à leur place ceux qui sont faits pour recevoir les plus grands reflets de clarté? Ce que la Nature ne peut point elle-même, nous l'essayons toutefois; & il ne tient pas à nous que le dessein le mieux entendu qui soit sorti de ses mains, nous ne le rendions indigne de la justesse infailible de ses vues, & de la sage correction de son pinceau.

Faut-il s'étonner, après cela, de la décadence des Lettres dans un siècle comme le nôtre, où presque tous les Gens d'esprit, s'imaginant de temps en temps débrouiller en eux des dons précieux qu'ils n'y connoissoient

pas, se croyent formés sur le champ à tout ce qu'il leur plaît d'entreprendre? A voir notre présomption, on diroit que les talents, autrefois si rares, volent au-devant de nous, & ne nous laissent que l'embarras du choix & de la préférence.

De-là viennent aussi tant d'écrits frivoles, tant de productions manquées, tant d'ouvrages à peine ébauchés, où l'on n'apperçoit que des phosphores d'esprit, qui ne jettent qu'une lumière froide & sans vie, & , comme dit Horace, que de vains efforts sans génie : *studium sine divite vendit.*

Je n'ai garde de m'élever ici contre la plupart de nos Ouvrages, même les plus estimés. Dans quelques-uns de nos Historiens, je trouverois beaucoup de peintures des mœurs, & pas assez de recherches; quantité de maximes inutiles, & peu de faits importants. J'y trouverois une foule d'épisodes, de digressions, de hors-d'œuvres, qui, s'approchant sans se lier, résistent à l'art des transitions, ou le font trop sentir par leur difficulté à rentrer les uns dans les autres. Au-lieu de simples témoins qui déposent, je verrois dans ces Historiens des Philosophes qui dissertent, & dont le style sautillant & coupé, sans être concis, n'est qu'un babil élégant & maniéré qui amuse, mais qui ne touche ni n'intéresse.

Dans nos Romans (car c'est ici le triom-

phe de notre siecle) je ne verrois plus à la vérité, comme autrefois dans les *Cyrus* & les *Cassandre*, d'impertinentes légendes d'un faux héroïsme d'amour; mais dans un tissu de fictions trop libres, ou d'aventures trop communes, je trouverois eu une galanterie sans pudeur, ou une tendresse quintessenciée; j'y verrois, ou le libertinage délicat, & par cela même plus dangereux, d'un esprit corrompu, ou le clinquant métaphysique des sentimens d'un cœur disséqué jusqu'aux moindres fibres.

Je n'ose parcourir d'autres Ouvrages couronnés par la mode, & accueillis par la frivolité. Mes jugemens passeroient pour des blasphêmes, & l'on ne voudroit peut-être pas s'apercevoir que mon peu d'autorité me donne le droit d'en proférer.

Ne dissimulons pas du moins ce qu'on a déjà dit avant moi, & ce dont quelques Artistes de nos jours conviennent eux-mêmes; ne dissimulons pas qu'il en est de notre siecle à peu près comme de celui des *Lucain*, des deux *Séneques* & de *Pline le jeune*, où le génie des *Varron*, des *Tite-Live*, des *Horace* & des *Virgile* n'étant plus goûté, peut-être par cela seul qu'on ne pouvoit y atteindre, on se tourna vers l'esprit, qui tout seul est peu de chose, & l'on ne se piqua plus que d'en montrer, parce qu'on

le pouvoit sans beaucoup d'efforts & d'étude. Ce fut alors que, pour la première fois depuis le regne d'Auguste, on prétendit remplacer le langage énergique du sentiment par une délicatesse entortillée, par un ton sentencieux, par des chûtes épigrammatiques, par un style pesamment nivelé, en un mot, par une élégance travaillée, & un naturel étudié.

Ce qui sembleroit rendre plus parfaite la ressemblance, que je ne fais pourtant que supposer, c'est qu'au temps que je viens de rappeler, on ne cessoit de parler du goût, quoiqu'il fût très-mauvais, tandis qu'un peu auparavant on n'en parloit presque point, quoiqu'il fût le plus épuré qu'il pût être. Et n'est-ce pas, ou peu s'en faut, ce que l'on voit de nos jours? Au siècle de Louis XIV le goût étoit bon, & l'on se contentoit de le sentir sans en discuter vainement les règles. Aujourd'hui, quoiqu'il paroisse plus délicat, il l'est beaucoup moins; & l'envie d'en disserter est une espèce de fureur, & comme une maladie générale. Effectivement dans le bel âge de notre Littérature, rencontroit-on communément sur ses pas des essaims bourdonnants de faux connoisseurs, prôneurs effrénés du vif, du recherché, du bizarre, & censeurs capricieux du vrai simple & naïf, estimé trop usé pour plaire? Les Courtisans,

les femmes, les Petits-Maitres, tous les oisifs occupés à ne le pas paroître, s'arrogent-ils alors la qualité de Juges en toute espece d'érudition? S'amusoit-on à épulcher le plus petit défaut de Grammaire, le moindre vice de construction, une expression hasardée, un terme déplacé? Et ce purisme superstitieux obligeoit-il les Auteurs à mettre dans leurs idées plus de correction que de chaleur, plus de tour que d'invention, plus d'harmonie que de force? Ce purisme les forçoit-il à énerver, à dessécher, & si je puis le dire ainsi, à émincer leur style, en le portant à un point de perfection, où la lime ne pouvant plus le polir, ne fait que l'affoiblir, & le rendre moins léger que ridicule?

Voilà cependant où les Auteurs en sont réduits aujourd'hui; & cela d'où vient-il, que de la présomption, qui, leur faisant négliger leurs vrais talents, les porte à leur en substituer d'autres, d'abord les plus brillants, bientôt après les plus difficiles: ceux-ci par la rareté qui les rend plus précieux; ceux-là par l'éclat qui les fait croire plus estimables? Les fleurs dont ils portoient la semence en naissant, & qu'ils ont cultivées avec tant de soin dès leur plus tendre enfance, ces fleurs à peine écloses, ils les méprisent, & ils vont en chercher sur le haut

des précipices, où ils ne peuvent atteindre sans beaucoup d'efforts & de dangers. Mais eussent-ils le bonheur de les cueillir, de quel usage leur sont-elles? Nourries des plus pures influences d'un ciel toujours serein, peuvent-elles manquer de se fanner dans un air moins libre & plus épais que celui des lieux élevés qui les ont vues naître? Parlons sans figure, & disons que rien n'est moins honorable, ni plus inutile, que les talents déplacés: ni nous ne pouvons les assujettir à notre goût, ni eux-mêmes ne peuvent se plier à notre génie. Il n'en est point qui n'ait cette aimable simplicité qu'on estime toujours la première des graces; & le moyen de la conserver en les détournant de leur destination ordinaire?

Qu'arrive-t-il en effet? On substitue les beautés d'un talent aux beautés d'un autre. On confond, on dénature les genres. On remplace par l'élégance du style, la force du raisonnement; par la régularité du dessin, la chaleur du pathétique; par la délicatesse des détails, la noble hardiesse des images. Un goût arbitraire n'enfante plus que des monstres. L'éloquence prend un air de dissertation; la dissertation, le ton moëlleux de l'éloquence; la prose, comme celle de l'Eumolpe de Pétrone, emprunte le brillant & l'harmonie des vers; les vers imitent la

marche uniforme de la prose; la Tragédie débite des maximes & n'attendrit point; la Comédie devient sérieuse & veut arracher des larmes; l'Épopée, dépourvue de fictions, raconte comme l'Histoire; l'Histoire donne dans le merveilleux, revêtu de tout l'éclat des phrases épiques. Que dirai-je enfin? On découvre l'art, lorsqu'il doit être caché; on embellit, lorsqu'il s'agit de simplifier; on déplace, on déränge tout dans la Nature, qu'il ne faudroit qu'imiter; &, comme dit Horace en un semblable sujet, on met (a) des dauphins dans les forêts, & des sangliers au milieu des ondes.

Ce sont donc nos Auteurs qui, par leur ridicule suffisance, ont les premiers corrompu le goût. Doivent-ils être surpris de cette foule de censeurs ignorants, pour qui leurs Ecrits sont devenus des regles, & qui, n'en connoissant point d'autres, les forcent à ne s'en point écarter? Est-il donc si étrange, que, moins délicats que difficiles, ces juges qu'ils ont formés, & pour qui les ouvrages les moins naturels sont devenus les plus agréables, n'exigent d'eux que ce qu'ils ont eux-mêmes accrédié; des fougues, des faillies, des traits hardis, des demi-vues dans les idées, des or-

(a) Delphinum fylvis adpingit, fluctibus aprum. *Art. Poet. vers. 30.*

nemens frivoles & façonnés, pour ainsi dire, l'équerre & le compas à la main? Faut-il s'étonner, en un mot, de la décadence des Lettres dans un siècle où la plupart de ceux qui les cultivent se supposent plus de talents qu'ils n'en ont, & d'ordinaire les talents mêmes les plus mal assortis aux qualités de leur génie?

Neque enim ex quovis ligno fit Mercurius.

J U G E M E N T

*Sur un Imprimé répandu en Pologne,
en 1735.*

C'EST à tort que l'Auteur de cet Ouvrage prétend que le Manifeste de MIM. *** ne contient que de grands mots vuides de sens. D'après l'échantillon qu'il donne de son génie, personne ne le croira capable de décider en fait de choses d'esprit & de politique. Il m'a paru écrire sans choix, sans goût, sans ordre, sans exactitude. Peut-être pensera-t-il que je n'ai guères plus de droit que lui de prononcer sur ces matieres; mais puisqu'il m'en donne l'exemple, je puis sans doute dire à mon tour, que je ne trouve ni enflure, ni ornements ambitieux

dans le Manifeste en question, & que je n'y vois, au contraire, que des vérités lumineuses, & des expressions aussi simples & aussi nobles que les sentiments qu'on y met au jour.

Comme la vraie éloquence vient du cœur, elle en est aussi l'image fidelle. Ainsi, la façon d'écrire de l'Auteur ne montre que de la foiblesse, de la lâcheté, de la gêne; & dans le Manifeste on voit de la force, de la solidité, une énergie, une chaleur qui appartiennent plus aux idées qu'à la manière dont on les rend. Le style de l'un est tel qu'il ne peut manquer d'être dans un homme réduit à la servitude. L'autre est vif, rapide, fier, hardi, majestueux. On y remarque un air d'indépendance qui ne convient qu'à une ame forte & courageuse, une diction naturelle & sans apprêt, où tout se développe de soi-même, & va, sans détour & sans contrainte, au-devant du Lecteur; & où ceux qui parlent ne craignent point d'instruire de la vérité, & des moindres pensées qu'ils ont dans l'ame. C'est le vrai style d'un Polonois, qui doit être exercé au grand art d'enlever la persuasion, & de remuer les cœurs de tout un Peuple.

Il en est de nous, en effet, comme des Grecs, chez qui tout dépendoit de la multitude, & chez qui, toute puissante qu'elle étoit, la multitude elle-même dépendoit de

la parole. Dans notre forme de Gouvernement, le crédit, le pouvoir, la réputation sont attachés à l'éloquence qui fait manier les passions, prévenir ou calmer les orages, plier les esprits, inspirer l'amour de l'ordre, & déterminer à un même sentiment des hommes qui ne se croient libres que par la variété de leurs idées & le combat éternel de leurs opinions.

Les autres Nations ne sont point excitées à faire les mêmes efforts que nous, pour dominer sur les esprits par des discours d'éclat. Chez elles, tout se décide en secret, ou dans le cabinet des Souverains, ou dans le conseil des premières têtes de la République; & parmi nous la parole est le grand ressort des plus importantes affaires, & la clef des cœurs. Aussi, plus l'éloquence d'un Polonois peut ressembler à celle d'un Démosthène, plus elle est dans le genre qui lui convient. Avec quel feu, avec quelle véhémence ce fameux Orateur, jaloux du salut & de la liberté d'Athènes, s'élevoit-il contre Philippe de Macédoine, qui vouloit la subjuguier! Quels tours, quel coloris, quelles masses de lumières quelle abondance d'idées, quelle rapidité d'images, quelle énergie de sentiments, quel sublime n'employe-t-il pas pour rendre la vérité sensible à ses Concitoyens, pour les réveiller, les aguerrir, échauffer
leurs

leurs ames attiédies, & leur montrer les abysses qu'ils se creusent à eux & à leurs descendants!

Je citerois ici volontiers quelques endroits des Oraisons de ce grand Maître, si je ne craignois que, par le juste rapport qu'ils ont avec ce qui se passe à présent en Pologne, on ne crût que je voudrois faire des comparaisons choquantes. J'en serois néanmoins ravi, pour avoir le plaisir d'entendre notre Auteur appeler ces mêmes endroits des mots vuides de sens & des prestiges d'éloquence.

Mais quel sujet demande plus d'art, plus d'élévation, plus de traits enflammés, plus d'éclairs & de foudres, que celui où il s'agit des intérêts de sa Patrie? Est-ce l'éloquence guindée & fleurie d'un Avocat, qui s'affectionne rarement à la cause qu'il plaide, & qui gagne même en la perdant, ou la diction sérieuse & monotone d'un Prédicateur, qui doit être ici en usage? Il faut, en cette occasion, le ton le plus impérieux & le plus tranchant, une véhémence qui entraîne, une force qui subjugue; il faut sortir de soi; & le sujet fait qu'un cœur en sort de lui-même, & se précipite comme un torrent qui déborde, & qui renverse tout ce qui veut s'opposer à son cours.

Comment s'exprimoit un Cicéron, lorsqu'en plein Sénat, il parloit contre un Cati-

lina, contre un Verrès, contre un Antoine? Il est tranquille, doux, simple, facile dans ses paradoxes; on n'y voit que de la délicatesse, un jugement exquis, une morale saine & aimable: mais là, il éclate, il maîtrise, il foudroie; il donne l'essor à son génie: c'est un volcan qui s'élance en tourbillons de feu. La passion se joint à la vérité, & devient l'ame de ses expressions. Quelle fécondité! quelle vigueur! quelle élégance & quelle énergie! Otez quelque chose des Oraisons de Démosthène & de Cicéron, sans couper dans le vif; détachez aussi une partie du Manifeste, que je n'ose pourtant comparer à ces chefs-d'œuvres, sans en obscurcir la contexture, sans en affoiblir les preuves & les raisonnements. Ceux qui l'ont donné, cherchent à justifier leur zèle pour la République: cette justification est leur unique point de vue; elle est leur discours en abrégé; & leur discours, que l'anonyme appelle un tissu de grands mots, est leur justification prouvée, appuyée, développée....



A V I S
DE L'ÉDITEUR.

Oltre les Ouvrages que je viens de donner, il en est plusieurs sur divers événements de politique, dont je n'ai pu faire usage, & qui ne paroîtront, sans doute, que lorsque les circonstances permettront de les mettre au jour. Avec eux, il ne nous reste à desirer qu'une Histoire de la vie du Philosophe Bienfaisant. Depuis plus de vingt ans, il en court une dans le monde, & c'est la seule qui ait encore paru; mais qui, écrite sans goût, sans délicatesse, sans coloris, n'est d'ailleurs qu'un tissu d'erreurs & de mensonges. C'est l'ouvrage d'un homme obscur, qui, encouragé par l'avidité d'un Libraire Hollandois, osa pousser la témérité jusqu'à entreprendre la Vie d'un Prince vivant, sans son aveu; & vraisemblablement avec aussi peu d'ambition de mériter ses suffrages, que de crainte de ne les point mériter. M. le Chevalier de Solignac s'éleva contre cet Ouvrage. La Lettre qu'il écrivit à ce sujet fut si peu répandue dans le monde, que l'on me

saura gré de la rappeler ici pour précautionner le Public contre un Livre où l'on a prétendu lui en imposer, avec une hardiesse aussi digne peut-être de châtiement que de blâme. On admira la politesse du Critique : il eût pu déroger en ce moment à l'aménité de ses mœurs.

L E T T R E

*Du Secrétaire du Cabinet & des Com-
mandemens du Roi de Pologne,
Duc de Lorraine & de Bar, à M. le
Baron de***, à Amsterdam.*

„ J'AI reçu, Monsieur, l'Histoire du Roi
„ mon Maître, que j'avois pris la liberté
„ de vous demander; & je vous en suis d'au-
„ tant plus obligé, qu'il n'étoit pas possible
„ de remplir plus promptement que vous
„ avez fait, mon desir à cet égard.

„ Je l'ai lue avec attention, & je ne puis
„ que rendre justice au zele qui a porté
„ l'Auteur à l'écrire. En effet, on y remarque
„ une envie extrême d'élever son Héros, &
„ de le mettre dans un jour à lui attirer les
„ plus grands hommages.

„ Mais puisque vous le souhaitez ainsi, je
„ vous dirai naturellement, & sans néanmoins
„ entrer dans un détail qui me meneroit trop
„ loin, que je ne fais où cet Auteur a puisé
„ la plupart des faits qu'il avance. Si je le
„ connoissois, j'oserois peut-être m'adresser
„ à lui; & persuadé que mon ingénuité ne
„ pourroit lui déplaire, je lui avouerois fran-

„ chement qu'en bien des endroits je n'ai
 „ point apperçu le Prince dont il a voulu
 „ nous donner le portrait.

„ L'honneur que j'ai de lui être attaché
 „ depuis long - temps, le soin que j'ai pris
 „ de ramasser tout ce qui peut servir à son
 „ histoire, la connoissance particuliere que
 „ j'ai de la Pologne, où j'ai fait un assez long
 „ séjour, mes liaisons de pure bienfiance,
 „ ou de nécessité d'affaires, avec les princi-
 „ paux Membres de cette République, les
 „ révolutions que j'ai vues naître, & que j'ai
 „ été obligé de suivre pour en connoître jus-
 „ qu'aux moindres ressorts: tout cela me met
 „ plus en état qu'un autre de juger de l'Ou-
 „ vrage en question. C'est aussi avec toute
 „ la confiance que peut donner une connois-
 „ sance parfaite des choses, que je vous fais
 „ part du jugement que j'en ai porté.

„ J'avoue que je ne m'attendois pas à
 „ quelque chose de bien vrai de la part d'une
 „ personne qui ne connoît ni n'a suivi le Roi
 „ de Pologne; mais du moins je m'en pro-
 „ mettois quelque chose de plus sûr.

„ Selon l'idée que j'ai en général des qua-
 „ lités nécessaires à un Historien, & en par-
 „ ticulier de tout ce qui regarde le Roi mon
 „ Maître, je m'imaginois que notre Auteur
 „ seroit remonté le plus près qu'il auroit pu
 „ à la source des grands événements arrivés à

„ son sujet dans la Pologne; qu'il nous au-
 „ roit donné une idée nette & précise des
 „ Loix, des usages, des privileges, du génie
 „ de cette Nation, & sur-tout des intérêts
 „ qui la divisoient alors; que, dégagé de tout
 „ préjugé, il auroit dessiné naïvement, non-
 „ seulement les deux compétiteurs du Trône,
 „ & les Rois auteurs du malheur ou de la
 „ félicité de ce Royaume; mais aussi les chefs
 „ des diverses confédérations, que ceux-ci
 „ faisoient naître selon leurs besoins; qu'il
 „ auroit tiré du fond des mœurs & du ca-
 „ ractere des uns & des autres, les vues se-
 „ cretes qui les faisoient agir, découvert la
 „ judicieuse politique des uns, développé les
 „ faux systêmes des autres; qu'il auroit rap-
 „ proché tous ces grands Personnages, & les
 „ auroit comparés entr'eux par des paralleles
 „ sages & ingénieux qui en auroient donné
 „ une juste idée, qui les auroient évalués,
 „ pour ainsi dire, en fixant le prix de leurs
 „ motifs & de leurs actions; qu'en un mot,
 „ d'une infinité d'événemens isolés & ex-
 „ traordinaires, & que les passions sages ou
 „ déréglées ne produisoient point alors pour
 „ avoir quelque rapport ensemble, il n'au-
 „ roit fait qu'un seul corps plein de mouve-
 „ ment & de vie, qui auroit amusé ou in-
 „ truit ses Lecteurs.

„ Mais, je le dis à regret, rien de tout cela

„ ne paroît dans cette Histoire, où l'on ne
„ voit que des faits décrits au hasard, où
„ rien ne tient l'un à l'autre, & où le peu
„ de vérités qui s'y rencontre est confondu
„ dans un amas d'erreurs ramassées précipi-
„ tamment, sans doute, par le seul plaisir de
„ ne pas tarder à donner au Public une His-
„ toire qui l'intéresse, qui tient à toutes cel-
„ les de l'Europe, & qu'on attend comme une
„ des plus variées & des plus surprenantes.
„ Me tromperai-je, si j'ose avancer que
„ ce n'est même ici qu'une compilation des
„ Gazettes, sans correction & sans choix ?
„ J'ai lieu de le croire, & cette Histoire
„ n'en est pas plus recommandable à mes
„ yeux. Les Gazettes ne tirant tout leur
„ mérite que du désir que l'on a d'apprendre
„ au plutôt ce qui se passe dans le monde,
„ il est très-naturel qu'une Histoire qui
„ paroît ensuite, & qui se contente de rap-
„ porter séchement & sans ordre ce qu'elles
„ ont annoncé sans ornement & sans grace,
„ révolte la délicatesse des Connoisseurs, &
„ qu'ils ne puissent souffrir, si j'ose parler
„ ainsi, qu'on leur revende en gros ce qu'ils
„ ont acheté en détail. Les Gazettes ne fu-
„ rent jamais les Oracles d'un Historien exact
„ & fidele. Au-lieu de s'amuser à ces sortes
„ de matériaux, que la prévention & l'er-
„ reur, auxquelles ils sont sujets, font juger

„ peu dignes d'estime, un Auteur exact &
 „ précautionné va puiser dans les Ecrits ori-
 „ ginaux la vérité qu'il veut faire connoître.
 „ Il y cherche ces motifs secrets, ces ma-
 „ nœuvres cachées qui ne se devinent point
 „ à force d'esprit & d'étude, qui parviennent
 „ rarement à la connoissance des hommes, &
 „ qui sont l'ame de l'Histoire. De ces Ecrits
 „ échappés du milieu des troubles, des dis-
 „ sensions & des intrigues, il sort, comme
 „ du sein des tempêtes, une lumière qui en
 „ fait voir la cause & les effets; mais comme
 „ les passions seules les ont produits, il faut
 „ que, sur l'idée générale que l'Auteur a de
 „ son sujet, il examine, il trie avec soin jus-
 „ qu'au moindre des faits qu'il rapporte.

„ Cependant, Monsieur, comme mon té-
 „ moignage pourroit ne pas suffire auprès
 „ de ceux de vos Amis, que vous me dites
 „ attendre aussi mon sentiment sur cet Ou-
 „ vrage, & qui ne peuvent savoir comme
 „ vous, que, selon ma coutume, je ne parle
 „ ici qu'avec sincérité, & indépendamment
 „ même du zele que j'ai pour la gloire du
 „ Roi de Pologne, mon Maître, j'ajouterai
 „ que Sa Majesté, à qui j'ai eu l'honneur de
 „ lire plusieurs endroits de ce Livre, s'est mé-
 „ connue Elle-même dans la plupart; mais
 „ je dois dire aussi que sa bonté lui a fait ex-
 „ cuser ce défaut d'exactitude & de vérité,

„ & qu'Elle a fait grace à l'Auteur en faveur
 „ du motif qui l'a fait écrire.
 „ Au reste, Monsieur, j'ai lieu de le soup-
 „ çonner dans la même Ville où vous êtes;
 „ mais s'il a occasion de voir ce que je vous
 „ écris à son sujet, je suis bien aise qu'il voye
 „ aussi que je ne l'estime pas moins pour n'a-
 „ voir pas été instruit autant qu'il le falloit
 „ des particularités de la vie du Roi. Je lui
 „ souhaité un aussi heureux choix des sujets
 „ qu'il voudra traiter dans la suite, mais plus
 „ d'occasions & de moyens de puiser dans
 „ les sources les faits dont il voudra donner
 „ la connoissance au Public.

A Luneville, ce 15 Janvier, 1741.

A V I S
DE L'ÉDITEUR.

SI nous osions ajouter au témoignage de la Personne la plus capable de juger de l'Histoire dont nous parlons, nous dirions que tout le talent de celui qui l'a écrite, s'est borné à mettre à contribution les bruits populaires, & qu'il en a ramassé quelques-uns, mais avec des vuides qui les empêchent de s'unir; comme si l'arrangement de ceux qu'il a employés, étoit quelque chose de fort au-dessus du simple manœuvre. Ce fut l'impéritie de cet Ecrivain, qui engagea M. le Chevalier de Solignac à entreprendre l'Histoire du Roi son Maître: il en donna le Prospectus en 1743: nous croyons devoir le transcrire ici, pour le faire souvenir des promesses qu'il a faites, & dont le Public ne le tient point quitte, quelles que soient les raisons qui, depuis si long-temps, l'empêchent de les remplir.

L E T T R E

*De Mr. le Chevalier de SOLIGNAC,
où il donne une Esquisse de l'Histoire
qu'il a entreprise du Roi de
Pologne, STANISLAS I.*

„ JE voudrois, Monsieur, pouvoir satis-
„ faire votre curiosité ; mais on ne fait pas
„ le plan d'une Histoire comme on le feroit
„ d'un Discours d'éloquence, qui a ses divi-
„ sions & ses preuves, & qu'on peut aisé-
„ ment décomposer.

„ Pour bien remplir votre attente, il fau-
„ droit vous copier tous les sommaires qui
„ sont à la marge de mon Ouvrage, & qui
„ en indiquent les faits principaux ; mais ce
„ seroit un travail fort onéreux pour moi, &
„ peu satisfaisant pour vous. Vous savez que
„ rien n'est si brut que ces sommaires. C'est
„ un canevas, qui n'a ni goût, ni beauté, &
„ qu'il faut remplir de masses de couleurs,
„ qui plaisent autant par leur assortiment que
„ par leur vivacité. Ce n'est que par les gra-
„ ces de détail, par les vues, les motifs, les
„ circonstances dont on relève ces extraits
„ informes ; ce n'est que par le tour noble

” & aisé dont on les développe, qu'on peut
 ” connoître véritablement ce qu'ils ne font
 ” qu'annoncer.

” En effet, ce qui constitue proprement
 ” un Ouvrage historique, ce sont ces des-
 ” seins, ces motifs dont je parle. Ils peignent
 ” les actions qu'on veut faire passer à la pos-
 ” térité; car il s'agit de peindre ce qu'on ra-
 ” conte, & d'y employer, non pas des cou-
 ” leurs d'imagination & de fantaisie, mais
 ” les couleurs mêmes du sujet qu'on veut re-
 ” présenter. Des faits tout seuls, quoique
 ” rapportés avec exactitude & précision, ne
 ” feront jamais qu'une Histoire insipide. Ils
 ” ne sont que les dehors & l'apparence d'au-
 ” tres choses plus essentielles qu'il importe de
 ” mettre au jour. Toute Histoire a un inté-
 ” rieur qu'il faut approfondir. Comme elle
 ” n'a précisément en vue que ce que les hom-
 ” mes ont fait, celle-là doit être estimée plus
 ” parfaite, qui découvre les ressorts qui les
 ” ont fait agir. Elle est alors un corps plein
 ” de vie, & les faits y conservent toute la
 ” chaleur de la passion qui les a produits.

” Mais, le moyen, dans un précis d'Hif-
 ” toire, de montrer une suite de faits avec
 ” cette ame qui les anime en quelque sorte,
 ” & qui en fait seule tout le mérite & tout
 ” l'agrément? Je veux pourtant essayer de
 ” vous donner quelque idée de mon Ouvrage.

„ Il contient d'abord une exacte descrip-
 „ tion de la Pologne. Je fais connoître le
 „ génie, le caractère, les mœurs, les Loix,
 „ les usages, les coutumes des Polonois. Je
 „ parle de leur République, de leur Sénat,
 „ de leurs Dietes, de leurs Confédérations,
 „ de leurs Armées, de leur façon de com-
 „ battre, & de plusieurs autres choses, tou-
 „ tes utiles & nécessaires pour l'intelligence
 „ de ce que j'ai à dire dans la suite. Ce
 „ détail est vrai, & puisé, non point dans
 „ des Relations de Voyageurs, souvent in-
 „ fidelles, mais dans des Ouvrages faits par
 „ des Polonois, & dans une longue étude
 „ du gouvernement de ce Royaume, où
 „ j'ai passé plusieurs années, & que j'ai
 „ eu plus d'occasions de connoître, que
 „ n'en ont pour l'ordinaire la plupart des
 „ Etrangers.

„ Mon premier Livre commence par la
 „ naissance du Roi Stanislas. Je fais voir l'o-
 „ rigine de sa Maison. Je parle de quelques
 „ grands Hommes qui l'ont illustrée. L'é-
 „ ducation de Stanislas vient ensuite; mais
 „ je ne fais qu'effleurer le temps de sa jeu-
 „ nesse, & je passe tout d'un coup aux ré-
 „ volutions qui l'ont mis sur le Trône. Aussi
 „ les vit-on éclater dès ses premiers ans,
 „ comme si la Providence se fût hâtée de
 „ travailler à son élévation.

„ Rien n'importoit tant que de rappeler
 „ avec soin tous les grands mouvements qui
 „ ont si long-temps agité la Pologne. J'ai
 „ toujours cru que ces révolutions devoient
 „ faire la plus grande partie de mon Histo-
 „ re, & l'on conviendra qu'elles y entrent
 „ aussi naturellement que les actions mêmes
 „ du Prince dont j'ai entrepris d'écrire la
 „ vie. Quelles que fussent ses vertus, c'est
 „ à ces mouvements qu'il a dû le Trône, &
 „ je n'ai pu éviter de marquer les chemins
 „ qui l'y ont conduit. A la vérité, j'aurois
 „ pu ne prendre ces révolutions qu'à leur
 „ dernier période ; mais j'aurois laissé bien
 „ des choses à desirer à mes Lecteurs. Je
 „ suis remonté à la source de ces événe-
 „ ments, & je les ai suivis pas à pas à tra-
 „ vers les divers intérêts qui les faisoient
 „ éclore, à travers les ombres que la Poli-
 „ tique s'étudioit à y répandre pour les con-
 „ duire plus sûrement à leur fin.

„ Je n'en ai trouvé la vraie époque qu'en-
 „ viron trois ans avant la mort du Roi Jean
 „ Sobieski. Ce n'étoit d'abord qu'une ani-
 „ mosité particulière d'une puissante Maison
 „ de Lithuanie, contre un Evêque de Vil-
 „ na. Bientôt cette étincelle embrase toute
 „ la Pologne : les esprits se divisent, la Ré-
 „ publique s'ébranle, les Armées se révol-
 „ tent, les Loix n'ont plus de force, la Li-

„ berté n'a plus de règle, les Diètes n'ont
 „ plus de succès.

„ Dans l'horreur de ces troubles, Au-
 „ guste II monte sur le Trône : il dompte
 „ par les armes ceux dont il n'a pu gagner
 „ les suffrages par ses largesses, ou par ses
 „ vertus ; mais il est accusé de vouloir se
 „ rendre indépendant de ses Peuples, & il
 „ perd leur confiance. Chacun s'empresse
 „ de défendre la liberté commune. Les Par-
 „ tis se rapprochent ; & si, par leur réu-
 „ nion, ils n'acquierent pas plus de force, ils
 „ réparent leur foiblesse par leur fermeté,
 „ peut-être même par leur licence. Tout s'é-
 „ meut, tout se confond dans une Nation qui
 „ ne veut que ses Sujets pour Maîtres, &
 „ qui ne regardent presque ses Rois mê-
 „ mes que comme les premiers d'entre ses
 „ Sujets. L'ambition d'Auguste s'irrite par
 „ les obstacles ; il appelle à lui ses Armées ;
 „ il médite de s'emparer de la Livonie, &
 „ croit, par cette conquête, pouvoir bra-
 „ ver impunément l'orgueilleuse indocilité
 „ d'une République toujours opposée à ses
 „ desseins.

„ Charles XII, aussi empresse d'essayer sa
 „ valeur, que de garantir ses Etats d'une
 „ usurpation qu'il croit injuste, se prépare à
 „ marcher contre Auguste : il le combat, il
 „ le défait, il le poursuit. La plupart des

„ Polonois excitent sa vengeance, & s'of-
 „ frent de la servir. Tous les autres, oisifs
 „ & immobiles ou la respectent, quoiqu'ils
 „ la condamnent, ou l'approuvent sans ofer
 „ l'encourager. Auguste, sur le penchant du
 „ Trône, espere encore s'y soutenir : il re-
 „ cherche la paix, on la lui refuse. Le re-
 „ mede qu'il offre aux maux qu'il a faits,
 „ quoiqu'offert de bonne foi, est regardé
 „ comme une occasion à de plus grands
 „ maux qu'il médite. Charles prétend éta-
 „ blir sur des fondemens plus solides l'al-
 „ liance qu'Auguste s'est cru obligé de rom-
 „ pre entre la Pologne & la Suede ; & peut-
 „ être se faisant un plaisir de donner une Cou-
 „ ronne, peut-être aussi un plus grand plaisir
 „ de l'ôter, il réussit à déposer ce Prince,
 „ un des grands ornemens de son siecle, &
 „ lui subroge Stanislas, qu'il estime, & qui
 „ est en effet de tous les Polonois le plus ca-
 „ pable de gouverner la République avec sa-
 „ gesse, & de la maintenir dans une parfaite
 „ union avec ses voisins.

„ Tel est le grand événement que j'ai dû
 „ développer ; espece de phénomène dans la
 „ politique, plus rare, plus étonnant que
 „ ceux qu'on voit quelquefois dans la Natu-
 „ re. L'endroit d'où je l'amene paroît un peu
 „ éloigné ; mais j'ai dû le prendre dans son
 „ origine : & tout ce qui part de ce principe

„ a un rapport essentiel au terme où je dois
 „ aboutir.

„ Ainsi je n'ai pu éviter de rappeler au-
 „ tant ce qui a précédé que ce qui a suivi
 „ l'élection d'Auguste. C'est-là le point où,
 „ comme au centre d'un tourbillon, se sont
 „ réunis tous les divers mouvements de la
 „ Pologne. Ce qui a paru avant ce temps
 „ tient par un enchaînement nécessaire à ce
 „ qui s'est passé depuis; & d'ordinaire, ce
 „ qui prépare un événement, contribue plus
 „ à le développer, que ce qu'il a produit ne
 „ sert à en donner une juste idée.

„ D'ailleurs, ce n'est point ici l'Histoire
 „ d'un de ces Royaumes où domine un sys-
 „ tème d'autorité qui réunit les esprits & les
 „ ramene presque tous à des actions ou à des
 „ sentiments uniformes. Il s'agit au contraire
 „ d'un Etat où chaque Particulier s'estime
 „ en droit d'agir selon ses vues, où souvent
 „ l'intérêt conduit les passions, où les pas-
 „ sions chicanent les Loix, où les Loix n'en-
 „ chaînent personne; & comme il n'est au-
 „ cun Polonois qui ne concoure à l'heu-
 „ reux ou au malheureux sort de sa Patrie,
 „ il est presque impossible d'en décrire un
 „ événement, qu'on ne soit obligé de le dé-
 „ mêler d'une foule d'intérêts confusément
 „ enveloppés les uns dans les autres.

„ Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'à mesure

„ que j'avance dans les faits, qu'on peut s'ap-
 „ percevoir de l'unité de deſſein que je me
 „ propoſe. On verra ces membres épars ſe
 „ réunir inſenſiblement & comme d'eux-mê-
 „ mes, & montrer entr'eux de ſi juſtes rap-
 „ ports, qu'on ne croira plus poſſible de les
 „ ſéparer les uns des autres. Mon plus grand
 „ embarras a été de donner à chacun d'eux
 „ la place qui lui étoit propre. Les gens ha-
 „ biles, comme vous, Monsieur, convien-
 „ dront que c'eſt cette ordonnance qui coûte
 „ le plus. Il faut embraffer tout ſon objet à
 „ la fois, &, avant d'y avoir mis la main, ju-
 „ ger, d'un coup d'œil, de la proportion de
 „ chacune de ſes parties & de la ſymmétrie
 „ ou de la confuſion qui doit réſulter de l'aſ-
 „ ſemblage qu'on en aura fait.

„ Ce qui eſt certain, c'eſt que, toujours
 „ eſclave de la vérité & des moindres véri-
 „ tés, je ne prête aux faits que je rapporte
 „ ni mes idées, ni mes ſentiments, ni mes
 „ préjugés. Il n'eſt que trop ordinaire aux
 „ Hiſtorienſ de ne parler des choſes, que
 „ ſelon qu'ils en ſont affectés. Soit défaut de
 „ goût, ſoit manque d'intelligence, ils ne
 „ ſont agir ou penſer les Perſonnages qu'ils
 „ expoſent ſur la Scene, que de la façon dont
 „ ils auroient agi ou penſé eux-mêmes dans
 „ les circonſtances où ils ſont obligés de les
 „ repréſenter. Ils paroiffent ne comprendre

„ que ce qu'ils imaginent, & n'être capa-
 „ bles de connoître que ce qu'ils peuvent
 „ sentir.

„ Il faut pourtant avouer que c'est quel-
 „ quefois avec grace qu'ils alterent la vérité.
 „ Voyez Velleius Paterculus & Tacite. Jet-
 „ tez les yeux sur les portraits qu'ils nous
 „ ont donnés de Tibere, de Séjan, de Dru-
 „ sus-Libon, de l'Impératrice Livie. Quelle
 „ hardiesse ! quelle vivacité ! quelle finesse
 „ de pinceau ! mais l'un ou l'autre n'a peint
 „ que d'après ses idées, & l'on doute même
 „ encore si les idées de celui qu'on estime le
 „ plus véritable, sont bien conformes à ses
 „ originaux : celui-ci, profond & délié, rap-
 „ porte tout à une politique ombrageuse &
 „ farouche. Celui-là, peut-être par l'éléva-
 „ tion de ses sentiments, ou par la délicate
 „ & scrupuleuse douceur de son caractère,
 „ ne voit les objets qu'il examine que par
 „ leurs endroits les plus beaux.

„ Ainsi la vérité, si j'ose m'exprimer de
 „ la sorte, prend les teintes des divers ca-
 „ naux par où elle passe ; mais il en est où
 „ elle conserve toutes ses couleurs. J'ai tâché,
 „ ni de l'embellir, ni de la dégrader ; & au
 „ défaut de tout autre mérite, je crois pou-
 „ voir m'attribuer celui-ci. Je ne dis rien de
 „ moi dans les choses même les plus indif-
 „ férentes : mes garants sont des Polonois

„ qui ont eu part aux révolutions que je dé-
 „ cris, & qui ont eu soin de nous les trans-
 „ mettre. Je les cite continuellement au bas
 „ de mes pages. Ceux qui figurent le plus
 „ dans mon Histoire, je les rends tels qu'ils
 „ ont été, malgré le chagrin que j'ai quel-
 „ quefois de ce qu'ils n'ont pas été précisé-
 „ ment ce qu'ils auroient dû être.

„ Ce n'est qu'à un long commerce avec
 „ les personnes de cette Nation, que je dois
 „ la justesse qu'on remarquera peut-être dans
 „ mes portraits. Les hommes varient selon
 „ les climats; il n'est pas jusqu'aux senti-
 „ ments, peut-être à la raison même, qui ne
 „ se ressentent, ainsi que les traits & la figu-
 „ re, de la diversité des lieux où l'on naît
 „ & où l'on est élevé. Un Républicain al-
 „ tier & licencieux ne parle ni ne pense com-
 „ me un François, qui aime sa dépendance,
 „ & qui s'en fait honneur. Il faut qu'un His-
 „ torien forte, en quelque façon, de son ca-
 „ ractere, pour ne point donner aux Etran-
 „ gers, dont il veut tracer l'image, les moeurs
 „ & les manieres de son Pays.

„ Mais à mesure que l'on connoît davan-
 „ tage une Nation, on y découvre des nuan-
 „ ces qui mettent presque autant de diffé-
 „ rence & d'inégalité entre les Sujets qui la
 „ composent, que tous ces Sujets sont dif-
 „ tingués eux-mêmes des autres Peuples par

„ le génie qui leur est particulier. Rome,
 „ plus jalouse encore de sa liberté que ne
 „ l'a jamais été la Pologne, avoit en même-
 „ temps des Caton & des César, des Cicéron
 „ & des Catilina, des Brutus & des Marc-
 „ Antoine; & l'audace de César n'étoit non
 „ plus celle de Catilina ou d'Antoine, que
 „ le zele de la Patrie qui animoit Caton n'étoit
 „ le même que celui de Cicéron & de Bru-
 „ tus. Or, comment entrer dans cette va-
 „ riété de caracteres, toujours trop féconde,
 „ & souvent presqu'insensible, si l'on n'a eu
 „ occasion de la voir, de l'examiner & de la
 „ saisir, pour ainsi dire, dans le cœur & dans
 „ l'esprit même de ceux qu'on veut repré-
 „ senter? C'est cette exacte connoissance qui
 „ fait qu'une Histoire plaît & attache. La
 „ vérité s'y fait sentir dans les contrastes mê-
 „ mes qu'on y remarque; & sans avoir vu
 „ les originaux, on a une espece de convic-
 „ tion que la copie en est fidelle.
 „ C'est particulièrement à bien dessiner
 „ celui qui est le principal objet de l'Histoi-
 „ re, qu'un Auteur doit ramener toute son
 „ attention: c'est celui qu'il doit le plus con-
 „ noître; celui qu'il doit avoir étudié avec
 „ le plus de soin. Si cela est, de quel heu-
 „ reux succès ne dois-je pas me flatter? &
 „ qui est plus en état que moi de peindre
 „ avec la dernière précision le Roi dont

„ j'écris la vie? On sait que j'ai l'honneur
 „ de lui être attaché depuis bien des années,
 „ & que je l'ai même suivi dans la plupart
 „ des événements que je dois raconter.

„ Il est vrai que cela même, (& je ne le
 „ dissimule point,) fera peut-être appréhen-
 „ der, qu'exact dans tous mes autres portraits,
 „ je ne le sois pas également dans celui de ce
 „ Prince; mais c'est plutôt à moi à craindre
 „ de ne pouvoir le rendre aussi naturellement
 „ que l'exige la vérité. Je crains le Public
 „ qui m'accusera peut-être de flatterie, si je
 „ le tire trait pour trait; & plus encore que
 „ le Public, je crains un Roi accoutumé à
 „ sacrifier sa gloire, à ne la regarder, du côté
 „ des hommes, que comme un nom pom-
 „ peux, vuide de sens & de choses; & à
 „ mépriser jusqu'au courage même qui la lui
 „ fait mépriser. Ainsi je suis le précepte d'Ho-
 „ race, &, de peur d'en dire trop, j'aime
 „ mieux courir les risques de n'en pas dire
 „ assez:

..... Urb aniparcentis viribus, atque
 Extenuantis eas consultò.

„ Après tout, j'écris du vivant de ce Prince,
 „ & sous les yeux de toute l'Europe, qui
 „ connoît ses actions. Peut-on mentir im-
 „ punément à ses Contemporains? & pour-

„ rois-je moi seul accréditer des erreurs qui
 „ seroient démenties par autant de témoins
 „ qu'il y a actuellement d'hommes pres-
 „ qu'aussi instruits que je le suis de tout ce
 „ qui doit faire le fond de mon Ouvrage ?
 „ Ainsi Xénophon écrivoit la Vie d'Agésilas,
 „ dans le temps que ce Prince vivoit enco-
 „ re. Il étoit persuadé qu'on peut beaucoup
 „ moins abuser de la foi publique, quand
 „ les faits sont encore récents, que lorsqu'ils
 „ sont éloignés de la connoissance des hom-
 „ mes. Et à quoi me serviroit d'asservir la vé-
 „ rité, ou à mes intérêts, ou à des motifs
 „ aussi bas & également indignes d'un hon-
 „ nête homme ? Je me dégraderois à crédit,
 „ & je rabaisserois d'autant plus mon Héros,
 „ que je ferois plus d'efforts pour l'élever
 „ au-dessus de lui-même. Il en est de la flatter-
 „ rie comme de cette fleur que la rosée répand
 „ sur les fruits ; elle n'a qu'un éclat lé-
 „ ger : le premier rayon de vérité le détruit
 „ aussi promptement que le Soleil dissipe
 „ cette autre vapeur qui brille le matin dans
 „ nos Campagnes.

Je suis, Monsieur, &c.

Fin du quatrieme Tome.

TABLE

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans le quatrieme Vo-
lume des Œuvres du Philosophe
Bienfaisant.

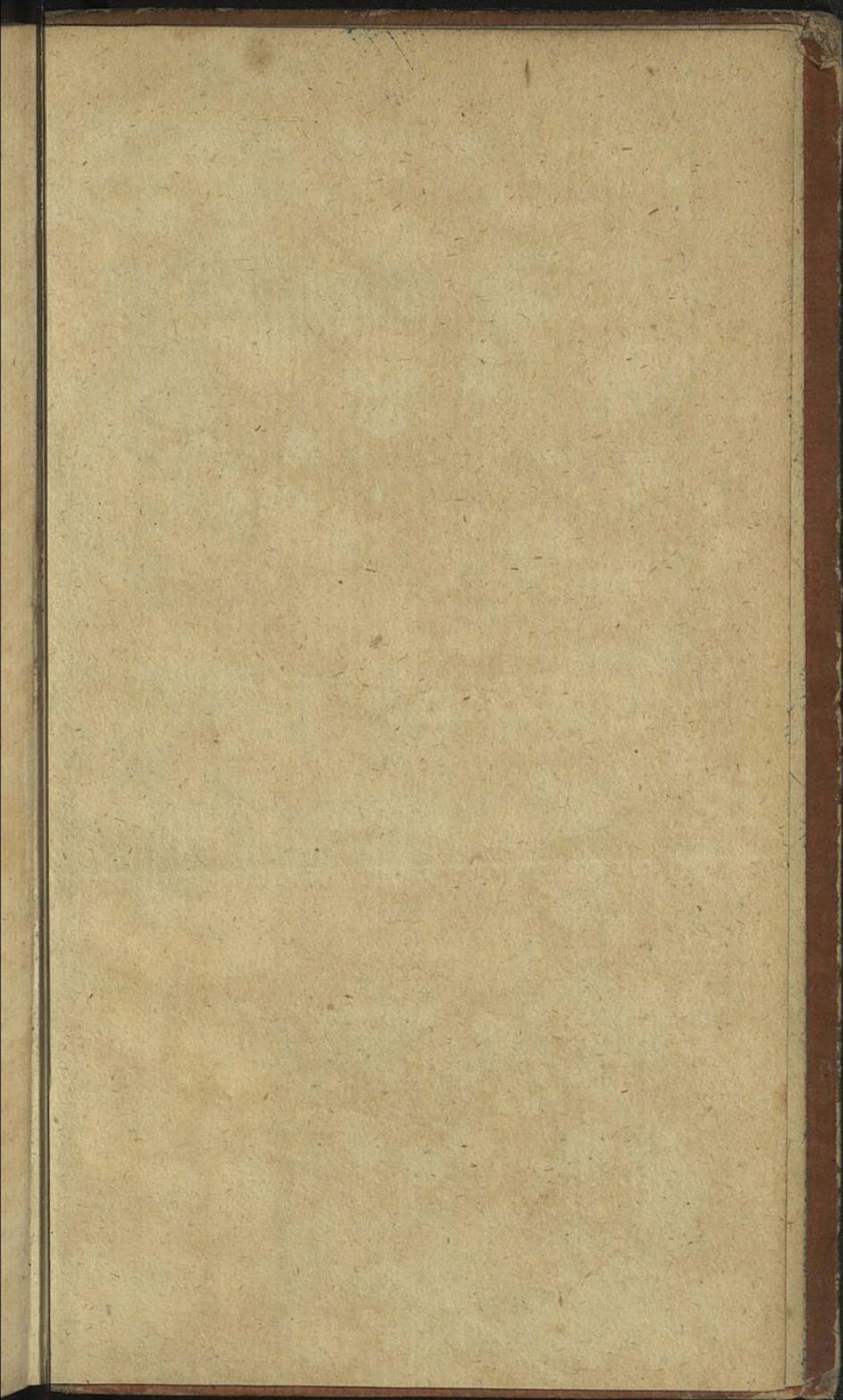
| | |
|--|--------|
| L 'Incrédulité combattue par le simple bon sens, | Page 1 |
| Discours adressé à l'Académie de Nan- cy, | 28 |
| Sur l'immortalité du nom, | 38 |
| Lettre à un ami, | 46 |
| Réflexions sur divers sujets de morale, | 65 |
| Réponse d'Ariste aux Conseils de l'Ami- tié, | 115 |
| La Religion, | 122 |
| La Philosophie, | 133 |
| Les Loix, | 142 |
| Les Sociétés, | 153 |
| Les Vices & les Vertus, | 166 |
| Les Passions, | 178 |
| Le Bonheur & le malheur, | 188 |
| Les Etats de la vie, | 202 |
| Les Plaisirs, | 213 |
| Réponse au Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon, par un Citoyen de Geneve, &c. | 221 |
| Tome IV. | N |

T A B L E.

| | |
|--|-----|
| Premiere Partie, | 223 |
| Deuxieme Partie, | 232 |
| <i>Discours où l'on fait voir qu'une des principales causes de la décadence des Lettres dans ce siecle, c'est que la plupart de ceux qui les cultivent se supposent plus de talents qu'ils n'en ont, &c.</i> | 241 |
| <i>Jugement sur un imprimé répandu en Pologne en 1735,</i> | 262 |
| <i>Lettre du Secrétaire du Cabinet & des Commandemens du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, à M. le Baron de***,</i> | 269 |
| <i>Lettre de M. le Chevalier de Solignac, où il donne une esquisse de l'Histoire qu'il a entreprise du Roi de Pologne, Stanislas I.</i> | 276 |

Fin de la Table.

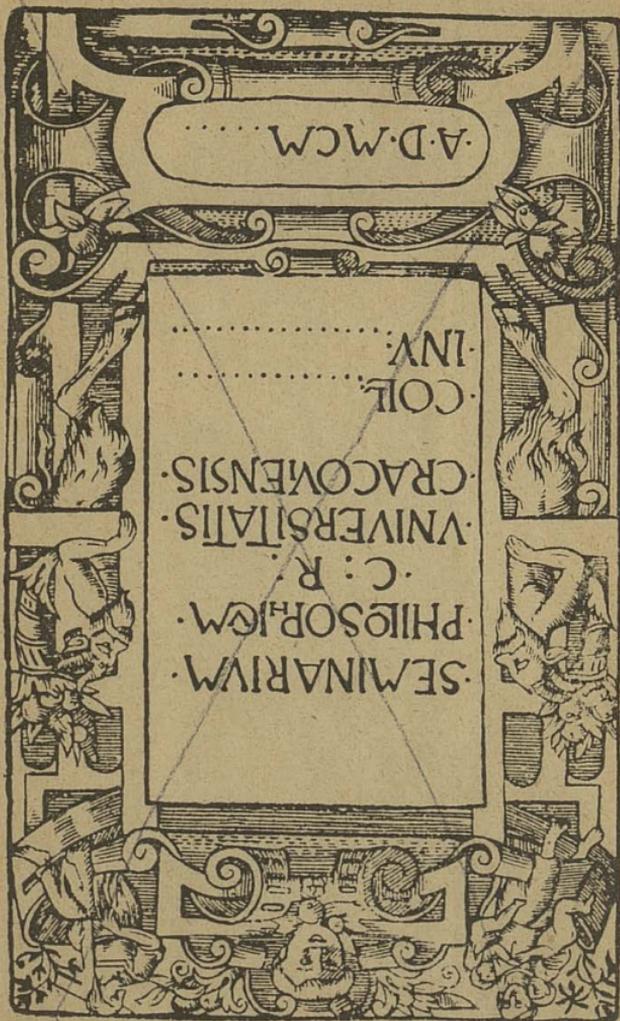




Biblioteka Jagiellońska



stdr00009798



A.D. MCM

SEMINARIUM ·
PHILOSOPHICUM ·
C. R. ·
UNIVERSITATIS ·
CRACOVENSIS ·
COLLEGIUM ·
IN ·

